

LE RETOUR AU BERCAIL

PAR
A. DE L'ÉPARS



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPECIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jenn de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Heric, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
 Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
 Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur*
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
 Jean JÉGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite)

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUËNS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVES : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CERÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Gilberte SOURY : 324. *Margalis.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pelliote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VERINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vesco de KÉREVEN : 247. *Sylvia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire D'avril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

A. DE L'EPARS

Le Retour au Bercail



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

A lire

Le Retour au Bercaïl

— Mon pauvre papa !

Maryse éclata en sanglots et se jeta dans les bras de son parrain qui l'entraîna sur un divan, tâchant, aidé par M^{lle} Laforgue, de calmer sa fraîche douleur.

L'écho de ses plaintes emplissait le coquet appartement où la mort avait mis son désordre. Une triste odeur de verdure saturait l'air. Des feuilles et des pétales de fleurs demeuraient sur le tapis, tombés des gerbes et des couronnes emportées le matin avec la dépouille de Tony Lasbet, le journaliste parisien dont un ministre, un académicien et des confrères célèbres avaient tour à tour fait le panégyrique dans une grande nécropole parisienne.

Rentrée au foyer vide en compagnie du romancier Fernand Laugel, son parrain, et de Louise Laforgue, peintre de talent et amie dévouée, Maryse Lasbet venait de lire une lettre que son père avait laissée pour elle et que lui avait remise son parrain au retour des obsèques, comme l'avait désiré le disparu.

Un peu calmée, Maryse se leva, revint près de la fenêtre et relut les pages douloureuses, en tâchant de contenir ses larmes pour bien en voir la chère écriture et en comprendre la pensée.

MA PETITE FILLE CHÉRIE,

Quand tu tiendras dans tes mains tremblantes ces pages que je tiens sous les miennes et sur lesquelles danse un joli rayon de soleil, ton vieux papa t'aura quittée pour toujours. Ah ! ma petite fille, comme c'est cruel d'écrire ça ! Il le faut, car jamais je n'aurais le courage de te le dire.

Je ne suis pas vieux, c'est vrai : cinquante-trois ans ! Dire que j'aurais pu vivre encore vingt ans et plus ! Si j'étais resté dans ma montagne natale à cultiver mes champs et ma vigne dans sa pierraille, à pêcher la truite et à chasser la palombe, à manger mon maïs et à boire l'eau de mon gavage, je serais sans doute un paysan alerte, aux artères encore jeunes, aux organes intacts, mais voilà !... On m'a mis au lycée, les succès m'ont grisé, et j'ai eu la hantise de Paris, de ce beau, de cet affreux, de ce formidable Paris bâtisseur de renommées, tueur d'hommes, qu'on ne peut plus quitter quand on l'aime ! Enfin, je suis inquiet : Si je vis deux ans — pourquoi ne les vivrais-je pas ? — tu seras majeure, libre, plus avertie ; mais, si je pars avant, écoute bien, mon enfant chérie : je ne veux pas te laisser seule dans Paris ; il me fait peur pour toi quand je n'y serai plus. Oh ! je sais, tu auras Laugel et cette brave Laforgue : ils t'aiment ; mais que pourraient-ils pour toi ? Laugel devrait être riche, académicien ; à quoi bon tout son talent ? Laforgue, quelle belle et probe artiste ! Elle vivote, c'est tout. Moi ? un journaliste qui connaît tout Paris et que tout Paris connaît, mais, six mois après ma mort, qui se souviendra ? Tout cela est triste, et cependant il faut que je te le dise et que tu me comprennes.

Nous avons vécu dans un monde joyeux, brillant, spirituel ; tu ne l'as vu que sous ses belles couleurs, pavoisé pour les générales, les courses, les vernissages ; il a des dessous qui ne sont pas gais. Nous avions une sorte de petit luxe, mais nous n'avons rien, ou presque. Si je meurs, Laugel s'occupera de tes intérêts, c'est un grand honnête homme. Vends les meubles inutiles, les tableaux, mes vieilles faïences. Ah ! comme tout ça sera triste pour toi ! J'achève de réunir mes notes de guerre : la Serbie, Salonique, l'Italie ; Laugel les fera publier, les droits grossiront ton petit avoir. Dès que je ne serai plus là, ma petite enfant chérie, pars, quitte Paris ; ce qui restera de moi ne sera rien, je sais que tu m'emporteras dans ton cœur. Va vite, va, ne regarde pas derrière toi ; va te réfugier dans mon pays natal.

Tu sais qu'il m'y reste des cousins, deux cousines surtout, les sœurs Soubeyrou ; c'est à elles que je te confie si tu n'as pas atteint ta majorité. Là, tu verras la vie sous un autre aspect, tu prendras cons-

cience de toi-même, de tes aspirations, des forces qui sommeillent en toi; à ta majorité, tu auras vu clair et marcheras plus librement et plus sagement vers ton destin.

Si je vis jusqu'à ta majorité — et je veux vivre! — nous arrangerons ta vie à nous deux.

Les Soubeyron sont des demi-campagnardes, mais droites et bonnes; elles ont accepté de suite de te prendre avec elles si je te manquais; tu seras un peu leur fille après avoir tant été la mienne.

Je vais me soigner, va! et tu n'auras pas su ma peur d'aujourd'hui. Le jour de tes vingt et un ans, je reprendrai ma lettre à Laugel et je la brûlerai pour que tu ne voies jamais ce triste papier sur lequel sèche une de mes larmes.

Je t'embrasse, mon enfant chérie, non pas du triste baiser des mourants, mais d'un chaud et joyeux baiser, comme celui que je te donnerai quand tu rentreras tout à l'heure, ma Rissette, avec tes cheveux de soleil couchant et ton teint doré comme un brugnol de mon pays.

Ah! ma petite fille, ma petite fille, comme je t'aime!

Ton vieux papa,

Antoine LASBET.

La crainte du journaliste n'avait pas été vaine. Il y avait six mois que cette lettre était écrite lorsque sa fille l'avait reçue des mains tremblantes de Laugel.

Elle restait là, regardant ses vieux amis comme des êtres inconnus; la lettre de son père jetait pour elle un jour nouveau sur les choses: pourquoi était-ce du fond de la tombe qu'il ouvrait les yeux de son enfant sur la vie, la vraie?

Alors Laugel, ce grand gaillard avec sa tête de Romain, sa crinière grise, son air de triomphateur, était un déçu? La vie, à laquelle il semblait toujours sourire, ne l'avait pas comblé; malgré ses succès, il n'avait pas donné sa mesure, il ne s'était qu'incomplètement réalisé!

Et Laforgue? Elle aussi, une déçue? Lorsqu'elle arrivait, faisant sensation, dans une réunion d'ar-

tistes ou à un vernissage, avec ses joues printanières, sa lèvre fleurie, ses yeux d'almée, dans des toilettes toujours trop voyantes, son sourire n'était qu'une feinte, une grimace? La gloire et la fortune avaient été avares avec elle, et des talents qui ne valaient pas le sien l'avaient éclipsée. Et Maryse les regardait comme deux idoles descendues de leur autel, deux héros dont les piédestaux venaient de crouler. Frappés par une immense et sincère douleur, ils venaient tout à coup de jeter leurs masques devant l'orpheline; ils se livraient.

Les coudes aux genoux, Laugel n'avait plus l'air de défier la vie. Ses cheveux en désordre tombaient sur son large front que d'immenses rides traversaient comme des ondes douloureuses; la fatigue des nuits passées avait détendu son visage dont les chairs s'affaissaient.

Laforge, tapie au creux d'un fauteuil, avait vieilli de dix ans. Les larmes avaient lavé la fraîcheur factice de son teint, sa robe noire semblait la réduire, elle, toujours vêtue de couleurs voyantes. Ses cheveux trop roux pendaient lamentablement, car, pendant les journées pénibles qu'on venait de traverser, ils n'avaient pas connu la pratique du fer. Tous deux rappelaient à Maryse ces acteurs qu'elle avait applaudis parfois durant ses villégiatures, jeunes et brillants sous le pourpoint de velours, vieux et râpés dans les rues de la ville.

Il lui semblait que plus jamais la vie n'aurait pour elle le bel aspect scintillant qu'elle avait eu. Peut-être son père avait-il voulu qu'il en fût ainsi afin que plus jamais elle ne se retrouvât devant une si cruelle désillusion.

Lui, il était parti sans jamais la décevoir; le mal était venu si brusquement et la mort avait été si diligente qu'il était tombé tout d'un coup, sans vieillir, sans déchoir.

Il fut convenu que Laforge passerait la nuit avec Maryse, qui ne voulait pas quitter l'appartement, et que, dès le lendemain, on s'occuperait de l'avenir de l'orpheline.

— Qu'est-ce que tu vas faire, mon petit? avait demandé Laugel.

— Obéir à papa et m'en aller dans son pays, auprès de mes cousines Soubeyrou.

— Mais qu'est-ce que tu feras là-bas? s'écria Laforgue, atterrée.

— Je vivrai comme mon pauvre papa le désire.

Laforgue pensait : « C'est fou! » car, si elle avait parfois ses rancœurs, elle ne trouvait nulle vie meilleure que celle qu'elle menait, elle aimait cette sorte de misère dorée qui la faisait passer d'un semblant de luxe à la pauvreté, dînant dans un bon restaurant, ou de deux croissants et d'une tasse de cacao. Suivant les ventes, elle allait l'été à La Baule ou dans une auberge de campagne, travaillant avec l'espoir d'un hiver sur la Riviera.

Elle-trouvait que Tony était fou d'avoir désiré que cette enfant s'en allât enfermer sa belle jeunesse dans un trou perdu au pied des montagnes; elle admirait Maryse d'accepter du mort cette volonté qu'elle n'avait pu discuter, mais à laquelle, cependant, elle aurait pu refuser d'obéir.

Seule dans sa chambre, Maryse contemplait tristement le décor charmant de sa vie heureuse, les objets d'art, les meubles délicats, les soieries dont son père avait tenu à faire un cadre à sa jeunesse.

Elle allait quitter tout cela; tout s'en allait avec lui.

Sur la cheminée, un portrait de Tony semblait sourire à sa fille. Les yeux avaient une vie étrange, ils paraissaient l'interroger, la persuader. Ce regard lui rappelait la lettre :

— Pars, ma petite fille chérie, disait-il; obéis-moi, ma petite Risette.

— Oui, oui, murmura-t-elle, le visage ruisselant de larmes. Risette est morte avec toi, mon pauvre papa, mais sois sans crainte : Maryse t'obéira.

* * *

Maryse, dans les jours qui suivirent, connut

l'arrachement cruel aux choses qui avaient été le cadre de sa vie heureuse. Tout était bouleversé dans le douillet appartement; elle aurait voulu tout garder, mais il fallait choisir. Choisir entre les choses qu'on aime! Chaque jour elle faisait un lot qu'elle augmentait le lendemain. Des amateurs riches, amenés par Laugel, avaient acheté de vieilles gravures, des reliures rares, car il fallait grossir un peu les minces revenus de l'orpheline, et Maryse suivait d'un regard douloureux chaque objet qui disparaissait, comme elle avait, quelques jours auparavant, suivi le cercueil dans lequel on emportait ce père jeune encore que la mort lui arrachait.

Les bergères manquaient au salon, le piano disparu laissait un angle vide, les gravures et les tableaux enlevés marquaient aux murs leurs places demeurées fraîches sur les papiers, les rayons de la bibliothèque se dénudaient; toutes ces disparitions entretenaient le désespoir de Maryse, obligée de vendre chaque jour des lambeaux de ce qui avait été sa joie.

Elle avait classé les notes de son père, ses papiers d'affaires, des articles ébauchés, des pensées : souvenirs précieux qu'elle garderait toujours, dans lesquels il revivrait, se prolongerait, avec sa gaieté, ses enthousiasmes, sa générosité, mais aussi dans lesquels l'orpheline découvrait une certaine amertume que son père lui avait toujours cachée. Ah! ce père! il lui apparaissait déjà transfiguré, comme une divinité protectrice et douce qui veillait sur elle. Lui aussi, sans doute, comme Laforgue et Laugel, il avait rêvé de richesse et de gloire; il était parti sans pouvoir les conquérir, n'en connaissant qu'un pâle reflet, qu'une illusion.

Une lettre était venue des cousines Soubeyrou : on attendait à Précostal l'orpheline que Dieu ramenait au berceau de sa famille. Brrr... Maryse eut un frisson dans le dos, il lui sembla qu'elle rentrait au couvent, mais elle se répéta que rien ne l'empêcherait de tenir la promesse qu'elle s'était faite d'obéir

à son père. Elle répondit aux cousines inconnues pour les remercier et leur dire que, ses affaires en ordre, elle partirait vers elles et les préviendrait, ainsi qu'elles le demandaient, une voiture devant aller la chercher à la gare la plus proche.

Chaque jour dénudait ce qui avait été le foyer accueillant et gai de Tony Lasbet. Excédée, meurtrie par cette dévastation, Maryse accepta, durant le peu de jours qu'elle devait vivre à Paris, l'hospitalité de Louise Laforgue.

L'artiste habitait rue Campagne-Première. Son atelier était situé dans une vaste cour, on y accédait par un escalier de bois formant palier devant sa porte. Il était vaste, cet atelier; chevalets, selles, divans, fauteuils, table à modèle l'encombraient. Sur la couleur grise et passée des murs, des dessins, des études, de beaux portraits vivants, chauds de couleur, la magnifique ébauche d'une procession dans un village du Midi, avec les blancs surplis ruisselants de lumière, la note éclatante des robes rouges des enfants de chœur basanés. Une œuvre, cette ébauche, mais qui n'avait pas apporté à Laforgue la commande espérée.

Au fond de l'atelier, une vaste et profonde alcôve qui servait de chambre à l'artiste; de chaque côté de cette alcôve, deux petits réduits qui en avaient la profondeur et prenaient jour sur une courette; l'un servait de cuisine, l'autre de cabinet de toilette.

Maryse coucha sur un divan, en face de la procession.

« Il y en aura peut-être de semblables à Précostal, se disait-elle; quel malheur que Laforgue ne m'ait pas appris à peindre! »

Le lendemain, comme elle s'excusait de la perturbation qu'elle amenait dans la vie de sa grande amie, Laforgue s'écria :

— Veux-tu bien te taire et ne pas parler de ça ! Qui est-ce qui t'accueillerait, ma pauvre chérie, si je n'étais pas là ? Je dois bien ça au pauvre Tony pour toutes les gentilleses qu'il a eues pour moi. Et puis, ce n'est que pour quelques jours.

Quelques jours ! Comme elle s'excusait aussi auprès de Laugel du dérangement qu'elle lui causait, le romancier lui avait répondu :

— Mais c'est tout naturel, pauvre gosse ! Et puis, quoi, ce n'est qu'un moment à passer !

Et Maryse rapprochait les deux expressions de ses vieux amis, tout ce qui lui restait de tendresse au monde ! Elle comprit plus profondément tout ce qu'elle avait perdu. Autour d'elle, chacun avait sa vie, ses habitudes, son travail. Antoine Lasbet y avait sans doute songé lorsqu'il avait écrit : « Pars, quitte Paris. » Peut-être que, tout là-bas, dans le village inconnu, on aurait plus d'espace, plus de temps, ... peut-être !

On loua, près de l'atelier de Laforgue, une grande chambre dans laquelle on entassa tout ce que Maryse gardait du foyer détruit, tout ce qu'elle enfermait, se demandant quand elle aurait le bonheur de le revoir.

Elle eut une joie avant le départ : grâce au dévouement de Laugel, *Plume et Flingot*, les souvenirs de guerre de Tony Lasbet, parurent en librairie. La presse, depuis la mort du journaliste, avait beaucoup parlé du livre qui allait paraître, elle fut unanime à le louer, elle pleura sur le bel écrivain disparu sans avoir donné sa mesure ; on vanta son érudition, son esprit, son style si personnel ; les éditions s'enlevèrent rapidement. Pauvre Tony ! il était mort, il ne gênait plus personne : il n'avait plus que des amis ! Cette constatation fut un baume sur la blessure de Maryse, une amertume de plus pour Laugel et Laforgue qui savaient à quoi s'en tenir. Pour l'orpheline, ce fut un petit coup de fortune. Laugel avait placé l'argent de Maryse, qui emportait de quoi vivre plus d'un an dans son village montagnard. Enfin, les derniers bibelots vendus, accompagnée de ses vieux amis, Maryse prit le chemin du pays paternel.

Ils étaient tous trois sur le quai ; ils auraient voulu s'étreindre sans parler, car ils sentaient autour d'eux comme une présence : celle de Tony. Ils

ne trouvaient pas de mots. A cette minute, ils sentaient plus durement la perte qu'ils avaient faite et comprenaient mieux ce qu'ils avaient été les uns pour les autres.

Les menus bagages entassés dans le filet du compartiment, ils attendaient le signal du départ, ils l'espéraient presque, tant ils étaient angoissés. Ils échangeaient des paroles banales :

— Ecris-nous.

— Ne prends pas froid cette nuit.

— Ne m'oubliez pas !

Ils entendirent les portières claquer, alors ils s'embrassèrent et libérèrent leurs larmes; ils n'en pouvaient plus de cette contrainte.

Maryse s'élança sur le marchepied, un employé ferma la portière, et, de l'étroite fenêtre, elle regarda ses pauvres vieux amis, sa famille d'élection.

Laforgue, sans souci pour son maquillage, pleurerait l'enfant qu'elle aurait à présent voulu retenir, car elle avait appris, durant les jours qui venaient de s'écouler, la douceur d'une présence jeune et tendre auprès de sa maturité, dans son foyer désert.

Deux lourdes larmes coulaient sur les joues flétries de Laugel; il lui semblait perdre une seconde fois son ami, cet ami sage sans doute, inspiré peut-être, qui exilait son enfant pour la mieux protéger.

Un halètement de bête prête à s'élancer, le train s'ébranle, Maryse tend une fois encore les bras vers ses amis. Elle s'en va, s'en va; ils sont là, comme figés, les yeux fixés, dévorants, sur ce qu'ils aperçoivent encore d'elle. Elle retient ses larmes pour voir plus longtemps ces deux choses pitoyables que la distance diminue, puis efface enfin; elle tombe sur la banquette, et les sanglots qui l'étouffaient éclatent : elle est seule, en route vers l'inconnu.

*
* *

Le train omnibus que Maryse a pris en quittant la grande ligne a déversé sur le quai de la petite gare un amoncellement de paniers, de caisses, de

boîtes à lait et les nombreux bagages de la jeune voyageuse.

Quelques paysans descendus du train ont déjà gagné la sortie qu'elle est encore là, comme une enfant perdue.

Le train qui file, la gare, les rares maisons qui l'entourent, tout lui semble rapetissé, écrasé par la montagne immense dont la moitié déjà se couvre d'ombre bleue.

Dès que Maryse paraît dans la petite cour de la gare, une femme vient à sa rencontre. C'est une paysanne de taille moyenne, robuste; elle est vêtue, malgré la douceur de la température, de sa grande cape noire dont la coiffe bordée de velours lui couvre la tête.

— N'êtes-vous pas M^{lle} Lasbet? demande-t-elle timidement.

— Si, Madame.

— Je suis votre cousine, Henriette Soubeyrou.

Puis, d'une voix claironnante et gaie, elle crie à un paysan, debout près d'une charrette attelée d'un petit cheval roux :

— Hé! Prousser! C'est elle!

Le paysan, chaussé de gros souliers à clous, en veste courte, s'avance et salue, son béret à la main.

— C'est Prousser, notre fermier, dit Henriette.

Maryse fut soulagée en pensant que Prousser n'était pas son cousin, malgré la sympathie que lui inspirait son visage rasé, tanné, aux joues creuses, et dans lequel luisaient deux petits yeux mobiles, malins et noirs.

Tandis que Prousser et l'unique employé de la gare allaient quérir ses bagages, Maryse, entraînée par Henriette, s'avança vers le rustique équipage qui l'attendait. Elle avait le cœur si gonflé que nul mot n'aurait pu sortir de sa gorge contractée. Elle suivait sa cousine, comme inconsciente, étourdie, un grand vide au milieu de la poitrine. Henriette, lui montrant le cheval, lui dit en souriant :

— C'est Casson.

Ce disant, la bonne fille caressait l'encolure de

Cassou, l'enveloppait d'un tendre regard, et Maryse comprit quelle place il tenait chez ses cousines. Il n'était pas beau, certes : son poil rude et roussâtre était poussiéreux, il était mal coiffé, une mèche rebelle de sa crinière se dressait et s'avavançait entre ses deux oreilles, mais il avait l'air bon enfant, il avait même un petit regard malin, *Cassou*, et la cousine était décidément bien sympathique.

Lorsque les bagages furent amoncelés près de la charrette, Prousper se demanda comment il allait les y faire tenir.

— *Diou bihan!* disait-il en se grattant le front.

Enfin on arriva, après bien des essais, à tout caser. Maryse prit place sur une malle, Henriette et Prousper s'installèrent sur la banquette du devant. L'homme, d'une voix douce, dit à *Cassou*, en prenant les guides, quelques mots que Maryse ne comprit pas, et le petit cheval roux, chargé plus que de coutume, reprit la route du logis.

C'était une petite route qui courait dans la campagne en suivant la fantaisie d'un ruisseau clair et chantant. Sur la droite, à peu de distance, la montagne, la montagne impressionnante, bleue, couronnée de rose, au pied de laquelle s'étaient de petits villages, tandis que d'autres, minuscules, s'accrochaient à elle, au milieu de leurs terres cultivées et de leurs bois de noyers.

La route et le petit ruisseau se séparèrent : le lit de cette eau claire, venue de la cime, s'en allait à sa fantaisie ; la route courait tout droit à travers la campagne. On fut bientôt dans une région de petits monts qui s'avançaient comme une avant-garde devant le pic immense élané vers le ciel.

Cassou avait ralenti son trot ; parfois une pierre imprimait un cahot à la voiture, Maryse était secouée sur sa malle et comme réveillée de son triste rêve. Elle voyait devant elle le dos et la tête d'Henriette, qui ne formaient qu'une masse noire sous la coiffe, et le cou tanné, quadrillé de rides de Prousper, qui parlait avec sa patronne dans un patois que l'orpheline ne comprenait pas.

La route montait vers un des petits monts; on passa près d'un village couché au fond d'une vallée verdoyante.

— C'est Esséra, dit Henriette; c'est là que ce pauvre Antoine est né; et là-bas, c'est Précostal.

Maryse regardait le village natal de son père, ce petit amas de maisons d'où était parti vers la ville, vers la vie, vers la gloire, vers la mort, Tony Lasbet.

Elle regarda Précostal, accroché, cramponné au flanc du mont.

— La plus haute maison, tout là-haut, c'est chez nous! dit Henriette, l'air joyeux.

Chez nous! Quand Maryse disait ces mots si doux aux pauvres hommes, elle pensait au coquet appartement de Passy, à sa chambre douillette, aux vieux amis, au défilé des camarades joyeux, aux soirées durant lesquelles fusaient les rires, les roseries, les mots d'esprit, autour de Tony magnifique et prodigue. Chez nous! Est-ce que jamais, de cette maison coiffée de pins qui luisait entre ses vieux noyers, elle pourrait dire : « chez nous »? C'est à travers le voile de ses larmes que Maryse vit pour la première fois Précostal.

Henriette et Prousper étaient descendus pour alléger la charge de Casson qui montait péniblement les lacets menant au village dans lequel Maryse fit son entrée en pleurs, assise sur une malle.

C'était un de ces jolis villages de montagne où les maisons, de-ci de-là, offrent toutes leur visage au soleil. Un petit pâtre qui passait, poussant son troupeau, fut le premier spectacle qui s'offrit aux yeux douloureux de Maryse; pieds et jambes nus, l'enfant brun évoqua pour elle l'idée de la Grèce, dont l'admiration et la culture de Tony avaient nourri sa jeunesse.

La charrette s'arrêta sur une petite place au fond de laquelle s'élevait l'église, précédée de deux énormes noyers. À droite s'étalait une grande maison surmontée d'un étage : la maison de Cabet, au rez-de-chaussée de laquelle s'ouvraient le cabaret,

l'épicerie et la mercerie, car, chez Cabet, on vendait de tout. Dans la boutique réservée à la mercerie on trouvait de tout : de la toile, du velours, des ceintures, des espadrilles, des bérets, des images religieuses, des statues expédiées directement de la rue Saint-Sulpice, des chapelets et des cierges de toutes les grosseurs.

Cabet, un petit homme jeune encore, souple et vif, sec comme un sarment, accourut dès que *Cassou* se fut arrêté devant sa maison. Il parlait avec une telle volubilité que pas un mot de son patois ne fut perceptible pour Maryse. Après un assez long conciliabule, la jeune fille, sur l'invitation d'Henriette, descendit de son siège improvisé, pensant que, du village, on devait monter à pied jusqu'à la maison des Soubeyrou. A sa grande surprise, elle vit Prousper et Cabet décharger la charrette, poser sur la place ses bagages, bientôt entourés d'une bande de gamins, et *Cassou*, guidé par le fermier, tourner le coin de l'église. Voyant son regard étonné, Henriette expliqua :

— *Cassou* ne pouvait pas monter nos lacets avec tous vos bagages, mais le char est là qui va nous prendre.

Le char ! cela éveillait dans l'esprit de Maryse un défilé, une mascarade, des cris, des rires, un jour de fête. Elle eut une sorte de sourire ironique à cette pensée.

Bientôt elle vit apparaître, en effet, un long char bas, plat, que traînaient deux bœufs jugulés, conduits par un jeune garçon armé d'un long bâton.

— Voilà Jean, dit Henriette ; c'est le fils à Prousper.

Le char s'arrêta devant la maison de Cabet, les bagages y furent rangés, puis les deux femmes s'y installèrent à leur tour, et l'on prit la route qu'avait prise *Cassou*. C'était un chemin clair qui côtoyait un instant l'église, passait devant les dernières maisons clairsemées de Précostal et tournait bientôt pour prendre les lacets qui conduisaient à la maison des Soubeyrou.

Maryse contemplait le paysage qui semblait s'effondrer, s'étaler; elle découvrait à présent tout le village assis, bien à l'aise, sur la rotondité du mont, car il était accueillant, ce mont; il était, sur ce versant, ventru, accessible, tandis que, sur l'autre versant, il était comme un dos abrupt, hérissé de rochers et de pins rabougris, jusqu'au chaos qui le séparait d'un mont plus haut, que dominait enfin la montagne immense, avec son pic tendu orgueilleusement vers le ciel et couronné de neige.

Comme on allait tourner pour prendre le dernier lacet, Maryse remarqua une grille de bois ouverte.

— C'est la ferme, dit Henriette, qui, durant le chemin, avait laissé sa jeune cousine regarder et réfléchir.

Le char longeait à présent le dernier mur qui, plus haut que les autres, soutenait la terrasse qui servait de cour à la maison des Soubeyrou. Les dociles bœufs tournèrent sur une petite esplanade plantée de vieux noyers, puis enfin ils franchirent la grille de bois grande ouverte. Maryse devait se rappeler cette minute qui lui fit écrire un peu plus tard à son parrain : « J'ai fait chez les Soubeyrou une entrée digne d'un roi fainéant. »

Elle était jolie, cette terrasse; dominant le vaste et chatoyant paysage, elle s'étendait devant la vieille maison qui semblait cuite par les étés et sur laquelle se tordaient les bras noueux d'une vigne chargée de feuilles et de grappes transparentes et dorées.

Des touffes de géraniums rouges mettaient une note de violente gaieté dans cette cour, le long du mur assez bas qui la fermait au-dessus de la route.

On pénétrait dans la maison par une petite porte ronde dont les ans et le soleil avaient écaillé et flétri la peinture verte. Au rez-de-chaussée, deux fenêtres s'ouvraient de chaque côté de cette entrée; au premier étage, il y avait trois fenêtres et deux ouvertures fermées par des portes de bois.

Les femmes descendirent du char, et, tandis que

Prousper arrivait à l'autre bout de la terrasse par un petit chemin qui menait à la ferme, Henriette dit, avec un ton qui inquiéta un peu Maryse, tant il était respectueux :

— Venez voir ma sœur Donatienne.

Elles pénétrèrent dans le couloir, Henriette ouvrit une porte à droite et elles entrèrent dans une vaste pièce basse de plafond et blanchie à la chaux. Deux vases de faïence ornaient la petite cheminée de pierre au milieu de laquelle une vierge en manteau bleu de ciel souriait aux arrivants. Il n'y avait que deux meubles dans cette pièce : un buffet à étagère, encombré de tasses anciennes et de vases rapportés sans doute des fêtes locales par des Soubeyrou disparus ; une vaste armoire aux sculptures naïves occupait le fond de la pièce, face à la fenêtre. Des générations féminines successives en avaient poli le bois qui, vraiment, en faisait une pièce admirable. Une table ronde, posée sur une minuscule carpette de feutre, luisait au centre de la pièce ; des chaises pailées, deux vieux fauteuils de velours passé, complétaient cet ameublement sommaire qui représentait le haut luxe de Précostal.

Des photographies et des images saintes ornaient les murs, mais la jeune fille n'eut pas le temps de les examiner, car Donatienne venait d'entrer et marchait vers elle. En voyant sa cousine, Maryse faillit jeter un cri : jamais elle n'avait vu de femme aussi étrange.

Donatienne Soubeyrou était grande, forte, mais droite et souple. C'était une femme qui approchait de la cinquantaine, mais que les ans avaient effleurée avec indulgence. Comme tous ceux du pays, elle avait le teint bruni, mais ce teint de tabac blond était uni, d'une netteté incroyable. La bouche un peu grande, mais aux lèvres très colorées, s'ouvrait sur des dents claires ; le nez long, mais droit, était surmonté d'un front bas, un peu bombé, lisse, couronné de cheveux noirs séparés en bandeaux et dont la double torsade encerclait la tête. Mais ce

qui frappait surtout dans ce visage, c'étaient les yeux. Deux yeux très noirs, un peu saillants, que les romantiques auraient appelés « des yeux de feu », et placés si loin du nez qu'ils semblaient joindre les tempes et donnaient à ce visage une expression étrange. Donatienne ne ressemblait à personne, elle semblait unique.

Lorsque Maryse, narrant son arrivée à Laugel, parla de Donatienne, elle lui écrivit : « J'ai vu Méduse ! Mon parrain, je suis chez la Gorgone ; elle est horriblement belle ! »

Dans la correspondance de Maryse et de ses vieux amis parisiens, sa cousine ne fut plus que la Gorgone.

D'un grand pas souple, Donatienne s'approcha de Maryse.

— Soyez la bienvenue, dit-elle.

Elle embrassa l'orpheline, qui crut que son visage s'embrasait sous l'étrange regard luisant et sombre.

— Vous voyez, ajouta l'accueillante femme, Antoine était parti, et vous revenez au bercail. J'espère que vous n'y serez pas malheureuse.

— Je l'espère aussi, ma cousine, répondit Maryse, d'une voix qu'elle ne se connaissait pas, tant elle était émue de ce dépaysement.

— Il faut la conduire à sa chambre, dit Donatienne à son aînée.

— Tout de suite, répondit docilement Henriette.

Maryse comprit toute l'importance qu'avait la cadette dans la vieille maison familiale où, depuis deux cents ans, étaient nés et morts tous les Soubeyrou.

Le cœur serré, Maryse suivit Henriette au bout du couloir d'où partait un petit escalier de bois blanc qu'elles gravirent.

— Voilà votre chambre, dit Henriette en ouvrant une porte ; elle est au-dessus de la pièce que nous venons de quitter. A côté, au-dessus du couloir, il y a une chambre inoccupée ; de l'autre côté, au-dessus de la cuisine, c'est la chambre de Donatienne ; moi, je couche en bas. Vos bagages sont tous là. Je vous

laisse un peu vous reposer et vous installer. Nous dinons à sept heures.

— Merci, ma cousine.

Dès que les pas lourds d'Henriette firent craquer l'escalier, Maryse, enfin seule, examina sa chambre. Moins vaste que la pièce du rez-de-chaussée, puisqu'on avait pris le couloir sur sa profondeur, elle était encore grande. Blanchie à la chaux, elle était lumineuse, son carrelage rouge était luisant; elle était meublée d'un lit sur lequel s'entassaient les matelas, d'une armoire, d'une commode et d'une table en noyer. Une toilette minuscule occupait un des angles. Un broc et un seau neufs avaient sans doute été achetés pour sa venue, ainsi que l'horrible descente de lit dont elle aurait ri au temps de son bonheur, mais dont la vue raviva sa peine.

Elle alla vers la fenêtre grande ouverte; un paysage magnifique, doré par le couchant, s'offrit à sa vue : le village, dont l'ensemble s'étalait audessous d'elle, puis, à l'infini, la campagne chaude, vermeille, les arbres somptueux d'automne; il lui sembla qu'elle pénétrait dans un pays enchanté et que jamais elle n'avait respiré un air aussi fluide, aussi chargé de parfums que celui qui l'enveloppait, qui sentait le sapin, l'herbe fraîche et les fruits mûrs.

Les bruits montaient vers elle : le chant d'un pâtre, les sonnaillles des animaux épars sur le mont, le grincement d'un char venant de la vallée. C'était la vieillesse calme et dorée du jour, un soir semblable à ceux de l'antiquité, un soir comme la fille de Tony Lasbet n'en avait jamais vu.

Elle s'arracha à sa contemplation et regarda de nouveau la froide nudité de la chambre. Sur la minuscule cheminée de bois, imitation marbre, une petite Vierge désargentée avait l'air abandonnée. Maryse, ouvrant un sac, y prit le portrait de son père, qu'elle plaça près d'elle.

« S'il voit, pensa Maryse, il doit être content : je suis dans ce bercail qu'il désirait pour moi. Pour combien de temps, mon Dieu! »

Elle rangea la toilette, en pensant tristement à sa belle salle de bains, prépara l'indispensable et descendit, car il était l'heure fixée pour le dîner.

Henriette, ayant entendu Maryse, vint au-devant d'elle et l'entraîna dans la cuisine, où l'on prenait les repas. En entrant, la jeune fille reçut comme un choc réchauffant : c'était la pièce la plus gaie de la maison. Un vieux dressoir plein de vaisselle en occupait le fond; une huche, des chaises, la table dressée devant la fenêtre avec quatre couverts, car Séraphine, qu'on appelait Fine, s'asseyait à table avec ses maîtresses. Des vieux cuivres jetaient leur éclat; aux solives, des chapelets d'aulx, d'oignons dorés et de piments laqués mettaient leurs notes lumineuses et gaies. Une immense cheminée sur laquelle des chandeliers de cuivre et des pots de grès entouraient un Christ.

Fine, quand Maryse entra, était penchée devant la cheminée et faisait une omelette dans une poêle à long manche placée sur un trépied autour duquel les flammes dansaient joyeusement.

Donatienne montra une place à Maryse, et, l'omelette roulée et mise au chaud, elle vit Fine qu'on lui présentait.

C'était une longue femme maigre, sèche comme un insecte, édentée, quoique pas vieille, les cheveux gris un peu en broussaille, de beaux yeux bruns et doux. Veuve, elle était entrée au service des Soubeyrou au moment de la guerre, amenant son fils avec elle; l'atroce drame s'étant prolongé, le petit avait dû partir; il n'était jamais revenu voir sa montagne, et Fine était demeurée là, broyée de douleur, mais consolée par les Soubeyrou et assurée de demeurer près d'elles jusqu'à la fin. C'était une servante modèle : dévouée, active, adroite et silencieuse, elle avait l'air d'effleurer les choses et de marcher sans toucher le sol. Henriette disait qu'elle ne tenait pas plus de place qu'un courant d'air, et Maryse écrivait quelques jours plus tard à Louise Laforgue qu'il y avait à Précostal une servante fluide.

Ce premier repas fut un peu contraint, malgré les bonnes volontés conjuguées des trois cousines, et Maryse fut soulagée lorsque Donatienne, quittant le tricot qu'elle avait pris après le repas, se leva solennellement en invitant chacun à se retirer chez soi.

Fatiguée par le voyage, énermée, dépaysée, Maryse s'endormit dans les larmes, mais d'un bon sommeil, profond et sans rêves, et ne s'éveilla le lendemain que parce que le soleil entraînait dans la chambre par les volets un peu disjoints. Elle regarda autour d'elle, vit les murs nus, le désordre de l'arrivée, et fut tout de suite dans la triste réalité. « Qu'est-ce que je vais faire ici ? » se demandait-elle. Mais, sur l'étroite cheminée, près de la petite Vierge abandonnée, elle vit le portrait de Tony Lasbet et se promit d'être raisonnable et d'accepter le sort qu'il lui imposait.

Elle se leva, ouvrit la fenêtre, poussa les volets et fut éblouie par la beauté de ce paysage blond avec ses vallées bleues. Un char montait lentement les lacets, traîné par les bœufs des Soubeyrou conduits par Proussier, Fine apportait du bois à la maison, un chat frileux se chauffait au soleil, sur le mur. Ah ! comme Paris était loin ! Son cher Paris ! Comme les gens de ce pays avaient l'air heureux, qui vivaient sans le connaître, sans même y penser ! Il y avait à côté de la maison, venant du sommet du mont, un petit ruisseau vagabond qui bondissait de-ci de-là, en chantant. Maryse l'entendit et se souvint des mots de son père : « Si j'étais resté dans ma montagne à manger mon maïs et à boire l'eau de mon gave... » C'était peut-être de ce gave qu'il parlait, et, près de mourir, il lui avait recommandé de venir boire cette eau salvatrice à sa source même, où elle était pure encore de tout contact humain. Peut-être avait-il raison !

Maryse s'habilla en hâte, pour n'être pas en retard, mais lorsqu'elle entra dans la cuisine, où Fine travaillait, elle apprit que M^{lle} Henriette était

à la ferme et que M^{lle} Donatienne était au village. Fine lui servit un déjeuner qu'elle tenait au chaud dans des petits pots de terre, cuits depuis des années dans les cendres de l'âtre, et du beurre exquis. Après ce déjeuner, elle eut le loisir d'aller ranger sa chambre. Sa chambre ! ces mots lui paraissaient dérisoires, et cependant c'était la terrible réalité. Elle défit sa malle, ses caisses, ses valises ; elle accrocha sur le mur clair et nu un portrait de son père, peint par Laforgue et qui lui avait valu une médaille au Salon. Il revivait sur la toile, étonnant de ressemblance, avec son sourire éclatant, ses yeux chauds et malicieux, ses cheveux bruns disciplinés. Maryse s'apercevait qu'il était semblable à ceux du village, plus adouci, plus charnu. Il était là, près de son gave, ce gave dont il n'était jamais revenu entendre la chanson, et jamais sa disparition n'avait semblé plus cruelle à l'enfant chérie arrivant le pleurer au berceau de son enfance.

Maryse étendit sur le lit une fourrure souple enlevée au divan de son père, elle y posa un coussin somptueux, rangea tout dans l'armoire et dans la commode sur laquelle elle étendit une étoffe claire, y disposa le poudrier, les flacons, les boîtes minuscules et les brosses sortis de son nécessaire ; elle mit la malle dans un coin, la malle des voyages heureux et des espoirs lointains ! Elle amoncela dessus les livres apportés.

Lorsqu'elle descendit, elle alla sur la terrasse, où Donatienne vint bientôt la rejoindre :

— Bonjour, petite ; avez-vous bien dormi ?

— Oui, ma cousine.

— J'ai prié pour vous, ce matin, dans notre église, pour vous et pour le repos de ce pauvre Antoine.

— Merci, ma cousine, pour lui et pour moi.

— C'est demain dimanche : vous verrez, reprit la Gorgone, comme notre petite église est jolie et quel calme on y ressent. L'après-midi, je vous conduirai à Esséra, chez les cousins Lasbet. Bien que portant le même nom que vous, ils sont d'un cousi-

nage plus éloigné que nous. C'est leur père qui a racheté au vôtre la maison dans laquelle il est né et qu'il avait héritée de ses parents. Vous verrez la maison telle qu'elle était lorsque ce pauvre Antoine était enfant. Comme je me le rappelle ! Il venait souvent ici.

— Ici ?

Et Maryse, transfigurée, regarda la maison avec un sourire, cette maison qu'il avait vue.

— Il arrivait par ce petit sentier de montagne que vous voyez là, sous les royers ; il entra dans cette cour, poussait la porte et pénétrait dans la maison en criant : « Bonjour, la tante ! » Et sa mère, qui n'avait pas de fils, souriait ; elle aimait ce petit et le gâtait. Il venait manger des crêpes, il venait à la veillée et couchait là-haut, dans la chambre où vous êtes.

Ah ! tous ces souvenirs évoqués à mi-voix, lentement, comme si, par bribes, on les arrachait d'une mémoire, d'un cœur, comme ils étaient douloureux et doux pour l'orpheline, en la plongeant tout à coup dans ce qui avait été l'enfance magnifique et vagabonde du petit montagnard Lasbet ! N'en pouvant plus, brisée par l'émotion, elle se laissa tomber sur le petit banc rustique, accoté au mur de la terrasse, et éclata en sanglots tumultueux.

Deux bras l'entourèrent, l'appuyèrent contre la mince robe noire, contre un cœur qu'elle entendait battre.

— Ne pleure pas, petite fille ; il faut accepter les douleurs que Dieu nous envoie. Ou pleure, si ça te soulage ; quelquefois, la peine s'en va, quand on pleure.

Maryse se sentait bercée ; une longue main chaude caressait sa joue humide, ses cheveux courts et soyeux. Elle leva la tête, et ses yeux voilés de larmes rencontrèrent le regard admirable et terrible de la Gorgone : il était en ce moment magnifique de douloureuse bonté, il rappelait à Maryse celui de la *Mater Dolorosa*.

— Oh ! oui, il faut me tutoyer, ma cousine, dit

Maryse, la voix pleine encore de sanglots; je croirai ainsi que vous m'aimez un peu.

— Oui, petite, je t'aimerai comme on l'aimait ici; tu seras comme l'enfant perdu qu'on retrouve. Lui, le pauvre, il nous avait oubliés, à Paris; il n'est revenu que pour l'enterrement de ses parents, quand tu étais toute petite.

— Pourquoi a-t-il vendu sa maison natale?

— Je ne connais pas Paris, répondit Donatienne, le visage redevenu sévère, mais je pense que ça devait coûter cher au descendant des pauvres tisseurs d'Esséra, et je pense qu'il n'a pas fait fortune.

— Ma cousine, dit Maryse, soudain dressée, je travaillerai quand je retournerai à Paris, mais j'ai apporté de l'argent pour vivre jusque-là!

A son tour, le regard fulgurant, la Gorgone redressa son buste souple et fort :

— La fille d'Antoine Lasbet est ici chez elle, ne l'oublie plus et ne me reparle jamais d'argent. Tant que tu voudras, tu vivras ici de notre vie; j'ai promis à ton père que tu serais l'enfant de la maison.

— Ma cousine, je vous remercie.

— Appelle-moi Dona, comme le fait Henriette, et tu peux me tutoyer, ma sœur aussi, ajouta-t-elle d'un ton autoritaire, car elle avait l'habitude de tout décider sans prendre jamais avis de son aînée.

Voulant apporter une diversion au chagrin de Maryse, elle lui demanda :

— Es-tu bien installée? Aussi bien qu'on peut l'être dans notre pauvre maison de montagne.

— Mais oui; voulez... veux-tu voir ma chambre?

Elle entraînait Donatienne, qui ne demandait qu'à voir comment une petite Parisienne pouvait organiser un logis rustique, et heureuse de voir ce qu'elle avait pu extraire de tant de colis.

Elle resta stupéfaite en regardant la chambre, et si, par la fenêtre ouverte, elle n'avait pu voir le paysage familial, elle se serait crue transportée ailleurs.

Elle s'arrêta longtemps devant le beau portrait

de Tony Lasbet; elle y cherchait, y retrouvait le compagnon joyeux de ses jeunes ans, l'enfant brun qui vagabondait par le mont, gai comme un oiseau, agile comme un chèvre; mélancolique retour sur sa propre vie dont pas un jour ne s'était passé loin de Précostal. Elle jeta un regard au coussin brodé, à la souple fourrure, aux flacons précieux, au linge rose et léger que Maryse avait rangé dans la commode.

« C'est à cause de tout ça, pensa-t-elle, qu'il ne lui a pas constitué une dot; jamais elle ne se mariera! »

Avisant les livres empilés sur la malle :

— Tu n'as pas de place pour tes livres?

— Non; il m'aurait fallu une planche.

— Proussier t'en mettra une, promet Donatienne.

— Oh! que c'est gentil! J'aime tant mes livres!

Maryse en prit un et, le tendant à Donatienne :

— C'est le livre de papa; il n'a pas eu la joie de le voir paraître.

— Merci; je le lirai.

Méfiant, elle jeta un regard sur la couverture et lut : *Plume et Flingot, souvenirs de guerre*. Elle fut rassurée, car elle se demandait quel genre de livres Tony Lasbet avait pu écrire. En dehors des livres pieux, elle lisait les romans d'une revue de modes éditée en province. A Précostal, on ne lisait le journal que le dimanche, un journal publié à la ville voisine, une humble sous-préfecture qui ne pouvait se piquer de culture littéraire.

Le soir, en se couchant, Maryse écrivit sur un petit carnet aux pages duquel elle confiait parfois ses pensées :

« Je crois que je vais aimer la Gorgone. »

*
* *

La cloche tintait dans le petit clocher, sa voix montait en tourbillons sonores vers la maison des Soubeyrou, elle escaladait le vieux toit bruni, s'éparpillait dans les pins, se diluait, aérienne, dans

la profonde vallée; c'était dimanche : elle appelait tout Précostal à la messe.

— Maryse, dépêche-toi ! cria Dona de la terrasse. Nous allons être en retard.

— Voilà ! voilà ! Je descends !

Les petits talons firent entendre leur course rapide, et Maryse, élégante dans son deuil, rejoignit ses cousines sur la terrasse. Elle resta stupéfaite en les voyant, son chagrin si proche l'empêcha seul d'éclater de rire.

Le dimanche, les demoiselles Soubeyrou portaient chapeau, et c'est la vue de ces couvre-chefs qui, en des temps meilleurs, aurait déclanché le rire de Maryse. Le chapeau d'Henriette tenait de la tourte et du moule à gâteaux, il était de satin noir; trois pensées à la triste figure en garnissaient le côté. En voyant le chapeau de Donatienne, des mots vinrent à Maryse pour le qualifier : coupole, dôme, tiare. Il était noir aussi et portait comme garniture une touffe d'avoine dont les grains étaient formés de petites perles de jais oblongues et scintillantes que tous les mouvements de Dona agitaient. Ainsi couronné, le visage de la Gorgone gardait son air de grandeur; cette montagnarde avait tant de race, d'allure, de personnalité, que le ridicule semblait ne pas pouvoir l'atteindre.

De son grand pas souple elle ouvrit la marche, Henriette et Maryse la suivirent, et, comme trois ombres noires, elles commencèrent à descendre les lacets, sous le soleil radieux.

Maryse fut stupéfaite en entrant dans la petite église. Tous les hommes, debout, en encombraient le porche et l'unique bas-côté, tandis que, dans la nef dépourvue de chaises, les femmes étaient agenouillées, ensevelies dans leurs capes noires; les coiffures blanches des enfants s'épanouissaient comme des fleurs dans ce sombre parterre féminin. Maryse, précédée de Donatienne et suivie d'Henriette, traversa la nef. On la regardait et, comme la messe n'était pas commencée, des têtes se rapprochaient, on se chuchotait :

— C'est la fille à Lasbet d'Esséra.

Jamais un office n'avait paru si long à Maryse, accablée de fatigue; de temps en temps, elle s'appuyait sur les talons pour reposer un peu ses genoux, qui n'avaient jamais été à pareille épreuve. Enfin l'office s'acheva, le flot noir des fidèles se mit en marche, et, les dernières, les demoiselles Soubeyrou, du haut du mont, comme on disait, sortirent avec la nouvelle habitante de Précostal. Que de bonjours, de mots échangés! Les Soubeyrou faisaient presque figure de châtelaines dans ce village patriarcal. On présenta Maryse à la ronde. En la voyant, les vieux disaient :

— Ah! c'est la fille à Antoine Lasbet?

Tous prononçaient Lasbette, en faisant sonner le *t* final.

Enfin Donatienne entraîna Maryse et Henriette, et l'on prit le chemin du retour; mais on s'arrêta sur la route pour entrer dans la maison rustique qu'habitait le curé, le bon abbé Cabassou, qui depuis vingt ans était à Précostal.

Le presbytère était une petite maison paysanne, assez pauvre, mais ordonnée et luisante, et dans laquelle régnait une vieille femme alerte, aimable. Lorsque les dames du « haut » arrivèrent, le brave abbé Cabassou finissait de boire un bol de bouillon que sa servante avait mis au chaud pour le retour de la messe.

— Ah! dit-il avec un bon rire, voilà ma nouvelle paroissienne; c'est la fille d'un Lasbet, d'Esséra? Qu'elle soit la bienvenue.

Il fit voir à Maryse son jardin : quelques petites plates-bandes ceinturées de buis, un potager bien soigné, deux énormes noyers et une tonnelle recouverte d'une vigne luxuriante dont les pampres et les grappes étaient dorés, et d'où la vue s'étendait sur un paysage magnifique.

— C'est là que je me repose, que je prie, que je médite, dit le brave curé Cabassou.

Et les mots de son père revenaient à Maryse :
« Si j'avais cultivé ma vigne dans sa pierraille!... »

La visite terminée, les trois femmes, sous le soleil ardent encore, bien qu'on fût en automne, prirent le chemin de la maison. Ce n'était pas une de ces belles routes départementales dont les rubans s'entre-croisent à travers les campagnes françaises : c'était un bon chemin de montagne que foulaient les gros souliers et les espadrilles, mais dans lequel les hauts talons de Maryse la faisaient trébucher.

— Je me demande, dit Henriette, comment les Parisiennes peuvent marcher avec des talons si hauts. Est-ce qu'elles sont toutes chaussées comme toi ?

— Mais certainement, dit Maryse. J'avoue que ce n'est pas pratique pour monter ou descendre les lacets ; si j'avais su, j'aurais acheté d'autres chaussures.

— Quand nous allons redescendre aux vêpres, tu en achèteras chez Cabet, dit Donatienne, car vraiment tu me fais pitié.

Maryse aspirait à la fraîcheur de la maison, au repos, à la solitude, elle étouffait dans son tailleur noir, et on lui imposait cette fatigue de redescendre et d'entendre un autre office, alors qu'elle sentait encore le brûlement de ses genoux. Elle aurait voulu protester, elle n'osa pas, car le ton de la Gorgone était autoritaire. Était-ce bien la même femme qui, la veille, l'avait consolée, tenue dans ses bras ? Était-ce la voix si douce qui avait murmuré : « Ne pleure pas » ? Étaient-ce ces yeux si douloureux, si tendres hier, dont le brasier était aujourd'hui fulgurant et sans douceur ?

A la dérobée, Maryse regardait Donatienne, impérieuse sous le dôme de son grotesque chapeau, élégante dans sa cape paysanne ; un malaise lui venait devant la dualité qu'elle sentait chez cette femme dont elle allait dépendre désormais, puisque son père en avait décidé ainsi avant de quitter ce monde.

Le déjeuner remit un peu Maryse, mais il faisait encore très chaud lorsque la cloche tinta le premier appel pour les vêpres et qu'il fallut repartir par le

chemin poussiéreux auquel peu d'arbres prêtaient leur ombre.

Comme le matin, la foule se pressait dans la petite église fraîche, illuminée et fleurie. L'abbé Cabassou, pour l'office vespéral, était accompagné de son jeune vicaire qui, le matin, avait assisté à l'adoration dans un village voisin. Les vêpres furent chantées par toute l'assistance. Quelques belles voix d'hommes dominaient toutes les autres, voix admirables habituées à résonner dans la montagne, qui emplissaient l'église de leur vibrante sonorité et que modulait par moment l'émotion divine de la foi.

Maryse, devant ces femmes en noir, agenouillées, ces hommes à l'air grave, cet autel rutilant, pensait que Laforgue ferait à Précostal de jolis tableaux. Dans la religion, la splendeur du rite la dominait; c'est en artiste qu'elle regardait tous ces croyants.

En sortant de l'église, les demoiselles Soubeyrou entrèrent chez Cabet, dans la boutique réservée à la mercerie, tandis qu'une partie des hommes avait envahi le cabaret et que des groupes se formaient sur la place. Cabet s'empressa auprès des demoiselles « d'en haut », tandis que sa femme et la servante servaient les consommations...

Maryse acheta des souliers plats, propres aux longues marches, et, dans un coin, chaussa des espadrilles; puis les trois femmes se mirent en route pour Esséra, où l'on allait présenter la jeune Parisienne aux trois cousins, derniers survivants de sa famille paternelle.

Le petit chemin qui descendait vers la vallée parut bien difficile à Maryse, qui avait bien du mal à suivre ses cousines: Henriette, qui marchait d'un pas lourd, régulier, masculin; Donatienne, élancée, et dont Maryse comparait la démarche à celle d'un félin.

— La maison que tu vas voir est celle où ton père est né, prévint Donatienne; elle devrait t'appartenir, mais ton père l'a vendue à ses cousins avec les champs, la vigne.

— Ah !

— Oui ; il ne pensait plus à revenir au pays, sans doute.

— Ou il avait besoin d'argent. Dans ce Paris, on doit tant dépenser ! dit Henriette.

L'orpheline restait songeuse. Trop dépenser ! Elle comprenait que Tony, Laugel et la pauvre Laforgue dépensaient trop ; elle le comprenait, car déjà elle avait pu juger quel ordre, quelle parcimonie avaient fait des bourgeoises de ses cousines Soubeyrou. Mais Tony, Laugel et Laforgue pouvaient-ils vivre comme les Soubeyrou ? Pouvait-elle reprocher à présent à son père de ne pas lui avoir laissé une maison, alors qu'il lui avait donné tant de bonnes et belles années d'une existence douillette, brillante, où le corps et l'esprit étaient comblés ? Ah ! non, elle ne regrettait rien, rien que de l'avoir perdu, de ne plus vivre, dans son ombre chaude, la vie de son cœur et celle de son intelligence.

On arrivait au village, encore éclairé à cette heure. La rue était une belle route où jouaient les enfants. Comme à Précostal, la place de l'église était animée et le cabaret plein d'un va-et-vient joyeux.

Quittant cette rue, on en prit une autre aux maisons clairsemées ; la dernière était celle des Lasbet.

C'était une assez grande maison blanche, à toit plat. Une porte ronde, comme celle des Soubeyrou, et des petites fenêtres animaient son visage, égayé encore par la tache des géraniums posés sur le bord des fenêtres. Une petite cour précédait la maison qu'abritait un immense noyer, sans doute plus que centenaire.

D'Esséra, on ne pouvait voir le petit mont sur lequel s'étalait Précostal, des hauteurs boisées le masquaient ; mais on se trouvait à l'entrée d'une vallée immense et fertile, au bord de laquelle la montagne prenait racine avant de s'élever, vertigineuse, vers le ciel.

Comme Paris avait fait oublier son petit pays à

Tony Lasbet ! Il n'avait jamais parlé de cette montagne à sa fille ! Et maintenant elle était là, devant la vallée où coulait la lumière, devant le mont que, tout enfant, il avait aimé et pour lequel, sans doute, il eût dit son amour si la mort lui avait laissé le temps d'écrire ces mémoires dont il parlait si souvent. A Paris, il fallait vivre, briller, gagner de l'argent au jour le jour, pondre des articles. Maryse eut un serrement de cœur à la pensée de cette vie dévorante et magnifique, de ce paradis perdu.

Donatienne entra la première, car elle passait toujours et partout la première, suivie d'Henriette qui avait l'air d'un gros toutou.

— Bonjour, cousin !

— Bonjour, cousine !

— Je vous amène la fille d'Antoine.

— Qu'elle soit la bienvenue dans la maison où son père est né ! dit le petit homme en tendant la main à la jeune fille.

Les cousines s'embrassèrent.

— Embrasse-la aussi, Marie, dit le cousin Pierre à sa femme.

Et, sans se faire prier, Marie embrassa la jeune fille.

Marie était une grosse femme pâle, un peu languissante, au visage doux sous les bandeaux gris.

— Ma petite-cousine, dit Pierre Lasbet, dans cette pièce que vous voyez, votre père a vécu les belles années de sa jeunesse ; il n'y a rien de changé.

— Je le vois encore, dit Henriette ; sa place était là !

Elle frappa de sa lourde main sur l'épaisse table de noyer, polie par des générations de Lasbet.

Maryse regardait cette place où son père avait rêvé de quitter sa montagne, rêvé de conquérir la gloire. Elle regarda le vaisselier creusé dans le mur, où les vieilles faïences et les étains reposaient sur les tablettes de bois bruni, l'immense cheminée, les vieux bancs, la huche vernie par l'usage.

— Il s'asseyait souvent sur la huche, dit Donatienne.

— Oui, répondit Pierre, c'était sa place préférée. Jean aussi aime à s'asseoir là.

— Où donc est-il? demanda Donatienne.

— Il est allé un peu au jeu avec les autres, répondit Marie.

— J'espère qu'il n'est pas au cabaret? s'enquit sévèrement la Gorgone.

— Il n'y va jamais, dit Pierre : le vin d'ici est meilleur. Il faudra que la petite-cousine en goûte, de ce vin que son père aimait tant.

— Avec plaisir, merci.

— Venez voir la chambre où ce pauvre Antoine est venu au monde.

Les cousines, à la suite de Pierre, entrèrent dans la chambre, tandis que Marie sortait des verres d'un vieux buffet naïvement sculpté et mettait sur une assiette le contenu d'un paquet de biscuits.

— Vous voyez, rien n'est changé, c'était tout comme quand Antoine est venu au monde, disaient les cousins fièrement, en s'adressant à Maryse.

C'était une grande chambre paysanne, blanchie à la chaux, meublée d'un lit de noyer, d'une grande armoire et d'une commode qui s'ornait d'un globe sous lequel reposait une couronne de fleurs d'oranger jaunie, véritable diadème à côté duquel on voyait une guirlande lovée dont on apercevait la monture de fils rouillés.

— C'est le bouquet de ta grand'mère, expliqua Donatienne sur un ton impérieux qu'elle ne quittait guère.

Maryse fit un signe de tête : « Oui, oui, semblait-elle dire, mais que m'importe ! » Elle alla vers la fenêtre et souleva le rideau pour voir la montagne mauve et bleue, couronnée de lumière; elle admirait surtout pour cacher l'émotion qui l'étreignait.

Ainsi elle était la descendante de tous ces humbles travailleurs. Le brillant Tony était né, avait grandi sous ce vieux toit; toutes ces choses modestes et surannées avaient frappé ses yeux

d'enfant, elles étaient gravées dans sa mémoire; il y pensait sans doute au milieu de ses bibelots précieux, de ses reliures rares, de ses meubles aux formes gracieuses; il les avait évoquées en écrivant la lettre d'adieu à sa fille. Quelle leçon de modestie avait-il voulu lui donner en l'envoyant vivre parmi son passé?

— Tenez, dit Pierre, voilà ses portraits.

Il montra à l'orpheline deux photos anciennes, représentant le jeune Lasbet en paysan, coiffé du bérêt, puis en soldat; elle reconnut à peine son père. Au-dessus, dans un petit cadre noir, il y avait une autre image de lui, publiée dans une revue : Tony brillant, dans sa plénitude, celui de l'enfance de Maryse, celui des grands espoirs qu'il n'avait pu réaliser.

Donatienne, regardant le portrait, émit :

— Dame, malgré tout, c'était le grand homme de la famille!

Malgré tout! Le mot avait durement frappé Maryse; elle comprenait que Donatienne et les autres, peut-être, ne pardonnaient pas à son père d'avoir été le grand homme sans devenir riche. Elle regardait tous ces gens dont elle ne soupçonnait pas l'existence quelques mois plus tôt, qu'elle n'avait jamais vus huit jours auparavant, et qui étaient toute sa famille. Et jusqu'à sa majorité — presque deux ans! — il lui faudrait vivre là, n'avoir qu'eux! Pourquoi son père lui imposait-il ce dur sacrifice? Les avait-il donc complètement oubliés, pour ignorer tout ce qui la séparait d'eux?

Ils étaient revenus dans la salle et allaient prendre place autour de la table lorsque, bondissant, élané, Jean pénétra dans la maison.

Mince, incomparablement souple, il portait une culotte longue, était chaussé d'espadrilles; sa taille flexible et presque trop mince était serrée dans une ceinture de laine rouge. De la chemise blanche s'élançait le cou brun, droit, les bras musclés, les mains longues. Le visage mat et chaud était régulier, avec de vastes yeux très bruns; les cheveux

noirs, coiffés à plat, se relevaient sur un beau front. Maryse fut émerveillée, car Jean était identique au portrait de son père jeune et que, tout à l'heure, elle n'avait pas reconnu. Celui-là, il était un peu son parent, elle le reconnaissait; il avait aussi en parlant la voix chaude, un peu sourde de Tony, cette voix dont Maryse avait si souvent entendu vanter le charme. Elle serra avec effusion la main qu'il lui tendit et dans laquelle coulait le même sang que le sien.

Assis autour de la table, devant le vin et les biscuits, on se mit à causer des récoltes, de la vente des animaux, de la cueillette prochaine des noix. Parfois des propos s'échangeaient en patois, et Maryse pensait aux thés parisiens, aux réunions chez son père, en buvant à contre-cœur ce vin de sa pierraille qu'il avait, un jour de détresse morale, regretté de n'avoir pas cultivé!

Avant de quitter les cousins Lasbet, on fit voir à Maryse la grande pièce où tous ceux dont elle descendait avaient usé leurs vies à tisser le lin que l'on cultivait dans leurs champs. Les vieux métiers étaient là, comme des reliques, immobiles et muets à jamais, tués par le progrès. Les femmes ayant cessé de filer, on ne semait plus de lin, à présent. On avait refait la vie; tout ça, c'était du temps des vieux. Au cimetière, on lui montra les places où dormaient tous les Lasbet et la tombe de ses grands-parents.

— C'est Antoine qui l'a fait élever, dit la cousine Marie; c'est la plus belle.

Maryse, en d'autres temps, eût souri de ce pauvre orgueil.

On se sépara au pied de la route montante de Précostal, et les cousins invitèrent Maryse à venir déjeuner à Esséra le dimanche suivant. Jean devait aller la chercher. Donatienne n'avait pas accepté l'invitation faite aux Soubeyrou, car elle devait voir le notaire et l'on préparait la maison pour la rentrée des fruits et des légumes pour l'hiver. Du reste, Précostal et Esséra ne voisinaient guère;

il avait fallu l'arrivée de Maryse pour que Donatienne et Henriette vinssent chez leurs cousins en dehors des jours, rares dans l'année et fixes : le jour de l'an, le lundi de Pâques et la Toussaint, où elles leur rendaient visite.

Le chemin de montagne qui ramenait à Précostal était assez mauvais; Henriette avait l'air d'en écraser les aspérités avec ses gros souliers, et Maryse admirait Donatienne qui allait comme une biche et à laquelle il importait peu de monter. La petite Parisienne en espadrilles marchait la dernière, encouragée de temps en temps par le regard et le sourire de la Gorgone qui assurait depuis le départ « qu'on y était ».

La nouvelle habitante de Précostal retrouva sa chambre avec plaisir; la descendante des tisserands d'Esséra, qui avait connu le luxe, la vie brillante de Paris, ne devait, pendant longtemps encore, trouver que là, parmi les souvenirs de sa vie passée, un peu de consolation à l'immense détresse qu'elle cachait à ceux près desquels il lui fallait vivre durant un temps qui lui semblait long comme l'éternité.



Maryse regardait vivre ses cousines avec étonnement; jamais elle n'avait soupçonné ces petites existences si remplies de choses menues, faites de rien, elle qui avait vécu dans un milieu où chacun se croit le nombril du monde et où l'on donne aux choses une importance qu'elles n'ont presque jamais.

Donatienne, Henriette et Fine travaillaient sans cesse, du matin au soir; elles faisaient à Maryse l'effet de trois abeilles, de trois fourmis chez lesquelles elle était venue tomber, cigale parisienne que l'on avait accueillie et pour laquelle on préparait un hiver chaud et douillet. Car, en dépit du beau soleil d'automne qui étalait ses rayons encore chauds sur les murs dorés, on se préparait, à la maison du haut de Précostal, car on savait que l'on

pouvait être brusquement surpris par le froid et que l'on avait souvent des chutes de neige prématurées et soudaines.

Prousper et son fils avaient rentré du bois qui, chaque année, s'ajoutait à ce qui restait du dernier hiver; il y en avait des stères et des stères qui embaumaient le vieux bûcher, au bout de la maison. On avait accroché dans le grenier, sur des fils de fer tendus à dessein, les plus belles grappes de raisin. Les paquets de haricots séchaient d'un autre côté; il y avait un monceau de pommes de terre, un tas lumineux de carottes et de navets. Fine avait fait des pruneaux avec les prunes du jardin. Donatienne, dans un grand chaudron, cuisait des pommes, des poires et du raisin, ce qui faisait de délicieuses confitures.

Jean vint aider Prousper et son fils à gauler les noix que les femmes ramassaient. Donatienne faisait le tri, gardant ce qui était nécessaire à la consommation; on vendait le reste à un homme du pays qui payait partie en huile, partie en argent.

Lorsque tous ces préparatifs furent terminés, Donatienne assura que l'hiver pouvait venir.

— Mais, dit Maryse, il est encore loin, l'hiver; il fait encore chaud.

— L'hiver, assura Henriette, c'est comme l'amour : il vient au moment où on s'y attend le moins.

La jeune fille la contempla, étonnée. Avait-elle donc aimé, la cousine Henriette? Elle regardait sa grosse figure, ses mains masculines. Et Maryse pensa, apitoyée, que, sans doute, on ne lui avait jamais rendu son amour.

La fille d'Antoine Lasbet se demandait avec terreur ce que pouvait être un hiver à Précostal, cet hiver pour lequel on faisait tant de préparatifs. Jour par jour, elle tâchait de s'incorporer à sa vie nouvelle, sans cesser cependant de penser à Paris, d'y écrire à ses vieux amis, sa famille d'élection, et d'en attendre des lettres avec impatience.

Sur sa prière, Laugel l'avait abonnée à un grand

quotidien que le facteur déposait chaque jour à la ferme et que Proussier ou sa femme apportait avec le lait. Maryse, aux premiers jours, racontait à ses cousines ce qu'elle avait lu, mais elle vit bien que cela ne les intéressait nullement : pour ces montagnardes, la France s'arrêtait à la préfecture du département ; le reste, c'était si loin ! Mais on parlait pendant deux ou trois jours des nouvelles contenues dans la feuille de la sous-préfecture : mariages, décès, vente de fonds, vols de poulets ou de lapins, accidents de route, le tout complété du plus naïf, du plus édulcoré, du moins littéraire des feuilletons.

— Dimanche prochain, dit un jour Donatienne à Maryse, nous irons au château.

— Au château ?

— Mais oui ; il y a, de l'autre côté du mont, dans une vallée, à son pied, un château, celui de Précostal, dont nous connaissons les propriétaires ; nous irons leur faire visite après vêpres.

Maryse, jusqu'au dimanche, se demanda comment pouvaient être les châtelains de Précostal. Elle n'osait interroger ses cousines. Elle apprit seulement, par Fine, qu'ils s'appelaient Coustous de Cazeneuve. « Une grande noblesse ! » ajouta la pauvre femme avec admiration. Maryse pensa que la noblesse des Coustous ne remontait pas plus loin que la construction de leur maison que l'on décorait du nom de château.

Les trois femmes, en quittant l'église, avaient pris, sur son flanc, un chemin semblable à celui qui, de l'autre côté du mont, s'élevait vers la demeure des Soubeyrou et avaient dévalé le sentier malaisé qui menait à la vallée. Il passait, ce sentier, entre des cultures, près de boqueteaux de châtaigniers et de noyers. L'automne répandait son calme tiède sur la campagne que le repos dominical emplissait de silence.

Maryse, chaussée de gros souliers à talons plats — ce qu'il y avait de mieux chez Cabet, — mar-

chait à côté d'Henriette; elles suivaient Donatienne, coiffée de son dôme dont le rythme de la marche faisait se balancer les petites avoines luisantes.

Au pied du mont, la vallée dans laquelle le château et son parc formaient une sorte d'oasis faisait pendant à la vallée dans laquelle s'étalait Esséra.

Les trois femmes franchirent la grille, passèrent devant la petite habitation des gardiens, d'où la femme cria en les voyant :

— Ils sont là !

Alors les visiteuses s'engagèrent, sous les arbres somptueux d'automne, dans une allée assez longue qui s'incurvait un peu avant d'arriver au château que l'on ne découvrait qu'en sortant de la pénombre des arbres.

On se trouvait alors dans une sorte de clairière au milieu de laquelle s'élevait l'habitation, une grande maison coiffée d'un toit assez plat de belle couleur, devant une esplanade sablée et une pelouse ceinturée d'arbres.

Donatienne frappa le heurtoir contre la plaque métallique; le bruit se répandit dans toute la maison, s'éteignit, et la porte s'ouvrit devant une robuste servante qui introduisit les visiteuses dans ce que Maryse pensa être le salon du château : une vaste pièce sans style, sans grâce, médiocrement meublée de choses démodées, mais auxquelles le temps n'avait pas encore conféré de valeur. Deux fenêtres laissaient entrer dans ce salon la clarté dorée du parc qui se reflétait dans une glace placée au-dessus de la cheminée de pierre d'une belle couleur et de lignes heureuses, seul agrément de cette pièce provinciale.

M. et M^{me} Coustous de Cazeneuve arrivèrent. C'étaient de petits bourgeois ayant passé la cinquantaine; ils étaient simplement mais correctement vêtus. Donatienne présenta sa jeune cousine, et tout le monde prit place, en rond, autour d'une table circulaire d'acajou, style empire, qui occupait le milieu de la pièce. Péniblement, la conversation

s'engagea sur la récolte : les noix superbes, le maïs abondant ; puis on parla des dérèglements de chez Cabet, de la coquetterie éhontée de la demoiselle de la poste, une étrangère — elle était du département voisin, — venue jeter le trouble parmi la jeunesse si sage de Précostal.

La servante apportant sur un plateau le vin et les biscuits arrêta cette monotone conversation, et, au moment où M. Coustous finissait de servir, son fils entra au salon.

C'était un gros garçon assez petit, au teint barbouillé, aux cheveux clairsemés, d'un brun roux. Il était en tenue de golf, bien que ne pratiquant aucun sport, mais il trouvait que « ça faisait chic ». Il dirigeait la ferme du château, avait fait de vagues études de droit et rédigeait quelques articles pour le journal de la sous-préfecture, ce qui augmentait la haute opinion qu'il avait de lui.

L'arrivée de ce jeune homme de vingt-cinq ans n'amena aucun entrain dans la conversation ; il parlait avec prétention, pour ne rien dire.

Maryse, un peu étourdie par le vin, avait l'impression de descendre au fond d'un abîme ; les mots tournoyaient autour d'elle, elle avait perdu le fil de cette insipide conversation. Parfois, les petits yeux bruns de Pierre Coustous se posaient sur elle, avec insistance : la belle Parisienne avait fait impression sur l'héritier du château de Précostal.

Tout le monde s'en fut, les biscuits et le vin consommés, admirer un assez joli jardin fleuri, derrière la maison. Il était, ce jardin, prétentieux comme l'héritier présomptif : les fleurs en étaient éclatantes, mais tant de symétrie les alignait que Maryse pensa qu'on devait décapiter celles qui sortaient la tête du rang. Mais, au-delà de ce jardin, on apercevait le flanc du mont et, derrière lui, superbe, protectrice, la grande, l'immense montagne avec sa couronne virginale. Et devant tant de majesté les Coustous de Cazeneuve, leur château, leur héritier et leurs invitées, tout, enfin, disparaissait. Maryse ne voyait plus qu'elle, se perdait dans son

admiration, pour oublier le cercle humain qui tournoyait autour de sa pauvre vie.

Près de la maison, M^{me} Coustous de Cazeneuve quitta ses visiteuses que les deux hommes accompagnèrent jusqu'à la grille d'entrée, le père marchant entre les deux Soubeyrou, le fils cheminant près de Maryse qu'il admirait à la dérobée. Elle l'intimidait un peu, cependant. Il parla de Paris, qu'il avait habité quelques mois, ce qui lui avait valu une réputation d'élégance et de désinvolture bien imméritée, certes, mais, à Précostal...!

La petite Parisienne trouva que ce lourdaud avait bien mal vu sa chère cité, qu'il en connaissait quelques tares, mais qu'il en avait négligé les beautés. Il parla littérature, et Maryse fut consternée par ses goûts; elle ne répondait que par monosyllabes, elle admirait les vieux arbres dorés ou suivait le vol ardent d'une feuille cuivrée venant achever son destin sur le sable de l'allée.

Au moment du départ, M. Coustous de Cazeneuve promit aux demoiselles Soubeyrou que sa famille et lui iraient un prochain dimanche leur rendre cette aimable visite. Maryse pensa que, de la part du châtelain de Précostal, c'était un insigne honneur, car le visage mat de la Gorgone sembla parcouru par un frisson sanguin et ses yeux flamboyèrent plus encore que de coutume.

— Eh bien! dit Henriette, dès qu'elles furent un peu loin, tu ne t'attendais pas à trouver des gens comme ça dans notre pauvre Précostal?

— Oh! tu sais, ma cousine, répondit Maryse, ils ont un château, c'est vrai, mais je ne les trouve pas mieux que Donatienne et que toi.

— Pas mieux que nous, ces gens-là?

— Mais non!

Donatienne ouvrait la marche, silencieuse, et, contre son habitude, cela son avis, ce qui ne manqua pas d'intriguer Maryse.

Au retour de cette visite chez les châtelains, elle revit sa chambre avec un semblant de joie, là seulement elle retrouvait le calme, le silence qui lui

permettaient de se rejeter dans le passé. Si jeune, elle connaissait cette amertume affreuse de se dire que plus jamais elle ne revivrait une de ces heures joyeuses des temps si proches encore et déjà révolus.

Le lendemain, elle écrivit à sa vieille amie Laforgue; elle lui conta sa visite au château, et, terminant sa lettre, elle lui dit :

Ici, je resterai vieille fille ! Il y a trois garçons : le fils à Proussier, un paysan doux et ignorant ; mon cousin Jean qui ressemble tant à papa que j'ai quelquefois l'impression qu'il est mon frère, et le grotesque héritier des Coustous de Cazeneuve. Il va falloir vivre l'hiver, c'est terrible, mais je prendrai patience, car j'espère te voir arriver au printemps ; il faut que tu fasses un portrait de la Gorgone, quel visage ! Nul peintre n'aura eu un pareil modèle ; tu feras un chef-d'œuvre.

Je te quitte, car on prépare les vêtements pour l'hiver, et Donatienne veut fourrer le nez dans mes malles pour s'assurer que mes robes seront assez chaudes. J'ai déjà des souliers de charretier, comment va-t-elle me demander de m'affubler ! Ah ! comme je voudrais te voir !

Je t'embrasse et ne demande qu'à vieillir.

Ta MARYSE.



La malle était ouverte, les casiers en étaient sortis ; les combinaisons, les robes, les blouses étaient étalées sur le lit.

Donatienne prenait tour à tour ces choses soyeuses, légères, les palpa, puis les reposait silencieusement. Vieille fille, repliée sur elle-même, austère, elle éprouvait une joie à contempler, à toucher ces riens charmants dont jamais sa beauté ne s'était parée. Elle se reprochait en son cœur dévot, qu'elle voulait dur, de ne pas vaincre cette innocente faiblesse. Elle pensait à son âpre jeunesse qui n'avait pas connu cette sorte de délire qu'avait été jusque-là celle de l'orpheline confiée à

sa sollicitude. Elle songeait à sa pauvre vie sans enfants, sans un foyer bien à elle; à la vieillesse qui viendrait sans la lueur d'un espoir; à la maison familiale où, depuis si longtemps, n'avaient plus retenti le cri des nouveau-nés et le rire joyeux des petits.

L'arrivée de Maryse, élégante et jeune, avait bouleversé ce vieux cœur assagi; il sentait en ce moment, ce pauvre cœur, qu'il adhérerait aux choses, mais seulement à des choses, qu'il se raccrochait aux formes de la vie matérielle pour se donner l'illusion de vivre. La pauvre Donatienne, à sentir ses regrets de façon si aiguë, crut vraiment qu'elle était une âme en péril.

Mais Maryse est là qui la regarde, étonnée, alors elle repose la petite combinaison de soie rose. Vaut-elle donc être jalouse de cette enfant si belle, si jeune, et que la vie vient de frapper, qui sera plus malheureuse qu'elle, peut-être, puisque, autour d'elle, tout est moissonné?

Un souffle qui ne l'avait jamais effleurée la soulève : comme elle était ingrate ! Le destin vient de lui donner l'enfant qui pourra devenir le sourire de sa vieillesse, qui emplira, son deuil fini, la maison de son rire; l'enfant dont elle réussira la vie, puisque la sienne n'a pas fleuri. Mais Donatienne se domine; elle est maîtresse de son cœur, de ses nerfs.

— Tout ça, ma petite fille, dit-elle à Maryse, c'est très joli, mais pour Paris; ici, l'hiver est rude, tu verras. Serre toutes ces choses pour le printemps. Nous irons chez Cabet acheter de quoi te faire une bonne robe, nous prendrons aussi de la laine, et quand tu iras à Esséra Marie t'apprendra à tricoter, c'est une fée pour tous ces travaux, et tu te feras un spencer.

Chez les Soubeyrou, on ne connaissait ni le *sweater* ni le *pull-over*, et lorsque Donatienne et sa sœur parlaient de ces vêtements, elles ne les appelaient que du vieux nom démodé qui avait amené un sourire aux lèvres de Maryse.

M^{lle} Case, la couturière de Précostal, reçut commande pour M^{lle} Lasbet d'une robe épaisse, taillée dans une sorte de bure, puis d'une jupe qui devait accompagner le fameux spencer, et Maryse, munie de laine et d'aiguilles, s'en fut à Esséra apprendre à tricoter sous le toit de ses devanciers.

Il faisait un jour magnifique, et Maryse, entraînée, descendit rapidement le sentier de montagne.

— Ta mère est là? demanda-t-elle à Jean qui sortait du jardin.

— Ma mère est toujours là! dit-il, timide en face de sa cousine qu'il n'osait tutoyer, bien qu'il y eût été maintes fois invité.

— Tu me reconduiras, ce soir?

— Bien sûr!

Le jeune garçon avait rougi de plaisir à l'idée de faire avec elle le chemin qui menait à Précostal; il s'en fut, tandis que Maryse entra dans la maison dont la porte ouverte laissait pénétrer sur le vieux mobilier la lumière blonde de l'automne.

— Bonjour, cousine!

— Quelle bonne surprise! dit Marie, en se levant du vieux fauteuil qu'elle occupait près de la fenêtre. Il n'y a personne de malade, là-haut?

— Non, non; je viens vous demander une leçon de tricot, tout simplement.

Elle s'installa sur la chaise que Marie Lasbet avait avancée près de son fauteuil, et la démonstration commença. Marie était d'une agilité surprenante, mais Maryse, quoique docile, tenait mal ses aiguilles, et chaque point pour elle était un effort.

Longtemps elles travaillèrent silencieusement; puis, lorsque l'apprentie fit mieux son point, Marie parla, car c'était une femme peu remuante, mais dont la langue n'avait guère de répit. Elle questionna la jeune fille sur sa vie à Précostal, ce qui était une bonne façon de savoir ce que faisaient ses cousines qu'elle voyait peu, Donatienne la tenant à distance.

Maryse raconta sa visite au château, et, du coup, Marie laissa tomber son tricot sur ses genoux.:

— Comment, vous êtes allées au château?

— C'est donc bien étonnant? demanda Maryse.

— Étonnant, étonnant..., non, mais enfin c'est qu'il y a toute une histoire.

— Ah?

— Quand Marie avait dit : « c'est une histoire », c'est qu'elle avait envie de la conter. Elle ne manqua pas celle qu'elle savait, que d'autres connaissent aussi, mais dont on ne parlait plus depuis bien longtemps.

A l'époque où Donatienne était une belle, très belle jeune fille et habitait avec ses parents et sa sœur la maison du haut du mont, la famille Coustous de Cazeneuve habitait déjà le château, et le fils aîné des Coustous, frère du châtelain actuel, était devenu amoureux de la belle Dona, comme on l'appelait pour abrégé son nom. Mais les Soubeyrou, bien qu'à l'aise, travaillaient, vivaient chichement du produit de leur ferme, et les Coustous s'étaient formellement opposés au mariage de leur fils avec l'étrange cadette du haut de Précostal.

— Est-ce que ma cousine Dona l'aimait? demanda Maryse, intéressée.

— Je crois bien : on dit qu'elle en a fait une maladie!

— Et lui?

— Oh! lui, il l'aimait tellement qu'on a dit que c'était le chagrin qui l'avait fait mourir, quelques années après.

— Alors?

— Dame, il a bien fallu qu'elle se console.

— Pauvre Dona!

Et Maryse marqua sa désolation en lâchant trois mailles de son tricot.

— Elle n'est donc pas fâchée avec eux?

— Mais non. Les vieux sont morts, le second fils a hérité de tout. Mais, va, ils ont été punis, les vieux : ils ont laissé périr leur fils, et après ils ont appris que Dona pouvait devenir riche.

— Riche?

— Très riche, peut-être, et Henriette aussi, bien

entendu, car il y a dans une de leurs propriétés, pas bien loin du château, une source. Une source dont les eaux pourraient guérir les douleurs, comme dans d'autres endroits de la montagne. Si Dona, qui dirige tout, voulait vendre la source, elle en tirerait beaucoup d'argent; les Coustous le savent bien, et les vieux, qui l'ont su, on dû regretter qu'elle ne fût pas leur bru, tu comprends?

— Oui, oui, je comprends, dit Maryse, l'air songeur.

Elle pensait : « C'est donc ici comme à Paris dont on dit tant de mal? »

— Ah! oui, soupira Marie, si Dona voulait!

— Mais pourquoi ne veut-elle pas?

— Elle dit que si elle vendait cette source Précostal deviendrait un endroit de perdition, avec un casino où l'on jouerait, où l'on donnerait des fêtes, et qu'ainsi on pervertirait la population du pays et des environs; comme si des pauvres gens comme nous allaient dans ces endroits-là! Et puis, si quelques-uns se perdaient, est-ce que ça ne serait pas compensé par la guérison de ceux qui viendraient s'y soigner? Elle pourrait être utile aux siens, trouver une place à mon Jean qui n'aime guère ce qu'il fait ici. J'ai toujours peur de le voir partir, comme ce pauvre Antoine.

— Jean, ce n'est pas la même chose que papa, dit l'orpheline : papa était instruit; ses parents l'avaient mis au collège à la ville.

— Oui, c'est vrai; eux, ils disposaient de l'argent que les vieux avaient amassé en tissant, tandis que nous, nous n'avons rien pu faire pour Jean. Ah! cette Dona! Avoir une fortune et la laisser sous terre!

Toute l'envie de Marie, toute sa jalousie s'exhalait d'elle avec les mots qu'elle disait. Elle aurait voulu, par orgueil, arracher son fils à la vie calme de la terre, à la douceur de sa vallée. Pour triompher auprès des commères du village, elle aurait consenti à se séparer de lui, elle aurait coupé les amarres qui l'attachaient à la vieille maison des

Lasbet. Elle mentait lorsqu'elle disait : « J'ai peur de le voir partir comme ce pauvre Antoine. » Il n'en avait point l'idée. Elle n'aurait pas voulu qu'il s'en aille loin, mais seulement à la sous-préfecture, pour devenir un « monsieur ». Il y avait des heures où elle haïssait Donatienne, car la fortune des Soubeyrou eût profité à Jean et le lustre en eût rejailli sur les Lasbet.

Fiévreusement, elle tricotait; sa face pâle et grasse penchée sur son ouvrage, elle pensait que si Maryse restait à Précostal elle pourrait peut-être décider Donatienne à vendre la source; elle pensait aussi que Maryse pourrait épouser Jean et qu'ils deviendraient les héritiers des Soubeyrou; elle échafaudait des projets qui, tous, s'élevaient autour de cette source à laquelle elle était seule à penser, car, à Précostal, on s'était incliné devant la décision de M^{lle} Donatienne. Et puis, qu'est-ce qu'elle valait, cette source?

Marie leva la tête et regarda l'heure.

— Ah! dit-elle, mon Dieu, avec ce tricot, j'oublie de t'offrir quelque chose.

— Mais je n'ai besoin de rien.

— Si, si.

Elle se leva et prépara le vin et les gâteaux.

Maryse abandonna son ouvrage; elle ne s'était pas encore habituée à ces goûters paysans, et ce moment-là lui rappelait toujours Paris et les « thés » qu'elle avait coutume de fréquenter. Assise seule, près de Marie, à la vieille table où, tant d'années, s'était assis son père, elle sentit une mélancolie profonde l'envahir.

— Tiens, dit Marie, en versant du vin dans les verres, il vaudrait mieux que ce soit de l'eau de la source de Précostal!

Elles burent et mangèrent silencieusement, puis Maryse rangea son ouvrage dans le sac qu'elle avait apporté.

— Il va falloir que je parte, dit-elle; Dona m'a bien recommandé de rentrer avant la nuit. Jean m'avait promis de venir me reconduire.

— Ah ! il t'a promis ? Alors il viendra, sois sans crainte.

Maryse aurait aimé s'en aller seule, pour avoir le loisir de penser à tout ce que lui avait conté Marie, mais il y avait des bois à traverser, un chemin difficile à gravir ; elle n'osait pas encore s'aventurer seule dans le mont.

La barrière du jardin s'ouvrit et Jean fut dans la maison, joyeux, bondissant. Était-ce là ce garçon qui rêvait de s'en aller chercher ailleurs la gloire et la fortune ? Maryse pensa que la cousine Lasbet, si souvent seule, laissait vagabonder son imagination.

Jean, pendant que les deux femmes se quittaient, regardait dans le ciel clair passer le vol bleu des palombes.

Le couchant illuminait les bois, les grands châtaigniers tendaient au-dessus du chemin l'or de leurs branches, dont une partie jonchait la terre. Puis les pins touffus et sombres succédèrent aux arbres lumineux, le chemin devint plus montant, et Jean, prenant Maryse par la main, l'entraîna.

— Dépêchons-nous, dit-elle, pour que tu rentres avant la nuit.

— Je n'ai pas peur la nuit, répondit le jeune homme, et je connais si bien les chemins que j'irais les yeux fermés.

— Alors, tu viendras jusque là-haut ?

— Oh ! non ! Dès que nous serons près des pins et que l'on verra le toit des Soubeyrou, je te quitterai.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est tard, pour le souper.

Ce que Jean n'avouait pas, c'est que sa cousine Donatienne l'effrayait un peu ; elle lui imposait, avec son visage étrange et cet air majestueux que la pauvre femme ne cherchait pas à prendre, mais que lui avait donné la nature aveugle.

Lorsque, un peu essoufflés, ils arrivèrent à l'endroit où le chemin découvert mène directement à la maison des Soubeyrou, Jean quitta Maryse. Ils

se serrèrent les mains en bons amis, puis elle se mit à gravir le chemin assez vite, sans se retourner, sans voir Jean qui la regardait s'éloigner, adossé à un arbre. Ah ! non, le jeune Lasbet ne songeait pas à quitter le village natal ! Comment y aurait-il songé, puisque le destin venait de lui envoyer une si belle cousine ?

Avant d'arriver au bout du sentier, Maryse s'arrêta pour contempler la maison, éclairée sur le côté d'un dernier rayon. C'était une de ces heures d'automne durant lesquelles la nature est si belle, si calme, qu'elle semble figée et qu'on a l'impression qu'elle est une chose définitive. Un seul bruit troublait le silence infini : celui des feuilles qui tombaient des arbres voisins ; une seule chose était mouvante dans ce paysage : le petit panache de fumée qui, montant du toit des Soubeyrou, étendait un instant un mince voile transparent sur les pins sombres, puis, s'effaçant, se dispersait dans l'atmosphère. La jeune fille contemplait, admirative, ce paysage ; de courts instants, elle en goûta la paix magnifique, puis elle reprit son chemin : elle avait hâte de revoir Donatienne, de contempler cette Gorgone pour laquelle un homme était mort d'amour. Quel roman ! Quel drame au fond de ce pays perdu, si loin des villes, si loin de Paris ! Tony Lasbet disait souvent de ce qui arrivait à Paris : « On n'a pas idée de ça en province ! » Mais, à Paris, on n'a pas idée des drames de la province, de la vie de ces emmurées telles que les Soubeyrou, de ces femmes presque cloîtrées n'ayant que la vertu pour se consoler de leur vie perdue et qui sont presque des saintes parce qu'elles n'ont pu vivre comme des femmes.

« Dire que je serai peut-être comme les Soubeyrou ! se disait Maryse. En tout cas, je ne serai jamais malade d'amour pour l'héritier de Précostal ! »

— J'avais peur, dit Donatienne en voyant entrer la jeune fille, que tu ne fusses surprise par la nuit.

— Oh ! il n'y avait pas de danger : Jean est venu

me conduire jusqu'au détour du sentier d'où l'on aperçoit la maison.

— Il aurait pu venir jusqu'ici !

— Il n'avait pas le temps, à cause de l'heure du souper.

Donatienne n'insista pas et demanda :

— Et cet ouvrage ?

— Ça n'a pas trop mal marché, pour la première fois ; ma cousine Marie pense que je deviendrai une bonne tricoteuse.

Elle avait ouvert son sac et en avait extrait le tricot qu'elle montrait à Dona.

— C'est très bien. Elle est bien bavarde, Marie : elle a dû t'en conter, des histoires !

Maryse était sur ses gardes, elle sentait sur elle le regard étincelant de la Gorgone et répondit :

— Mais non ; du reste, je ne connais pas les gens d'Esséra. Nous avons surtout parlé de papa.

Elle rangea son tricot, gagna sa chambre, fit un pouce de toilette pour le dîner, habitude des heureux jours qui la faisait à présent sourire de pitié, puis elle descendit à la cuisine, où le couvert était déjà mis.

Durant les repas, Donatienne parlait peu ; c'était le moment du triomphe d'Henriette qui narrait les faits de la journée, les événements de Précostal, et donnait maints détails sur la vie de la ferme : le nombre d'œufs recueillis, la quantité de noix dans le village, l'huile qu'on ferait et qui promettait d'être bonne cette année, l'arrangement des pommes au grenier.

Maryse, ce soir-là, n'eut même pas la complaisance de poser quelques questions à la bonne Henriette : elle pensait sans cesse à l'histoire d'amour de Dona ; elle entendit vaguement Henriette qui annonçait d'un ton prophétique que l'hiver serait rude, car les oignons avaient beaucoup de pelures. Maryse regardait Donatienne et pensait :

« Comme elle est encore belle ! A Paris, bien habillée, comme elle aurait du succès ! »

Elle remarqua avec quelle recherche Donatienne

était coiffée. Quels soins elle devait prendre de ses cheveux pour qu'ils fussent si brillants ! Celui qui l'avait aimée lui avait peut-être vu cette couronne de nattes, cette mode désuète était peut-être un souvenir. Il lui avait peut-être dit qu'il aimait ses cheveux brillants, elle les soignait en souvenir de son amour.

En effet, celle qui avait été la belle Donatienne gardait une espèce de coquetterie qui lui venait de l'amour ancien et de sa beauté persistante. Elle savait aussi que nul ne la voyait pour la première fois sans être surpris, attiré par la fascination de son regard ; depuis toujours, elle se savait exceptionnelle.

Après le diner, les trois femmes prirent leurs ouvrages et se mirent à travailler sous la lampe, tandis que Fine rangeait la vaisselle.

Maryse levait de temps en temps les yeux sur le visage de Donatienne assise en face d'elle et que frappait la lumière. La petite lui souriait lorsque leurs regards se rencontraient ; elle aurait voulu réveiller le cœur endormi, retrouver la femme tendre et maternelle qui s'était un jour penchée sur son chagrin, l'avait bercée, consolée ; mais le visage de Donatienne restait fermé, son cœur clos sur le souvenir ancien.

« A quoi rêvent les vieilles filles ? » se demandait Maryse.

Elle s'endormit en rêvant, elle, d'une source qui coulait du mont et d'un jeune homme qui se mourait d'amour.



Les châtelains étaient venus, un dimanche, rendre la visite que leur avaient faite les demoiselles Soubeyrou.

A la maison du mont, il n'y avait ni beau jardin ni parc, car la terrasse, au-dessus des lacets, la fermait devant et derrière ; il n'y avait qu'une sorte de petite cour, surmontée d'un bouquet de pins qui

couronnait le mont et abritait la maison. On demeura donc dans la salle, sous la protection de la Vierge au manteau bleu, autour du guéridon sur lequel Donatienne avait mis des verres, du vin de sa récolte et une tarte confectionnée par Fine à l'intention des nobles hôtes des Soubeyrou.

La conversation était aussi languissante qu'au château, et l'héritier présomptif des Coustous ne parvint pas à intéresser, ce jour-là, la pauvre Maryse, qui s'ingéniait à penser à autre chose pour oublier la présence de ce benêt.

Les trois femmes furent invitées à se rendre au château lorsque le temps le permettrait, et M^{me} Coustous annonça qu'au printemps son fils aurait un tennis; elle comptait sur Maryse pour venir jouer. Donatienne, malgré la blessure ancienne, était fière que l'arrivée de la jeune fille resserrât les liens fragiles qui unissaient le château et la maison du mont. La jeune orpheline accepta cette invitation, pensant que, malgré tout, elle serait une diversion à son ennui. Mais que de jours à vivre jusqu'au printemps! Elle y pensait en entendant le vent qui soufflait avec violence, secouant les arbres dépouillés, en regardant la tonnelle dévêtue. L'hiver était là, l'affreux hiver de la nature sans joie, dans un paysage figé. Elle songeait aux joyeux hivers de Paris, emplis de bruit, de lumière, de plaisirs, à l'appartement douillet, en entendant siffler la bise qui entraît par tous les huis mal clos de la vieille maison, qui soulevait les minces rideaux de mousseline pendus à la fenêtre de sa chambre, par laquelle entraît une lumière froide et crue.

Maryse revint un jour de Précostal chargée d'un gros paquet qui fit ouvrir à Dona des yeux si étonnés que la petite ne put s'empêcher d'en rire.

— Mais tu as donc acheté toute la boutique de Cabet?

— Ne te fâche pas, surtout, de mon acquisition : j'ai acheté de l'étoffe pour me faire des grands rideaux.

— Chez Cabet?

— Parfaitement !

Maryse défit son paquet, et les femmes s'esclaffèrent, car elle avait acheté une étoffe bleue qui servait à faire les capes.

— Ce sera très bien, assura-t-elle ; je ferai une broderie au bord, et au moins, le soir, j'aurai chaud.

La femme de Cabet avait trouvé des anneaux rouillés à d'anciens rideaux, Dona découvrit au grenier une ancienne garniture de lit : les rideaux furent doublés. Quelques fleurs découpées dans la vieille étoffe, appliquées sur les rideaux, les égayerent, et Maryse eut un semblant de foyer, car Fine avait reçu l'ordre d'allumer chaque soir du feu dans la chambre de Maryse, ce qui ne s'était jamais vu auparavant.

Henriette rentra un jour de la ferme, annonçant qu'on aurait de la neige. En effet, le lendemain, en s'éveillant, Maryse constata que la neige recouvrait toute la campagne et tombait encore en flocons serrés. Il fallut demeurer tout le jour à la maison. Le lendemain matin, la chute de neige avait été telle, pendant la nuit, qu'il devenait impossible de sortir ; les femmes étaient assiégées dans leur demeure. Assez tard dans la matinée, Prousser et son fils, qui avaient dû tracer un chemin pour monter de la ferme, arrivèrent, en creusèrent un sur la terrasse. Ils apportaient le pain, le lait, le journal de Maryse et un livre que lui envoyait Laugel et qui fut comme un rayon de soleil dans cette triste journée.

L'abondance de la neige devint telle qu'il fut impossible aux hommes de monter ; on vivait sur les provisions entassées, car Prousser avait amené de la ferme des lapins et des poulets que Fine avait installés dans le bûcher ; on avait ouvert un pot de confit d'oie et cuit le pain.

La neige couvrait le mur de la terrasse, s'amoncelait contre la porte, contre la maison, elle montait jusqu'aux volets. De sa fenêtre, Maryse ne voyait plus qu'une sorte de désert blanc d'où émergeait le clocher de Précostal. Par la lucarne de l'escalier

on apercevait les pins, derrière la maison; leurs branches pliaient sous leur charge blanche, ils semblaient de longues plumes qui brillaient sous le soleil revenu et qui donnait à ce paysage un aspect féerique et figé dans un silence que nul bruit ne troublait.

Il fut impossible de descendre à Esséra pour la nouvelle année, comme les Soubeyrou avaient coutume de le faire; les Lasbet ne purent venir au mont. Et c'est dans cet isolement, un de ces jours de claustration que Maryse eut vingt ans.

Vingt ans! Son anniversaire! Que de souvenirs heureux ramenait cette date : anniversaires des jours anciens, avec des fleurs, des cadeaux, des amis. Aujourd'hui, cette prison dans la neige, perdue sur ce mont en compagnie de ces trois pauvres femmes; et, dès son réveil, elle pleura toute la tendresse et tous les bonheurs que Tony Lasbet avait emportés dans la tombe.

Elle aurait voulu ne pas bouger, rester là, pelotonnée dans son lit, recroquevillée dans sa peine, sans ouvrir les rideaux, sans pousser les volets, sans parler, oh! sans parler surtout, pour revivre la journée de l'année précédente et tous les anniversaires, jusqu'au plus lointain de son enfance, lorsqu'on apportait, au goûter, sur la table fleurie entourée d'enfants aux yeux brillants de convoitise, le gâteau autour duquel flambaient autant de bougies minuscules que l'heureuse petite fille comptait d'années. Et tout cela était fini : jamais plus elle ne retrouverait cette joie magnifique, jamais plus elle n'entendrait la voix chaude et chantante de son père l'appeler : « Mon petit brugnon. » Elle aurait voulu, tout ce jour, demeurer anéantie, dissoute dans sa peine et ses souvenirs.

Elle n'était même pas libre, cependant, de s'effondrer ainsi dans le passé; elle entendait, au-dessous d'elle, la vie de la maison qui reprenait : Fine, sortie de son réduit, allumant le feu, ouvrant les volets; Henriette, tôt levée, causant avec elle; puis, doucement, Donatienne sortant de sa chambre et

descendant à pas feutrés, pour laisser la petite dormir.

Le cœur gonflé, elle se leva enfin. Vêtue d'un kimono, elle ouvrit la fenêtre, poussa les volets et fut éblouie, car le ciel était pur, le soleil radieux illuminait la neige et le gel avait durci toute cette blancheur, au point qu'elle paraissait définitive.

Lorsqu'elle pénétra dans la cuisine, les trois femmes, qui causaient, se turent. Tout le monde avait déjeuné; elle s'excusa, tandis que Fine la servait.

— Ma petite enfant, lui dit Donatienne lorsqu'elle eut achevé, Fine veut allumer son four et nous la gênerions: fais un bon feu dans ta chambre et restes-y jusqu'au déjeuner, tu seras mieux qu'ici.

— Bien, ma cousine.

Elle remonta prestement, alluma du feu, approcha sa malle de la cheminée, en sortit tous les trésors de son passé, les chers objets dont elle n'avait pas voulu se séparer, en fit l'inventaire. « Il y a un an, comme j'étais heureuse au milieu de ces choses! » Et maintenant, tout était là, pêle-mêle, au hasard; comme tout ça ressemblait à sa vie!

La porte s'ouvrit, et Donatienne, entrant, la surprit dans ce désordre qu'elle regarda, étonnée, sans rien dire.

— Tiens, petite : Proussier vient d'apporter les provisions et ça pour toi.

Elle lui tendait des journaux et deux enveloppes.

— Oh! dit Maryse, la figure détendue, une lettre de mon parrain et une de Laforgue! Ils sont gentils de ne pas m'oublier.

— C'est sans doute pour tes vingt ans?

— Comment sais-tu?...

— Que tu as vingt ans? Tu me l'as dit il y a quelques jours, et je ne l'ai pas oublié; moi aussi, je te souhaite du bonheur.

Donatienne s'approcha de Maryse et, l'attirant vers elle, elle l'embrassa.

— Vingt ans! dit-elle.

— Oui, répondit l'orpheline, vingt ans! Dans un an je serai majeure et je travaillerai.

— Tu travailleras? Mais à quoi, et où?

— Je n'en sais rien, mais il faudra bien que je travaille : je suis pauvre et je ne peux pas vivre indéfiniment ici.

— Mais pourquoi?

— Parce qu'il faut que je me fasse une situation; mon parrain s'en occupera, je l'espère.

Elle disait cela en secouant la tête, en la levant d'un geste de défi. A vingt ans, est-ce qu'on n'ose pas défier la vie, regarder le destin en face? Elle était encore handicapée par son chagrin, par le désir de son père, mais après on verrait bien!

— Alors, tu t'en iras?

Donatienne avait dit ces mots comme on jette un cri d'alarme.

— Il faudra bien.

— Mon Dieu! comme la maison sera vide!

— Je resterai encore un an, suivant le vœu de papa.

— Dans un an, ce sera encore plus pénible de te voir partir; mais, d'ici là, tant de choses peuvent arriver!

« Qu'est-ce qui peut bien arriver à Précostal en un an? » se demandait Maryse.

— Lis tes lettres, va; je te quitte, je t'appellerai pour déjeuner.

La porte refermée, Maryse courut se jeter sur le lit pour lire les chères missives. Ah! comme ils étaient bons, ces vieux amis, de ne pas oublier leur petite! La lettre de Laugel était gaie, pleine d'entrain. Il contait à Maryse des petits potins sur les uns et les autres; on ne l'oubliait pas, parmi les amis de Tony; on serait content de la revoir. Il lui annonçait que *Plume et Flingot* avait admirablement marché, qu'elle trouverait de l'argent en revenant à Paris, si rien ne la retenait à Précostal après sa majorité. La bonne Laforgue, elle aussi, lui parlait des gens qu'elle connaissait; elle lui envoyait deux cartes d'amies qui pensaient à elle et qui

n'avaient pas son adresse. Une de ces jeunes mondaines lui demandait si elle était dans un patelin où il y avait un casino, où l'on faisait une saison, puisqu'elle était dans un pays de sources.

Maryse sourit à l'idée d'un casino à Précostal. Le casino, c'était l'épicerie, mercerie, café, bureau de tabac de Cabet, où il y avait un orgue mécanique que l'on entendait, le dimanche, moudre des airs vieux de plusieurs années.

Un pays de sources? Ah! oui, il y en avait, elle en connaissait une, mais Marie lui avait répété encore, la dernière fois qu'elle était allée à Esséra, que jamais Donatienne ne la vendrait. Et puis, que lui importait la source de la Gorgone! Dans un an elle s'en irait; reviendrait-elle jamais?

Elle était encore là, parmi ses souvenirs, à les ranger, les palper, en caresser les formes, lorsque Donatienne, du bas de l'escalier, l'appela pour déjeuner.

Un grand feu clair flambait dans la cuisine, le soleil radieux répandait sa lumière, échauffait la blanche clarté qu'envoyait la neige. Maryse trouva sur sa chaise la paire de bas et le béret blanc que ses cousines avaient tricotés pour elle, et, tandis qu'elle les remerciait, Fine déposa sur la table le poulet doré, entouré des cèpes odorants conservés par Henriette. Donatienne avait confectionné un gâteau de châtaignes arrosé de crème. On fit du café ce jour-là, ce qui était un luxe rare à la maison haute du mont.

Il y avait tant de bonne volonté et tant de gentillesse dans toutes les pensées et tous les gestes des deux pauvres filles que Maryse ne savait, malgré son chagrin, comment leur donner un peu de joie et les remercier.

— Attendez-moi un moment, dit-elle, je reviens.

Et, tandis que Dona versait dans les tasses le breuvage fumant et parfumé, elle gravit en hâte l'escalier et réapparut quelques minutes plus tard, portant un gros paquet sous un bras, au bout de l'autre une boîte de cuir.

Un phonographe ! Elles en avaient vu en image dans les réclames de leur journal, mais personne n'en possédait au village et jamais elles n'avaient entendu cette musique qui tenait pour elles du plus insondable des mystères.

Le disque mis en mouvement, la pièce s'emplit de cette harmonie rare, divine, ensorceleuse : un violon qui pleurait et chantait tour à tour, et les trois montagnardes écoutaient, consternées, émues, transportées hors du monde.

Une larme perlait aux yeux de Dona ; la bonne grosse figure d'Henriette avait une expression d'extase qui la transfigurait ; Fine, debout près de la cheminée, joignait les mains, elle vivait des minutes au-dessus de l'humanité, on eût dit qu'un miracle venait de s'accomplir.

— Que c'est beau ! dit Donatienne, qui, seule, le morceau fini, eut le courage de casser le silence.

Henriette n'était pas redescendue sur terre.

— Tu aimes la musique ? lui demanda Maryse.

Elle fit un signe de tête ; on eût dit qu'elle ne voulait plus entendre la parole humaine.

— Oh ! oui, dit Dona, elle aime la musique ! Elle a une jolie voix ; tu la feras chanter quand il fera beau, un soir, sur la terrasse. Tu verras comme ils sont jolis nos vieux chants, en patois.

Un autre disque prenait son élan ; l'aiguille, posée délicatement, fit sur l'ébonite un petit grincement, puis l'enchantement recommença.

Tous les disques y passèrent ; on recommença les plus beaux sans que les deux Soubeyrou eussent fait un mouvement : elles semblaient figées par leur admiration.

Au fond de la cuisine, Fine travaillait, mais on n'entendait aucun bruit, aucun choc de verres ou d'assiettes, elle semblait tout manier avec des mains ouatées.

Maryse sentait son chagrin s'engourdir au contact de ces pauvres joies naïves.

— Mon Dieu ! petite, dit Donatienne, comme tu transfigures notre vie ! Même si tu nous quittais, et

malgré notre chagrin, il me semble à présent que nous ne serions plus les mêmes.

Elles auraient voulu extérioriser leur joie, la conter à d'autres, en parler; elles étaient confinées dans leur vieille maison, bloquées par la neige, presque séparées du monde.

Ah! oui, la vie était changée à la maison du mont, car ce jour-là Donatienne, maîtresse incontestée du domaine, annonça qu'après la fonte des neiges elle ferait poser l'électricité. Henriette ne reconnaissait plus sa sœur, car, bien souvent, lorsqu'elle revenait de Précostal, éblouie par les lumières des magasins Cabet, elle avait fait de pressantes allusions, sans arriver à vaincre la parcimonie de Donatienne. Enfin, la cadette allait faire cette dépense somptuaire pour amener jusqu'à la haute maison du mont ces fils aériens et magiques qui répandaient au village une lumière de féerie!

Longtemps la neige était demeurée, enveloppant le mont et les vallées, claustrant les femmes dans la maison. Henriette seule se risquait à la ferme par un étroit chemin que Proussier avait tracé entre deux remparts de neige.

Puis, un matin, on s'était réveillé sans voir le soleil sur l'immensité blanche, par un temps amolli, doux, et vers midi la pluie s'était mise à tomber sans discontinuer. Alors on n'entendit plus que le bruit de l'eau qui descendait, rapide, par toutes les pentes du mont, se glissait entre les sapins, contournait la maison, escaladait les obstacles. Des masses de neige se détachaient, se désagrégeaient, arrivaient au bord du toit, fondaient un moment, puis tombaient avec un bruit mou dans la cour. Vite liquéfiée, l'épaisse couche du parapet laissa voir les pierres, bientôt les murs des lacets dessinèrent la forme du chemin, l'église fut décoiffée de son bonnet blanc fourré et le clocher apparut, svelte dans sa grisaille. Les sapins allégés redressèrent leurs branches, et l'on ouvrit les fenêtres à la première brise un peu tiède qui semblait déjà porter en elle les promesses du printemps.

L'eau qui couvrait la terre comme après un déluge disparut mystérieusement, bue, évaporée, enfuie ! Les gaves grossis bondirent, et tout le long du jour on entendait leur chant profond, tumultueux ; ils avaient, par endroit, une voix rugissante qui semblait se libérer, éclater et, de bondissement en bondissement, s'en allait dans la vallée mourir en chanson.

Comme les chemins de montagne étaient impraticables, les trois cousines descendirent un jour à la ferme et s'installèrent dans la carriole à laquelle était attelé *Cassou*, un *Cassou* toujours bon enfant, mal coiffé, vêtu de son poil d'hiver, mais qui avait un petit air goguenard et reniflait le vent pur qui venait de balayer la montagne.

Les Soubeyrou rendirent dans cet équipage la visite qu'elles n'avaient pu faire aux Lasbet d'Esséra.

Ce fut le même bon accueil, puis la même collation de biscuits et de vin, les mêmes commérages de Marie, la même admiration timide et muette de Jean pour Maryse, qui promit de venir dès que les chemins seraient secs.

Un matin, en ouvrant sa fenêtre, Maryse vit Henriette qui posait sur le petit mur de la terrasse les géraniums anémiés par leur hivernage au fond du bûcher. Les feuilles étaient jaunes, transparentes, les tiges amenuisées. Pourquoi les sortait-elle par ce matin pâle et fragile ?

— Mais c'est le printemps ! dit Henriette.

— Le printemps ?

A quoi cette brave fille avait-elle vu ça ? A quels effluves secrets l'avait-elle senti ? Comment avait-elle percé le mystère ? Quel frisson l'avait secouée ? A quoi devinait-elle que la nature allait se parer pour la fête magnifique ? Quelle poésie sommeillait donc en elle qui lui faisait ainsi deviner le printemps encore caché ? Était-ce donc cette poésie mystérieuse qui avait fait l'écrivain Lasbet et tant d'autres venus à Paris du fond de la province qui les avait pétris et, déçus, n'avaient pas eu le temps d'y retourner pour mourir ?

— Allons, ma petite, voilà le printemps ! dit Donatienne en voyant Maryse.

Et la petite Parisienne fut émerveillée, remplie d'admiration pour la prescience animale et surhumaine qui faisait que ses cousines sentaient le printemps venir.

Peu de jours après, en effet, les bourgeons gonflés éclatèrent, les pins envoyèrent un parfum rajeuni, les petites lances vertes poussèrent leurs pointes hors de terre, tandis que les géraniums, gorgés d'oxygène, reprenaient leur couleur. Les oiseaux commencèrent à remplir l'espace de leurs cris joyeux, l'air s'emplit de bourdonnements, la terre fut sillonnée par la course bruyante des insectes, les chats frileux reprirent leur place sur le mur, le mont retentit des sonnaillles des troupeaux, tout fut joyeux, alerte, et Maryse, en ces jours, retrouva une joie délicieuse à vivre, à courir à la ferme, à revoir le village; elle se prit un jour à fredonner. C'était l'avril, et Maryse avait vingt ans !



Au château, dès les premiers beaux jours, on avait commencé l'aménagement du tennis, car M^{me} Coustous de Cazeneuve s'était, durant l'hiver, documentée sur les coutumes mondaines dans les feuilles de certaines publications venues de Paris. Elle était décidée à éclipser les femmes d'officiers, la sous-préfète, la préfète même, et le tennis était, lui avait-on assuré, le moyen le plus élégant pour les réunions qu'elle projetait.

On avait rajeuni — oh ! bien peu ! — le salon démodé, acheté un service à thé très moderne; un coin de pelouse ombragé s'ornait de fauteuils de jardin de couleur voyante, la châtelaine avait commandé à la couturière de Précostal une robe de soie à la dernière mode, et l'on dressait la liste des invités. Maryse était la première inscrite sur cette liste, car elle paraissait aux Coustous de Cazeneuve une sorte de fille adoptive des Soubeyrou de la

source, comme les appelait le châtelain. Il y avait bien Henriette et Donatienne qui feraient tache dans la belle société, mais le moyen de les éviter? On espérait qu'elles renonceraient vite à accompagner la jeune Parisienne qui circulait seule, car on s'était occupé d'elle durant l'hiver et l'on ne doutait pas qu'elle restât désormais chez ses cousines.

Donatienne, chef de famille, avait reçu une lettre de M^{me} Coustous lui faisant prévoir les invitations prochaines et lui demandant d'envoyer quelquefois à l'avance sa jeune cousine, sur laquelle elle comptait pour l'aider à recevoir.

Cette invitation, quel baume sur la blessure faite autrefois à Donatienne, sur son orgueil écorché, sur son cœur déchiré! Quels espoirs secrets elle reportait sur cette enfant dont la volonté d'un Lasbet avait mis le destin entre ses mains! Elle n'en doutait pas : elle était dans la vie de Maryse l'instrument de la volonté divine.

— Il faudra préparer tes toilettes, dit-elle à Maryse en lui communiquant l'invitation.

— Mes toilettes? Mais, ma cousine, je n'en ai pas pour aller au tennis.

— Comment, mais toutes ces robes de Paris?

Donatienne disait Paris comme on dit « le feu » ; avec admiration et terreur, elle lui attribuait la même beauté dévastatrice.

— Je ne peux pas mettre ces robes pour aller en espadrilles au tennis.

— En espadrilles!

— Naturellement, puisqu'il faut des chaussures sans talons! Ici, les espadrilles sont indiquées : c'est leur pays d'origine. Je crois que j'ai une jupe blanche à Paris, j'écirai à Laforgue de me l'envoyer et je demanderai à Marie Lasbet de me tricoter un spencer blanc.

— Ce sera très bien.

— Et vous?

— Nous? Mais nous avons nos robes du dimanche qui sont neuves.

— Oh! neuves!...

— Elles ont trois ans.

— C'est bien ce que je pensais ! Elles ont besoin d'être rafraîchies.

— Rafraîchies !

— Mais oui. Il faudra faire venir la couturière et j'arrangerai ça avec elle.

Maryse pensait aussi aux couvre-chefs, à la tourte et au dôme, qui seraient une source de joie pour les invités du château.

— J'arrangerai aussi vos chapeaux.

— Est-ce nécessaire ?

— Oh ! cousine Dona, je t'assure que oui !

« Ces Parisiennes, pensait Donatienne, que ça gâche de l'argent ! Des chapeaux que j'ai achetés il y a un an chez Cabet ! »

Durant les semaines qui suivirent, on tirait tout le jour l'aiguille dans la maison des Soubeyrou, tandis que, tassée dans son vieux fauteuil, Marie Lasbet tricotait pour sa jeune cousine, en écoutant les potins du village.

Une sorte de frénésie s'était emparée de la nature ; presque heure par heure, Maryse avait vu se garnir les branches et se couvrir la terre de la jeune verdure qui déjà se fleurissait. Parfois, du haut de la terrasse, elle regardait descendre le crépuscule sur les choses ; elle suivait la lente marche de l'ombre transparente en écoutant les sonnaillies d'un troupeau ou la chanson d'un pâtre.

« Si papa était là, pensait-elle, comme il serait heureux ! »

Elle se rappelait tout ce qu'il lui avait conté et lu de l'antiquité, et, pensive, dans le soir où passait l'Angélus, elle évoquait le vieil aède ou Virgile.

Il faisait si beau que l'on pouvait, après le repas du soir, s'installer à présent sur la terrasse et, de cette plate-forme aérienne, « écouter la nuit », comme disait Donatienne, la nuit peuplée de galopades, de courses furtives, de cris, de chants, de vols dont les battements remuaient l'air ; la nuit pleine de ce silence animé, sous la lumière des astres.

Ce soir-là, le clair de lune inondait le mont, coulait, comme liquéfié, sous les bois, s'accrochait à tous les angles, s'étalait dans la vallée, se faufilait, frappait aux vitres, se prélassait sur les routes, y rongeaient l'ombre, et les femmes, silencieuses, regardaient.

— Henriette, chante donc pour Maryse, demanda Donatienne.

— Oh ! oui, ma cousine !

Sans se faire prier, la grosse fille se leva et s'éloigna un peu, jusqu'à l'ombre que projetait la tonnelle qui commençait à se couvrir de jeunes pampres. Et tout à coup ce fut comme un miracle dans la nuit. Elle avait une voix magnifique, un peu sourde, qui parfois semblait sombrer comme éclate un sanglot. Jamais Maryse n'avait compris comme en ces minutes ce que c'est qu'une âme, car c'était une âme qui passait dans cette voix surhumaine. Elle avait entendu de grandes cantatrices : jamais aucune ne lui avait donné cette sensation, ce frisson le long de son échine, ce battement de cœur qui lui serrait la gorge. Une note claire s'élevait parfois, puis elle croyait entendre la plainte d'un violoncelle. Il y avait dans cette voix des accents si désespérés que Maryse les comparait à ceux du rossignol qui s'exténue et semble prêt à mourir. Elle avait envie de supplier : « Assez ! assez ! » mais cependant elle se repaissait de cette voix qui semblait la torturer.

Parfois un geste amenait Henriette au bord de la lumière, mais Maryse ne la voyait pas : elle avait oublié sa disgrâce, sa présence même ; elle ne lui paraissait plus qu'un cœur immense qui allait chanter jusqu'à l'éclatement.

Lorsque la dernière note mourut dans la nuit, Maryse ne bougea pas ; elle aurait voulu s'enfuir, emporter l'inoubliable souvenir, ne pas entendre parler, ne pas voir Henriette, rester abîmée dans son admiration ; elle sentit que c'était impossible. Elle se leva.

— Que c'était beau, ma cousine ! dit-elle.

— Oh ! répondit en riant la montagnarde, je ne sais pas des choses nouvelles, ce sont des chansons de chez nous ; je ne sais pas ce qu'on chante à Paris.

— Ne l'apprends pas ! supplia Maryse. Il n'y a rien d'aussi beau que ce que tu chantes.

Les pauvres femmes se mirent à rire : le rossignol ignore qu'il est le rossignol.

Tout dormait dans la maison que Maryse rêvait toujours, accoudée à sa fenêtre, devant la féerie de la nuit, frémissante encore de ce qu'elle avait entendu.

Son père avait-il donc prévu toutes ces révélations ? Avait-il voulu qu'elle apprît que Paris n'est pas tout, que, s'il permet aux hommes de se réaliser, d'aller jusqu'au bout de leurs possibilités, sa gloire est faite en partie du génie de la province, de cette province ignorée que tant de ses enfants portent en eux avec ses luttes, ses souffrances, ses tragédies ? Aurait-elle jamais songé, quelques mois plus tôt, que l'étrange beauté de Donatienne pouvait se confiner dans une pauvre maison de montagne, à côté de cette sorte de génie qui pouvait, en chantant un air du pays, vous prendre jusqu'aux moelles ?... Quelle humanité elle découvrait dans la province ! Quel drame plus poignant que celui du jeune châtelain mourant, après des années de repliement sur lui-même, de souffrance muette, de renoncement, mourant d'amour pour Donatienne qui, vingt-cinq ans après, s'en allait encore mystérieusement fleurir sa tombe ? Est-ce que Laugel avait trouvé mieux ?

« Si j'écris un jour, se disait-elle — et elle y songeait parfois, — c'est cet amour-là que je conterai. Ah ! si la Gorgone voulait « vider son cœur », comme dit mon parrain, quel roman on ferait ! »

Elle ignorait que le cœur de la Gorgone était apaisé, que depuis longtemps elle avait oublié son déchirement sentimental, que, seule encore, parfois, la blessure d'amour-propre, qui survivait à l'autre, hantait son souvenir, et qu'elle venait de s'endormir

paisiblement, en rêvant que le Ciel la vengerait peut-être en ouvrant à Maryse les portes du château.



Henriette, très occupée par les travaux de la ferme, avait refusé de se rendre à l'invitation des châtelains. Donatienne, dans sa robe noire rajeunie, coiffée d'un chapeau d'une forme nouvelle, veuve du tremblant bouquet d'avoine, accompagna la jeune fille, dont la beauté resplendissait dans toute la blancheur de ses vêtements.

Lorsqu'elles traversèrent la place, les gens furent aux fenêtres ou sur le pas des portes; on vit s'entr'ouvrir les volets clos, se soulever le coin des rideaux, et l'on commenta longuement la nouvelle élégance de M^{lle} Donatienne.

Pour gagner le château, les deux femmes traversèrent des terres appartenant aux Soubeyrou, elles foulèrent le sol sous lequel bouillonnait la source prisonnière. Donatienne y marchait de son grand pas souple et régulier, comme une sage Victoire écrasant avec mépris la richesse. Maryse se demandait si un jour, par miracle, lasse d'être enfermée, comprimée, la source, crevant sa prison de terre, n'allait pas s'échapper, jaillir, se répandre.

Quand je pense, lui avait écrit Laugel, qu'il ne faudrait qu'un trou dans la terre pour être riche et que cette vieille folle ne le fait pas!

Vieille folle, la Gorgone? Oh! non, elle n'était pas folle; elle savait ce qu'elle voulait et le voulait bien: laisser vivre son petit pays dans sa beauté agreste et sa joie tranquille, ne pas y attirer une foule qu'elle jugeait démoralisante, ne pas y introduire le goût du luxe. En martelant de son pas le sol au fond duquel sommeillait la source, elle semblait vouloir la repousser encore, l'enfouir à tout jamais.

Les deux femmes firent sensation au château: la jolie Parisienne, car aucune autre jeune fille n'avait

sa grâce, son aisance, son allure et son élégance dans sa simplicité; Donatienne, car personne n'avait vu un type aussi étrange, on ne soupçonnait pas qu'il y eût une beauté à Précostal ni qu'une montagnarde pût avoir un port si majestueux.

Sans s'occuper du secrétaire du préfet — un jeune provincial élégant, — d'un sous-préfet galant et monoclé, ni de l'héritier présomptif des Coustous de Cazeneuve, Maryse s'amusa de tout son cœur. Elle retrouvait sur le *court* un peu de sa vie d'autrefois; elle jetait en courant des mots qu'elle avait une joie à s'entendre dire; elle bondissait, heureuse de vivre.

Elle aida la maîtresse de la maison à servir le thé, reprenant un rite mondain abandonné dont elle ne pensait pas si tôt retrouver la grâce. Elle était si joyeuse qu'elle oubliait Donatienne, perdue dans ce beau monde et regrettant peut-être d'y être venue et d'y avoir amené Maryse, qui commençait à s'habituer à la solitude du mont.

Lorsqu'elles revinrent, au soleil couchant, Henriette remontait de la ferme et les attendait sur la terrasse, après une journée de labeur.

— Je suis sûre, lui dit Donatienne en la rejoignant, que je suis plus fatiguée que toi. Quel après-midi! Je suis rompue! Et M^{me} Coustous parle de recommencer souvent! Cela me serait impossible.

— Mais, ma cousine, je ne veux pas t'imposer une telle corvée; j'irai bien toute seule.

— Toute seule! Tu n'y penses pas! Que dirait-on de nous? Avec tous ces jeunes gens!

— Oh! mais, Dona, tu sais, j'y suis habituée, aux jeunes gens! J'en ai vu bien d'autres: ils ne m'ont pas mangée.

— Ma petite enfant, je n'ai pas à critiquer ta façon d'agir du temps que ce pauvre Antoine vivait; mais, Précostal, ce n'est pas Paris.

« Pour sûr! » pensa Maryse.

Elle se demandait comment s'y prendre pour décider la Gorgone à l'accompagner à nouveau, car jamais, au grand jamais, Henriette ne quitterait sa

ferme pour s'en aller regarder des gens « jouer à la raquette ». Et Maryse venait de reprendre goût à sa vie ancienne, elle en retrouvait la saveur comme on retrouve celle d'un fruit à la saison nouvelle.

Dévêtue de ses blancheurs, un peu fatiguée, car elle manquait d'entraînement, elle descendit à la cuisine où, devant la fenêtre ouverte, le couvert était dressé sur la table ronde recouverte d'une grosse toile que peut-être avait tissée, il y avait bien longtemps, un Lasbet d'Esséra.

On commença de dîner. Maryse, les yeux au loin, regardait le ciel encore tumultueux du couchant et mangeait du bout des lèvres.

— Toutes ces choses qu'on mange vous coupent l'appétit, déclara Donatienne. Est-ce que c'est toujours comme ça, vos thés, à Paris?

— Mais oui; c'est même mieux.

— Et ce jeu? C'est vraiment si amusant?

— C'est passionnant! déclara Maryse avec feu.

La Gorgone la regarda un peu tristement, car elle sentait tout ce qui la séparait de cette enfant dont la venue avait rempli la vieille maison de jeunesse et d'espoir.

« Comment la retenir ici? » se demandait-elle.

Elle ne voyait qu'un attrait : les réunions au château, et, malgré le peu de goût qu'elle avait pour le monde, malgré la fatigue présente et les fatigues à venir, ce fut elle qui demanda :

— Quand retournons-nous chez les Coustous? Est-ce qu'on te l'a dit?

— Non, répondit Maryse; dans quelques jours, sans doute, mais je ne voudrais pas t'imposer cette corvée.

— Une corvée! Ce n'est pas une corvée. Je manque d'habitude, voilà tout; je m'y ferai!

On sortit prendre l'air sur la terrasse, mais, ce soir-là, Henriette, fatiguée, ne chanta pas; tassée sur sa chaise basse, elle paraissait assoupie. Dona restait silencieuse, les yeux sur le paysage qui s'estompait. Maryse rêvait; un rêve flou, imprécis, un

rêve un peu sommeillant, car la torpeur du soir enveloppait le mont sur lequel, cependant, palpaient les chants et les parfums nocturnes.

Le lendemain, une lettre annonça, la devançant de deux jours, l'arrivée de Louise Laforgue. Dès longtemps elle avait annoncé sa venue, son séjour à Précostal, et déclaré que, pour ne pas importuner les cousines de Maryse et se sentir plus libre, elle se voyait obligée de refuser l'aimable invitation qu'on lui offrait et demandait à la jeune fille de lui trouver une chambre dans le pays. Elle était habituée aux campements, aux mauvaises auberges, s'accommodait d'un divan pour dormir et de la nourriture paysanne, pourvu que le paysage fût beau et l'humanité intéressante.

Maryse, qui avait retenu « la chambre » de chez Cabet, courut le prévenir et vécut deux jours dans une fébrile impatience qui faisait penser à Donatienne : « Jamais elle ne nous aimera ainsi, jamais nous ne la retiendrons ! » Et cependant, que n'aurait-elle fait pour fixer Maryse au mont, comme un admirateur passionné fixe à jamais un étincelant papillon !



Cassou s'en allait, de son petit trot habituel, le long de la route qui mène à la gare. Henriette conduisait ; elle avait mis ce jour-là, car il faisait chaud, un vieux chapeau de paille noire roussie par les ans. Placé sur le haut de la tête, cet instable couvre-chef se serait envolé au moindre vent ou au plus petit cahot si un élastique, passant sous le gros chignon de sa propriétaire, ne l'avait fixé, selon le rite d'une mode absolument périmée. Maryse, habituée à présent aux fantaisies vestimentaires des dames de Précostal, avait regardé le chapeau sans trop s'étonner, et puis, aujourd'hui, une seule pensée l'habitait : elle allait revoir sa vieille amie.

Elle regardait, souriante, la route qu'un jour de l'automne dernier elle n'avait vue qu'à travers ses larmes. Elle admirait le beau paysage ensoleillé,

avec ce fond bleu de montagne sur lequel tranchait la fraîche verdure des peupliers. Elle n'avait pas vu ces villages campagnards aux toits roussis par les étés, ces fermes étendues çà et là dans la campagne, à l'ombre de leurs vieux noyers. Comme elle avait appris à voir, dans la solitude ! Comme elle avait regardé avec des yeux neufs ! Comme elle avait écouté des gens simples lui dire des choses qui lui paraissaient définitives ! Comme elle avait compris la vie ! Tony Lasbet avait sans doute eu raison : le jour de sa vingt et unième année, lorsque sa fille quitterait Précostal, elle en repartirait avec un bagage qu'elle n'aurait pas acquis à Paris.

Cassou, de son trot allègre, entra dans la petite cour de la gare que, seule, sa présence anima. Henriette l'installa dans un petit rectangle d'ombre, le seul qu'elle put trouver, car tout était rongé de lumière et le soleil de la jeune saison chauffait dur à cette heure.

Laissant Henriette près de son coursier, Maryse courut au quai complètement désert. Elle y évoquait sa triste arrivée, elle se souvenait de son serrement de cœur lorsqu'elle s'était trouvée là, toute seule, perdue, se demandant quel visage allait l'accueillir dans ce pays inconnu. Elle regardait, au-dessus de la gare minuscule, la montagne sur laquelle le soleil glissait en ruissellement lumineux ; elle l'avait trouvée terrible, écrasante, antipathique. Qu'elle était belle, aujourd'hui, cette amie magnifique dont elle aimait mieux chaque jour le visage grave et changeant ! Quel bouleversement dans les choses ! Elle était souriante, gaie, chargée d'allégresse ; elle avait un foyer accroché au flanc d'un mont, comme la cage d'un oiseau au vieux mur ; elle attendait sa vieille amie, image de son enfance et de sa jeunesse ; elle avait l'avenir devant elle, elle le regardait en face, le front haut, avec un air de défi ; elle semblait lui dire : « Je t'attends ! » La brume des jours s'épaississait, laissant filtrer comme un beau rayon l'image de Tony Lasbet.

Un timbre résonna, tirant Maryse de sa rêverie ;

un point parut au loin, se précisa, un halètement d'asthmatique se fit entendre, s'accrut, et le petit train entra dans la petite gare.

Maryse avait tout de suite reconnu Laforgue qui agitait la main, penchée à la portière; elle se mit à courir et arriva devant le wagon comme le train s'immobilisait.

Elle saisit la mallette, le colis des châssis et du chevalet, puis enfin se jeta dans les bras de l'artiste. Elle embrassait sans cesse les joues roses, riait, pleurait, s'éloignait un instant, puis resserrait de nouveau son étreinte pour l'embrasser encore.

Les baisers qu'elle mettait sur les joues un peu défraîchies allaient à Laforgue, mais aussi à Tony Lasbet, à Laugel, à Paris, à son passé; il lui semblait qu'elle tenait la Vie dans ses bras.

Dès qu'elle put se dégager de l'étreinte qui l'étouffait, Laforgue s'écria :

— Que tu es changée, mon petit ! Qu'il serait heureux de te voir !

— Moins que moi, va !

Pauvre Tony Lasbet, comme il vivait encore, comme on le prolongeait !

Derrière les deux femmes, l'unique employé de la gare marchait, portant la malle longue et plate de la voyageuse.

Les bagages chargés, Maryse prit place sur une chaise basse que la femme de Proussier avait placée à son intention dans la voiture; Laforgue s'installa, fort amusée, à côté d'Henriette, et Cassou fit un beau départ dans la cour déserte.

Laforgue, qui ne connaissait pas le pays, fut émerveillée; elle admirait la jeune verdure, si drue, la montagne dont les rochers et les pins rutilaient à cette heure, les villages grillés qui semblaient de gros insectes dans la paix chaude des champs, les molles vallées vautrées au pied du mont et le ciel dont l'azur paraissait chauffé à blanc. Elle aperçut Esséra, grâce d'un frais vallon, qui piquait la verdure des points blancs et roux de ses maisons et de ses toits. Et ses regards s'immobilisèrent long-

temps sur la cime, la cime inaccessible où stagnait dans l'infini la blancheur éternelle de la neige inviolée.

— Voilà notre mont, dit tout à coup Maryse, avec un accent de propriétaire.

— Il est sympathique, dit Laforgue, c'est un bon gros ! Ah ! cette maison, perchée là-haut !

— C'est chez nous ! dit Maryse.

Elle venait de s'exprimer comme Henriette quelques mois plus tôt, mais alors elle pensait qu'elle ne pourrait jamais dire « chez nous » en parlant de la maison des Soubeyrou.

Sur la petite place du village somnolent, *Cassou*, docile, s'arrêta devant la maison de Cabet qui vint aussitôt à la rencontre de sa nouvelle pensionnaire, afin de la conduire à sa chambre.

C'était, cette chambre, une vaste pièce, au bout de la maison. Une fenêtre ouvrait sur la place cuite par le soleil, l'autre sur le jardin où s'étendait un peu d'ombre bienfaisante. Un lit, une armoire et une commode de noyer constituaient l'ameublement que complétaient une table, un vieux fauteuil et deux chaises. La toilette était minuscule, mais les rideaux étaient très blancs, le parquet bien lavé répandait une bonne odeur de bois frais. Laforgue déclara que c'était sympathique et qu'elle était enchantée.

Henriette voulut entraîner la voyageuse jusqu'au haut du mont, afin d'y prendre son premier dîner, mais l'artiste s'excusa, sous prétexte de fatigue, et promit d'y monter le lendemain pour le déjeuner. Elle exprima le désir de garder Maryse ; Henriette hésita, elle n'avait pas l'habitude de prendre de décision, ce soin incombait à Donatienne ; elle se demandait ce que celle-ci dirait en la voyant remonter seule. Et puis elle pensait à la triste soirée ; elle ne chanterait pas, car elle chantait pour Maryse, et l'on n'entendrait pas le phono, puisque la petite ne serait pas là.

— Va, ne sois pas inquiète, dit Maryse : les jours sont si longs, à présent, que je monterai les lacets

au jour; vous me guetterez de la terrasse et, de loin, tu me chanteras le vieil air que j'aime tant.

Henriette s'en alla, un peu anxieuse de ce que dirait Donatienne.

Lorsque le petit cheval roux eut tourné le coin de l'église, Maryse embrassa Laforgue, l'assit de force dans le vieux fauteuil et, se laissant tomber sur la peau de chèvre qui servait de descente de lit :

— Maintenant, raconte, raconte !

— Qu'est-ce que tu veux que je te raconte ?

— Mais tout ! Parle-moi de papa, de son livre, de mon parrain, des amis, de la peinture, de Paris, enfin !

De bonne grâce Laforgue répondait aux questions de Maryse qui se pressaient, se bousculaient, tant elle avait hâte de savoir, de rentrer un peu dans la vie des choses et des gens qu'elle avait quittés.

A son tour elle dut raconter sa vie paisible depuis son arrivée, ses premières impressions, puis l'évolution qui l'avait amenée à cette quiétude, cet épanouissement que l'artiste admirait.

— Quel déballage, hein !

— Il n'est pas tout à fait complet, dit Laforgue : tu ne m'as pas parlé de la fameuse source.

Maryse, toujours assise, les jambes croisées, sur la peau de chèvre, se dressa, presque agenouillée.

— Parce qu'il ne faut pas en parler, dit-elle gravement. Peut-être qu'en la vendant Donatienne ferait fortune, mais elle n'en a pas envie, je t'assure ; sa maison lui suffit, sa petite robe noire et sa mante. Elle ne veut pas, tant qu'elle vivra, que l'on bouleverse son village, qu'on le corrompe ; elle a, sans le savoir, une âme virgilienne qu'il ne faut pas troubler. Moi aussi, quand Marie Lasbet m'a raconté l'histoire de la source, j'ai dit : « C'est bête de laisser sous terre une telle fortune ! » Et puis je crois que j'ai compris en vivant la vie simple de ces montagnardes. Sois gentille : ne parle jamais de la source, là-haut.

— Si tu veux ! Mais je connais quelqu'un qui en parlera.

— Qui ?

— Laugel ! Il est fou à l'idée de cette fortune perdue et qui serait la tienne.

— La mienne ?

— Dame ! Tu penses bien que si Laugel réussissait à faire l'affaire, tu serais riche !

— Mais quelle affaire ?

— Acheter la source de la Gorgone. Ton parrain a derrière lui un groupe puissant de financiers prêts à payer royalement. Ton parrain et toi, vous toucheriez déjà, de ces financiers, une belle commission, puis, la société constituée, vous auriez un gros paquet d'actions.

— Je ne vois pas pourquoi je toucherais quelque chose, n'ayant rien fait.

— N'est-ce pas par toi qu'on a connu l'existence de la source ?

— Alors c'est une prime à l'indiscrétion ? En ce cas, il faudrait la donner à Marie Lasbet.

— Si tout ça se réalisait, tu serais assez riche pour lui donner quelque chose, va !

— Ah ! soupira Maryse, en qui s'insinuait la tentation, je voudrais bien être riche ! Mais, vois-tu, il faut renoncer à ces idées-là. Je veux que Dona ignore que je connais l'existence de cette source, je ne veux pas être venue chez elle, où elle m'a si généreusement accueillie, pour profiter d'elle et chambarder sa vie si calme, si simple. Ne parlons plus de ça. Et puis, comme disait papa : « L'argent, ça n'a rien à voir avec l'art ! »

— Ça l'a mené loin, ce raisonnement ! Enfin, n'en parlons plus ! concéda Laforgue, qui savait qu'elle aurait du renfort.

Elle se leva pour chercher dans sa malle une boîte de bonbons qu'elle tendit à Maryse qui, d'un bond de jeune animal, fut debout :

— Oh ! des bonbons fourrés comme ceux que me donnait papa ! Comme tu t'efforces à le remplacer !

— Il faut bien ! Mais je crois que ta Gorgone s'y

efforce aussi, à voir la façon dont tu défends sa quiétude campagnarde!

— Ne sois pas jalouse d'elle. Je l'aime et tu l'aimeras; c'est une paysanne, mais comme il y en a peu; tu verras.

— Oh! tu sais, je n'ai pas d'idées préconçues. Du reste, cette grosse Henriette a l'air d'une bonne fille.

— Mieux : c'est un rossignol.

— Ah! ce rossignol! Laugel te dirait sans respect qu'il est d'Arcadie!

— Il aurait tort. Tu seras séduite, lui aussi, par le visage étrange de Donatienne, et tu le seras par la voix d'Henriette. Quand elle chante, on a le frisson; on dirait que son cœur se volatilise. Elle a des accents déchirants que je n'avais jamais entendus. Comme il ne faut pas se fier aux apparences!

— Comme tu es devenue grave! Ma parole, la montagne te rend philosophe.

— J'ai beaucoup réfléchi, tu sais, dans cette solitude. Longtemps j'ai cru, à Paris, qu'il n'y avait que Paris, et, dans Paris, que notre petit monde d'artistes : je ne connaissais rien d'autre. Il y avait un tel tourbillon que je ne voyais que le superficiel des gens; ici, dans le calme et la simplicité, on voit mieux les âmes; il y en a de jolies, tu verras. Tiens, Fine, notre servante, c'est une belle âme; elle parle peu, mais elle dit des choses parfois touchantes. Les gens d'ici s'expriment si bien! Ils m'ont fait comprendre le charme qu'avait papa lorsqu'il causait. Je trouve beau de conquérir Paris; mais d'être de son coin, de rester particulier, c'est une belle chose aussi.

— Eh bien! si je te reconnais!

— J'ai peut-être une âme d'ici! Alors, quand tu seras acclimatée, tu m'aimeras deux fois : pour Paris et pour ce pays.

— Puisque tu penses que je vais m'habituer à ton patelin, aide-moi à me faire un « chez moi ».

Des photographies de Tony et de Laugel ornèrent bientôt la commode, une petite pendulette

étincela sur la cheminée, la table se couvrit de papier, crayons, plumes, blocs, et la chambre eut aussitôt un autre aspect. Quelques livres sur la table de chevet, et Laforgue jeta sur son nouveau *home* un regard satisfait.

— Demain, dit-elle, je ferai un petit croquis de toi, pour animer ces murs nus.

— Et nous verrons si la Gorgone veut poser.

— Je compte sur toi pour la décider; si vraiment elle est comme tu me l'as décrite, elle sera un clou pour mon Salon.

— Descendons au jardin.

Comme elles arrivaient dans ce jardin où les touffes de géraniums semblaient éclater dans la verdure, près des planches de légumes, Cabet vint les avertir que le dîner était servi.

La table était dressée à l'entrée d'une tonnelle, au milieu du jardin encore chaud du jour, embaumé d'odeurs simples venues des bordures de buis, du réséda, d'un héliotrope, et qui montait en pente douce, fermé par de vieux arbres. On entendait le bruit joyeux d'un petit ruisseau qui descendait du mont, et, par-dessus la maison, la pointe du clocher et les sapins qui couronnaient le mont, on apercevait la cime magnifique et hautaine, dorée déjà par le déclin du soleil.

Le repas était simple, mais tout avait tant de saveur! Le petit vin était joyeux et les fruits venaient d'être pris à l'arbre.

Les deux femmes causaient dans la solitude; elles parlaient du passé, elles s'observaient. Maryse tâchait de mieux comprendre sa vieille amie, de l'approfondir, de l'analyser. Laforgue, qui, quelques mois auparavant, sur le quai de la gare parisienne, avait senti s'échapper de ses bras une enfant qui s'en allait, douloureuse, vers l'inconnu, venait de retrouver une femme. Une femme qui avait pensé dans le grand silence de la montagne, avait observé des gens nouveaux, avait senti s'éveiller son âme, avait pris une conscience nouvelle des choses.

Elle admirait la jeune fille, plus épanouie, plus

belle, ennoblie de la gravité ambiante. Elle comprenait qu'une volonté sommeillait sous l'aimable douceur de Maryse : le timbre de sa voix, si ferme tout à l'heure en défendant la paix de Donatienne, emplissait encore ses oreilles.

Malgré sa promesse, Laforgue ne pouvait s'empêcher de penser à la source. Ah ! pourquoi ne pas la faire jaillir, cette source dont quelques gouttes dorées tomberaient peut-être dans son escarcelle si souvent vide ? Non point qu'elle fût vénale, mais elle songeait à la vieillesse tapie dans l'ombre et dont la face affreuse allait devant elle se dresser quelque jour. Dès le lendemain, elle devait écrire à Laugel : « Quant à la source, rien à faire tant que vous ne serez pas sur place. »

Le ciel chaudement coloré par le couchant devenait mauve ; un peu d'ombre s'étalait sous les arbres, dans les coins de la maison.

— Il faut que je rentre, dit Maryse ; on serait inquiet, là-haut. Viens me conduire un moment.

Elles traversèrent la petite place déserte, contournèrent l'église, passèrent entre les dernières maisons du village. Au commencement des lacets, Maryse renvoya Laforgue :

— Rentre, à présent : tu dois être fatiguée. Je viendrai te chercher demain pour le déjeuner.

Elles s'embrassèrent, et Laforgue regarda un moment Maryse monter la pente douce du chemin. Comme elle était changée, cette petite ! Elle avait même une autre allure : elle allait, chaussée d'espadrilles, d'un pas cadencé ; elle avait perdu sa petite démarche de Parisienne, elle allait plus vite, à plus grands pas, plus gravement.

« Quel singulier pays, pensait l'artiste, pour changer ainsi les gens ! »

Maryse, dans la demi-obscurité, montait les lacets ; elle s'arrêta pour regarder les choses dont l'ombre voilait déjà la face. Une touffe d'arbres lui cachait le village, elle n'avait devant elle qu'une étendue confuse, nulle lumière en haut du mont, un tel silence qu'elle entendait son cœur battre ; puis,

tout à coup, une voix creva ce silence : là-haut, Henriette chantait pour elle, pour l'accompagner sur la route.

Les ondes harmonieuses s'épalaient au-dessus d'elle, la voix déchirante et sublime emplissait le soir. Elle se remit en route, comme à l'appel d'une sirène.

« Que tout est beau, pensait-elle : la nuit transparente, le chemin, la voix ! J'ai vraiment une âme d'ici pour subir tout ce charme ! »

La chanson s'éteignit, les dernières notes moururent, expirèrent, comme bues par l'ombre, et Maryse entendit Donatienne dire, avec une expression de soulagement :

— La voilà !

Lorsqu'elle pénétra sur la terrasse, elle vit deux ombres venir à elle.

— Vous n'étiez pas inquiètes, je suppose ?

— Non, répondit Donatienne ; mais seule, la nuit, sur le chemin !

— Oh ! Dona, il n'y a pas un seul brigand à Précostal.

— Alors, tu es contente ?

— Ravie !

Elles entraient dans la maison, où Henriette, en courant, les avait précédées pour donner de la lumière, car l'électricité n'était installée que depuis peu de jours et les montagnardes avaient encore une joie d'enfant à tourner les commutateurs pour voir jaillir la clarté.

Maryse racontait les heures qu'elle venait de passer avec sa vieille amie, son installation chez Cabet, le dîner sous la tonnelle et sa joie d'avoir entendu le chant qui l'accompagnait durant la rude montée des lacets.

Les deux vieilles filles l'écoutaient, la regardaient avec une sorte de stupeur heureuse, comme si vraiment elles avaient failli la perdre.

Le lendemain, tout le monde était debout dès les premières heures du jour pour le déjeuner dont les préparatifs avaient commencé la veille par l'égor-

gement d'un poulet, la cueillette des pois et des fraises.

Il faisait un tendre matin, et Maryse s'était levée joyeuse; elle voulait dresser la table dans la belle cuisine, mais Donatienne exigea qu'elle fût dressée dans la «salle», sur une nappe qu'on sortit d'un linge qui l'emmailloitait depuis bien des années. On aveignit du buffet des assiettes à fleurs, des vieilles tasses aux bouquets pâlis. Maryse dévalisa le vieux rosier qui garnissait un coin de la maison. Tout était rustique et charmant, et la petite Vierge bleue semblait sourire devant tant de joie sincère et naïve.

Quand tout fut prêt, Maryse descendit au village chercher Laforgue, qui s'était levée de grand matin, avait fait le tour du village, connaissait déjà le cordonnier, le boulanger et le brave abbé Cabassou, qui lui avait fait les honneurs de son église.

Elles montèrent lentement les lacets où nulle ombre ne jetait sa fraîcheur. Maryse se demandait avec un peu d'anxiété quelle impression ferait son amie sur Donatienne, qui l'attendait avec curiosité dans cette maison où des gens de Paris n'avaient jamais mis les pieds avant sa venue.

La jeune fille regardait l'artiste qui montait le chemin lumineux qui leur renvoyait sa blancheur; elle constatait que sa robe claire était simple, que le chapeau qui abritait le visage était seyant, et que, Dieu soit loué! ses cheveux étaient d'un rouge éteint et ses joues d'une fraîcheur que les montagnardes pourraient attribuer à la bonne santé.

Dès que la voix de Maryse résonna sur la terrasse, Henriette, en habits du dimanche, sortit de la maison et vint accueillir la visiteuse. Tandis que Laforgue admirait le splendide paysage qui se déroulait jusqu'à l'infini, Donatienne vint les rejoindre. Maryse attendait cet instant où les deux femmes allaient s'affronter. Elle lut sur la figure de l'artiste l'étonnement que chacun éprouvait devant le visage singulier de la Gorgone, étonnement qui se muait en admiration dès qu'on était revenu de l'impression première.

Laforgue était prévenue, mais s'attendait-elle à cette distinction, à ce grand air, à cette aisance de la paysanne? Ce fut elle l'intimidée.

Donatienne regardait avidement cette Parisienne au teint frais, aux cheveux roux, au langage volubile contrastant avec sa façon un peu lente de s'exprimer, avec ses silences; mais elle goûtait le charme de cette vivacité d'esprit, de cette facilité à passer d'un sujet à l'autre. Elle admirait cette femme qui semblait avoir tout vu, elle qui n'avait qu'une fois quitté sa maison natale, pour aller en pèlerinage à Lourdes.

On entra dans la maison, fraîche après le séjour sur la terrasse écrasée de soleil, et l'on se mit à table.

Une paix immense enveloppait la demeure, une candeur régnait dans la pièce, une naïveté que Laforgue avait oubliée était répandue sur toutes choses, et Maryse, ici, était bien l'enfant dévolue à ce cadre. Comme Tony avait eu raison, comme il avait été inspiré en l'envoyant là se préparer à vivre, tremper son âme, s'épanouir, se fortifier! Et les yeux admiratifs de l'artiste allaient du teint mat et des cheveux sombres de Donatienne au teint doré, aux cheveux couleur de châtaigne de l'irradiante Maryse.

Mais cependant Laforgue était possédée par une idée et n'en démordait pas : la pensée de la source prisonnière la hantait. Comment aborder un tel sujet? Elle parla de la venue prochaine de Laugel, qui s'installerait dans une station mondaine, à une vingtaine de kilomètres de Précostal. Il se réjouissait de venir voir sa filleule et de l'emmener pour quelques jours de vacances.

— Je ne savais pas qu'il viendrait longtemps! dit Maryse, toute joyeuse.

Laforgue saisit la perche que la petite lui tendait sans le savoir.

— C'est que, vois-tu, dit-elle, en venant pour te voir, il vient aussi pour affaire. Sachant qu'il séjournerait dans le pays, un groupe de financiers

qu'il connaît l'a chargé de chercher dans toute la région s'il n'y avait pas des sources à vendre.

— Ah!

La voix de Maryse était blanche, elle jeta un regard suppliant à Laforgue, mais celle-ci ne voulut pas le voir; elle continua, tournée vers Donatienne:

— Vous qui êtes du pays, peut-être en connaissez-vous?

Un éclair fulgura dans les yeux sombres de la Gorgone, puis s'éteignit; elle sembla un instant se recueillir et répondit avec calme :

— Oh! vous savez, depuis le temps qu'on cherche, tout est trouvé; il n'y a plus rien à faire, surtout par ici.

— Tiens, j'aurais cru...

Il y eut un silence. Une tranche de tarte à la main, Henriette avait regardé sa sœur avec anxiété. Aux derniers mots de Donatienne, elle avait reposé le gâteau sur son assiette et avait bu, car il lui semblait que quelque chose l'empêchait de respirer. Ah! si elle avait osé, elle aurait crié : « Mais si, mais si, nous avons une source à Précostal : elle est à nous! » Mais elle resta muette, car, de tout temps, depuis la naissance de Donatienne, elle s'était effacée devant sa cadette et lui avait obéi, comme l'avaient fait ses parents, les fermiers, tous ceux qui entouraient l'étrange fille.

La brave Henriette n'avait pas, en voulant vendre la source, de bien terribles ambitions. « Qu'est-ce que peut valoir une source? » s'était-elle souvent demandé. Ne connaissant rien aux affaires, connaissant mal la valeur de l'argent et surtout ignorant sa puissance, elle ne désirait que la somme nécessaire à l'agrandissement de la ferme par une étable nouvelle, l'achat de quelques champs et d'une paire de bœufs.

« On aurait peut-être tout ça, se disait-elle, si on vendait la source! »

Et Donatienne refusait cette fortune qu'on lui offrait!

Le moment de gêne se prolongeait, et Maryse,

pour chasser la mauvaise impression, proposa d'em-mener son amie, dès que le soleil serait moins chaud, faire une visite aux Lasbet d'Esséra, dans la maison natale de son père. Alors on parla de Tony. Les Soubeyrou contèrent des anecdotes sur l'enfance et la jeunesse de ce cousin « qui serait peut-être encore là, dit Donatienne, s'il n'avait pas déserté son village ! »

Et Laforgue pensait :

« Nous ne déciderons jamais ce dragon de vertu, à moins que Laugel ne trouve des arguments irrésistibles. »

A voir la façon dont Laforgue regardait Donatienne, Maryse comprit que ce visage l'intéressait ; elle demanda :

— Dona, voudrais-tu faire un grand, un très grand plaisir à mon amie ?

— Oh ! oui, si je pouvais.

— Mais oui, tu peux : laisse-la faire ton portrait.

— Mon portrait ! Moi, une montagnarde !

— Justement ! insista Laforgue.

Donatienne consentit à poser, et la première séance fut fixée au lendemain.

Maryse écourta la visite à Esséra, dans la crainte des bavardages de Marie Lasbet et de la curiosité de Laforgue au sujet de la source.

Jean, qui ramenait toujours Maryse jusqu'en vue de la maison des Soubeyrou, n'accompagna les deux femmes que jusqu'au pied du mont ; il n'avait éprouvé aucune sympathie, ce jeune montagnard taciturne, pour cette Parisienne qui venait peut-être arracher Maryse au pays, cette Maryse si jolie, qui l'impressionnait, à qui il n'avait jamais osé dire qu'il l'aimait, bien qu'il y fût poussé par sa mère. L'indolente Marie Lasbet se disait que si Maryse restait à Précostal elle serait certainement, un jour, l'héritière des Soubeyrou, que c'était à elle que les vieilles filles laisseraient tous leurs biens ; quel bel avenir pour Jean ! Il aurait peut-être parlé ce soir-là si la Parisienne n'était venue se mettre en travers de ses projets. Quand, à présent, la verrait-il seule ?

Maryse ne pensait guère à ce beau petit-cousin de la montagne, et tout le long du chemin elle chapitra sa vieille amie, la suppliant de ne plus jamais parler de la source devant la Gorgone : elle ne partageait peut-être pas ses scrupules, mais elle voulait qu'ils fussent respectés ; on tâcherait de faire fortune sans arracher la source à son mystère.

Laforge installait, le lendemain, son chevalet dans la « salle », où toutes les choses avaient repris leur place. Elle avait apporté, avec l'espoir d'en draper son modèle, un grand châle de crêpe de Chine vieux rouge, qui faisait songer aux peplums antiques. Le plus difficile allait être d'amener Donatienne à se séparer de son affreux corsage de satinete. Aux premiers mots délicatement jetés par Maryse à ce sujet, le visage de la pauvre fille s'empourpra. Elle n'osait pas refuser, mais il y avait tant d'effarement dans son regard, de repliement dans son geste, que Maryse se demanda si cette sorte de honte ne cachait pas quelque tare. Laforge ne fut pas effleurée par la même pensée : elle savait que la beauté a presque toujours plus de pudeur que la laideur ou la médiocrité.

Enfin, tandis que l'artiste préparait sa palette, Maryse parvint à dévêtir Donatienne de ce corsage auquel elle semblait tenir comme à un ultime voile. Elle apparut alors avec son petit corset gris, sa chemise de grosse toile, mais le cou libre, rond, droit comme une colonne, les épaules tombantes et polies, les bras de ligne pure, et Laforge fut émerveillée. Drapée avec art dans la vive couleur, Donatienne, avec son visage mat, sa couronne de cheveux sombres, prit un air de reine. Assise en pleine lumière, dans un vieux fauteuil de velours, elle posa sans contrainte. Maryse, qui brodait, admise à la séance, trouva que sa Gorgone semblait une souveraine en exil.

Laforge parlait, pour ne pas laisser son modèle dans la pose, pour l'intéresser, l'animer ; elle vantait le pays, la montagne aux mille couleurs, aux

aspects changeants; mais sa conversation n'était que superficielle : elle peignait avec passion, fixant d'un travail large, d'une pâte merveilleuse, son admirable modèle. Le résultat de la première séance fut inespéré; tout y était déjà : ressemblance, couleur, l'orient de ce teint mat près duquel chantaient les rouges de la draperie, ombre et lumière. On sentait l'artiste satisfaite, Maryse exultait. Donatienne, timidement, s'approcha et vit cette femme qui était elle, avec ses yeux étranges si près des tempes, et qui n'était pas elle, avec ce cou libre, dénudé si bas, ce coin d'épaule, ces bras nus et cette draperie rouge ! Jamais elle n'avait porté cette couleur, qu'elle jugeait « arrogante » ; tout cela lui paraissait un peu diabolique. Comme la venue de cette petite avait changé sa vie !

Elle dit timidement à Laforgue :

— Vous ne montrerez ça à personne, surtout !

— Non, non : c'est pour moi ; c'est une étude.

Et Donatienne, satisfaite, s'en fut dans le fond de la pièce retirer le châle et remettre son petit corsage noir dont la forme était désuète et la couleur passée.

Le chevalet posé dans un coin, la boîte rangée sur un meuble, Laforgue et Maryse descendirent au village, où la jeune fille devait dîner avec son amie. Henriette n'était pas revenue, Fine était à la ferme ; alors, ouvrant doucement la porte, comme si elle avait peur d'être prise en faute, Donatienne entra dans la salle et regarda le portrait qui semblait l'emplir à lui seul de sa souveraine présence. Ainsi, cette femme, c'était elle ! Ses yeux ne pouvaient se détacher de l'image ; cependant elle s'approcha de la fenêtre restée ouverte et contempla le paysage devant lequel elle avait vécu tous les jours de sa vie. Si le hasard ne l'avait pas fait naître dans cette maison montagnarde, elle aurait peut-être été la femme du portrait, elle aurait eu cette vie magnifique dont on parle dans les livres. Elle retourna vers l'image. « Dieu ne l'a pas permis ! » murmura-t-elle. Elle sortit lentement et

ferma doucement, tout doucement, la porte, comme les femmes romantiques, au temps de sa jeunesse, devaient fermer le coffret où dormaient les lettres jaunies et les fleurs fanées.

Chaque jour Laforgue arrivait et retrouvait son modèle docile et enchanté, et, dans la chaude atmosphère, elle peignait avec ardeur, découvrant sans cesse des beautés au pathétique et lumineux visage. Lorsque l'œuvre fut achevée, l'artiste manifesta une joie rare pour elle, car elle était satisfaite, cette inquiète, cette consciencieuse qui rêvait d'une perfection presque surhumaine.

— Je crois, dit-elle à Maryse, que ce sera mon meilleur Salon d'automne.

— Tu vas voir, dit la petite, Laugel quand il va voir ça ! Quel enthousiasme !

— Il faut dire, avoua la peintre, que je n'avais pas un modèle ordinaire.

— C'est vrai ; mais une grande artiste comme toi peut faire un chef-d'œuvre avec une laideronne, et un sabot faire une croûte devant la beauté.

Pour récompenser le modèle si complaisant, Laforgue fit pour elle une réplique du magistral portrait, réplique dans laquelle étaient sacrifiés l'épaule et les bras nus, mais qui demeuraient un beau morceau de peinture et l'image fidèle de la fière Soubeyrou.

Inlassable, Laforgue peignait durant des heures chaque jour, enfiévrée, éblouie par la beauté des gens, des choses, et la luminosité dans laquelle tout se fondait. Elle fit le portrait de Jean Lasbet, le cou brun émergeant comme une tige de la chemise blanche, coiffé de son petit béret, se détachant sur un paysage au fond duquel la montagne s'élevait, drapée dans ses voiles mauves.

Mais nul tableau de l'artiste n'eut plus de truculence, plus de verve que l'étude qu'elle fit, sur la terrasse ensoleillée, d'Henriette revenant de la ferme, un panier de légumes au bras. Un rire joyeux épanouissait la joviale figure de la vieille

filles empaquetées dans sa robe noire vieillie par les ans; une main rugueuse, épaisse, tombait sur le rude tablier; l'autre s'accrochait au panier calé sur la hanche. Quelle richesse de couleurs il offrait, ce vieux panier dont les joncs se disjoignaient : le chou bleu voisinait avec l'éclatant satin des tomates, l'or roux des oignons, la barbe blanche des poireaux. Une lumière intense était répandue sur les choses, elle dessinait aux pieds du modèle une ombre violente qui se brisait en bas du mur de la maison, puis s'étalait sur ce mur d'un blanc doré qui semblait l'absorber, elle détachait le modèle de ce fond lumineux et semblait le projeter hors de la toile. Maryse, qui regardait de loin, s'écria :

— Ah ! que c'est beau ! Il me semble qu'elle vient vers moi.

Jamais, dans la petite maison montagnarde, on n'avait vécu si intensément; les deux pauvres filles pensaient rêver, et souvent Donatienne se demandait avec mélancolie : « Comment pourrons-nous vivre quand tout cela sera fini ? »

Maryse avait conduit sa vieille amie au château, et, ce dimanche-là, Donatienne avait refusé de les accompagner. Avait-elle un peu de jalousie, préférait-elle sa solitude ? Elle seule le sut.

Les deux femmes, pour abrégier le chemin et trouver un peu d'ombre, étaient descendues par la ferme, où elles avaient causé un moment avec Proussier et sa famille, puis, à travers les maïs blonds, elles s'étaient engagées sur le chemin conduisant à la vallée. Maryse passa silencieusement sur le champ aux profondeurs duquel sommeillait la source; le silence de Laforgue la rassurait, elle était persuadée que jamais plus l'artiste n'y penserait et qu'elle dissuaderait Laugel, puisqu'elle savait la volonté de Donatienne.

Au château, Louise Laforgue fut la vedette de la réunion; les Coustous de Cazeneuve étaient si fiers d'avoir une artiste de Paris que Maryse assurait très connue et dont le corsage clair se fleurissait d'un petit ruban rouge qu'on ne voit guère qu'au

revers des costumes masculins, mais qu'on y voit si fréquemment qu'on se dit souvent : « Tiens, tiens, qu'est-ce qu'il a fait ? » ou : « Comment l'a-t-il acheté ? » Au corsage de Laforgue, ce petit ruban était la récompense d'une vie de labeur honnête, intense, infatigable; un peu de baume sur la blessure d'un génie que l'on a ignoré et qui se sent frémir; un peu de justice, car la foule est ignorante et ne couronne pas les grands artistes, trop hauts pour qu'elle puisse les comprendre. Les héros de la foule descendent vers elle, au lieu de chercher à l'entraîner.

On installa Laforgue dans un fauteuil, à l'ombre, sur la pelouse, et, tour à tour, les invités vinrent la saluer, s'asseoir près d'elle. Le plus empressé fut l'héritier des Coustous : avec celle-là, enfin, il pourrait parler de Paris, puisque Maryse était réfractaire à ce sujet.

Paris ? Ce snob gonflé de bêtise et bouffi d'orgueil n'en avait pas vu la beauté, n'en avait pas compris la sagesse; il en avait senti quelques brutalités, mais n'avait pas été frappé par sa grâce. Il savait qu'on y flâne, qu'on s'y amuse, qu'on y danse; il ignorait le labeur immense des savants, l'effort des artistes; il avait vu ces girandoles, mais n'avait jamais aperçu dans la nuit l'étoile d'une fenêtre lumineuse près de laquelle un étudiant travaillait sous sa lampe. Il avait vu des femmes passer, rieuses, mais il ignorait la vertu parisienne parce que son masque est aimable et sans gravité.

Lorsque la grille se fut refermée et qu'elles furent sur la route claire qu'un peu de brise rafraîchissait, Laforgue dit à Maryse :

— Quel benêt que ton châtelain ! le présomptif, bien entendu.

— Ah ! au moins, tu l'as constaté ? Quand j'ai dit à Donatienne qu'il était sot, elle n'a jamais voulu me croire.

— La pauvre ! Enfin, il n'est pas assez sot pour ne pas avoir subi ton charme ; j'ai cru m'apercevoir qu'il te faisait les yeux doux.

— Ce n'est pas dangereux : encore quelques mois et j'aurai quitté Précostal.

— Ah ! tu...

— Dame, je ne peux pas indéfiniment rester chez mes cousines. A ma majorité, il faudra bien que je travaille.

— A quoi ?

— Je n'en sais rien encore ; j'en parlerai à mon parrain lorsqu'il va venir.

Le crépuscule magnifique dorait la campagne apaisée des ardeurs du jour, fardait de rose le chemin qui montait au village, dorait les cimes, assourdissait les bruits. Les deux femmes allaient lentement, un peu mélancoliques parce qu'elles venaient d'évoquer l'avenir, l'incertain avenir.



Vêtu de gris, élégant, bombant le torse, olympien, Laugel fumait un cigare blond, accoudé à la cheminée du somptueux cabinet de travail de Michel Barrier.

Un peu plus jeune que le romancier, mince, distingué, mais nerveux, le visage pâle, mobile, les yeux bougeurs, le banquier marchait de long en large, secouant sans cesse, d'une main presque décharnée, la cendre de sa cigarette dans un large cendrier de bronze posé sur un petit meuble d'acajou.

— Allons, allons, vous m'avez mis l'eau à la bouche, et maintenant vous avez l'air de vous rétracter.

— Mais non, mon vieux, mais non, assurait Laugel, mais la source appartient à une vieille folle qui s'est mis en tête que, si on l'exploite, on amènera dans son patelin toutes les perturbations, qu'on y corrompra tous les montagnards, qu'on y perdra la jeunesse ; alors, tant qu'elle vivra...

— Quel âge a-t-elle ?

— A peine cinquante ans !

— Elle est capable de nous enterrer ! dit cruelle-

ment le banquier, jetant nerveusement le bout d'une cigarette dans le cendrier, puis en prenant une autre qu'il alluma à la lueur d'un briquet d'argent.

— Enfin, voyons, Laugel, nous ne pouvons pas manquer une si belle occasion ! Vous êtes sûr que l'argent, une grosse somme d'argent, n'amènerait pas la montagnarde à contribution ? Enfin, l'argent... !

Dans la bouche de cet homme, le mot prenait toute sa diabolique signification, il contenait toutes les voluptés, tous les bonheurs du monde.

— D'après mes renseignements, reprit Laugel, je ne le crois pas. Qu'est-ce que fait l'argent aux sages qui n'en ont pas besoin ?

— On en a toujours besoin.

— Nous, oui ; pas ces gens-là ! Ces deux vieilles filles n'ont jamais quitté la maison où elles sont nées, où elles mourront. L'événement inoubliable de leur vie a été un pèlerinage à Lourdes ; elles n'imaginent pas autre chose.

— Et elles ont une fortune sous la main !

— Dites qu'elles l'ont sous les pieds, mais elles piétinent obstinément dessus.

— C'est effrayant ! Et la petite Lasbet, elle ne peut rien ? Ça lui constituerait pourtant une jolie dot !

— Mon cher, ma filleule est une fille intelligente, mais je la sens pleine de scrupules à l'égard de ses cousines. Elles l'ont accueillie avec affection et désintéressement, après la mort de Tony ; par respect, par reconnaissance, elle ne nous sera d'aucun secours.

— Et M^{lle} Laforgue ?

— Elle a voulu en parler, mais la petite Lasbet l'a suppliée de n'en rien faire.

— Vous voyez bien qu'il est indispensable que vous partiez le plus tôt possible.

— C'est bien mon intention.

— Une fois sur place, je compte sur vous pour embobeliner la bonne femme, séduire le curé et le conseil municipal, car, dans ces cas-là, il faut

avoir tout le monde avec soi. Et votre ingénieur?

— C'est un garçon charmant et une valeur, mais il faut le mettre devant le fait accompli. Quand on aura le terrain, il trouvera la source, en fera jaillir l'eau, l'analysera, et nous pourrons avoir toutes les certitudes, car il est aussi honnête que savant, mais nous ne pouvons pas attendre autre chose de lui. Il viendra me rejoindre là-bas.

— Est-il au courant de l'affaire?

— Un peu; mais je le laisserai excursionner pendant mes investigations. Je ne l'emmènerai à Précostal que lorsque j'aurai une certitude.

— A ce moment-là : un coup de téléphone, et les sommes nécessaires à l'achat du terrain et aux sondages seront à votre disposition.

— J'espère vous les demander.

— Je l'espère aussi, dit le banquier : j'ai un groupe qui a des millions et cherche des affaires intéressantes; si nous réussissons celle-là, nous sommes tous riches.

— On dirait vraiment que vous ne l'êtes pas!

— Mon cher, dans les temps que nous traversons, un banquier est-il sûr d'être riche? Je suis comme les autres, à la merci de fausses nouvelles de presse, du krach d'un confrère, d'une panique, de tous les aléas du métier; or, si je fais cette affaire, je mettrai mon paquet d'actions au nom de ma fille : ça en fera au moins une d'assurée pour l'avenir. Mais vous, ça marche, la littérature! Votre dernier livre est un gros succès, vous devez connaître des tirages astronomiques auxquels vos pères n'avaient pu songer?

— Certainement, je suis satisfait; mais, croyez-moi, Barrier, c'est loin d'être la fortune. Quand j'aurai payé tout ce que je devais...

— Vous? Allons donc!

— Mais si, moi! On a toujours, de nos jours, un train au-dessus de ses moyens. J'avais emprunté, en misant sur la chance de mon livre; j'ai gagné pour cette fois, mais il ne faut pas s'y fier.

— Alors, ayez la source.

— J'en ai tellement le désir que j'en ai l'espoir, je dirais presque la certitude.

— Alors, bon courage !

Laugel prenait congé, il serra la main longue et mince que lui tendait le banquier.

— A bientôt, peut-être. Vous viendrez goûter l'eau ?

— Assurément.

Il sortit, le sourire aux lèvres. Dans la somptueuse galerie, un valet de chambre lui tendit son chapeau, dans le bord duquel étaient insérés ses gants clairs. Il passa, portant beau, devant le domestique qui, les pieds joints, tenait la porte ouverte.

Dès qu'il fut seul dans le vaste escalier, Laugel cessa de se contraindre, se soulagea de l'effort, laissa ses épaules se voûter, ses muscles s'affaïsser, un pli creuser son front. Ah ! oui, il voudrait la fortune pour vieillir en paix, pour goûter la joie de travailler à une œuvre commencée qu'il aurait le temps de parfaire, qu'aucun éditeur ne le presserait de donner, dont il aurait le loisir de discuter chaque phrase, de corriger les mots !

Ah ! cette source ! Depuis qu'il en connaissait l'existence, depuis qu'il y pensait, elle lui apparaissait comme un havre, comme une lumière dans les ténèbres. Et dire que ce bonheur, cette richesse dépendaient d'une montagnarde obstinée, au cerveau certainement obtus, et que sa filleule pensait à défendre ! Même au bout de sa carrière, se disait-il, un homme ne connaît pas encore les femmes !

Stimulé par le banquier qui lui téléphonait presque chaque jour, par Laforgue qui lui écrivait, Laugel avait hâté ses préparatifs de départ, et quelques jours plus tard, en complet de haute fantaisie, sa malle au fourgon, ses sacs casés, il martelait d'un pas impatient l'asphalte du quai, en attendant le moment de monter dans le sleeping où sa couchette était retenue. Ne se devait-il pas de voyager somptueusement, après le succès mondial de son dernier roman ? Et puis, malgré tout, il s'en allait, l'espoir au cœur, à la conquête de la source.



Les journées étaient très chaudes, et Maryse ne descendait au village, ou Laforgue ne montait chez les Soubeyrou, que lorsque le soleil commençait à décliner. On empruntait le chemin de la ferme, afin d'éviter la route en lacets dénuée d'ombre et dont la blancheur était aveuglante.

Ce jour-là, Laforgue devait venir au mont et assister, sur la terrasse, au coucher du soleil, car elle aimait, de si haut, contempler à cette heure l'immensité du ciel et son tumulte éblouissant.

L'ardeur du ciel était un peu calmée; Henriette venait de partir pour la ferme, accompagnée de Fine qui devait rapporter des légumes. Donatienne et Maryse cousaient dans la demi-obscurité de la cuisine dont les volets étaient presque clos. Les bêtes dormaient; nul cri, nul chant ne venait troubler la chaude sérénité. Ces deux femmes semblaient isolées du monde, dans leur demeure aérienne.

— On dirait que l'on entend du bruit sur la route, dit Maryse, l'oreille tendue.

— Penses-tu! à cette heure? Et puis, on y vient si peu! A part M. le curé...

— Pourtant, j'ai bien entendu...

Elle venait de reprendre son travail, lorsque le bruit d'un klaxon éclata, tout proche, et déchira l'air de ses appels.

— Mon Dieu! qu'est-ce que c'est? cria Donatienne en se levant.

Toutes deux coururent sur la terrasse; elles y arrivèrent au moment où une grosse auto, qui venait de terminer l'ascension, tournait le dernier angle et s'arrêtait devant la grille de bois.

Laforgue descendit de la voiture, suivie de Laugel.

— Mon parrain!

Maryse avait jeté ce cri de toute sa voix, de tout son cœur; il tenait du chant de triomphe et de l'appel de détresse. Elle était passée près de La-

forgue sans la voir, pour aller se jeter dans les bras de Laugel.

— Mon parrain ! Mon parrain !

Elle s'était accrochée à lui, le tenait aux épaules, cachait son visage ruisselant de larmes sur la large poitrine. Tous la regardaient, silencieux, respectueux de cette jeune fougue, si tendre et si douloureuse à la fois.

Maryse avait été surprise en plein calme ; en voyant Laugel, toute son enfance, toute sa jeunesse heureuse, l'image de son père avaient surgi devant elle. Elle avait été secouée d'une émotion violente qui venait de l'arracher à sa torpeur, de la replonger dans le vif du passé, de la rejeter dans la vie, qui semblait s'être arrêtée pour elle au jour de son deuil.

Laugel, psychologue, avait bien compris les sentiments multiples et complexes de Maryse ; il avait tendrement refermé ses bras sur le corps menu, convulsé de sanglots :

— Allons, allons, mon petit, calme-toi !

Il embrassait le front moite, la joue ferme et brune, et le tumulte, enfin, s'apaisa. Maryse leva son visage vers lui, elle eut un sourire, malgré ses larmes.

— Je suis bien heureuse, bien heureuse de te revoir ! dit-elle, la voix tremblante.

— Moi aussi, moi aussi, mon cher petit !

Et Laugel était sincère : il aimait cette enfant qu'il avait vue naître et grandir, la fille de son meilleur ami, sa fille d'adoption depuis la mort de Tony. Ah ! il ne pensait plus à la source en ces minutes, à l'argent, à la gloire ! Il venait de ressentir la joie profonde de ce tendre élan, son vieux cœur venait d'être secoué d'une émotion qui semblait le rajeunir.

Maryse, qui ne pouvait guère parler, le cœur gonflé, entraîna son parrain jusqu'à Donatienne.

— Mon parrain, dit-elle à sa cousine.

Puis, à Laugel :

— Ma cousine Donatienne.

Le romancier, par-dessus la tête de Maryse, pendant qu'elle pleurait dans ses bras, n'avait pas manqué de contempler la vieille fille, qu'il ne trouvait pas si vieille que ça et dont sa filleule n'avait pas exagéré l'étrange beauté. Mais Donatienne n'était pas une Gorgone redoutable; si la volonté était imprimée sur son masque, elle se tempérerait d'un grand air de bonté, et l'allure fière de la montagnarde ne manqua pas d'impressionner Laugel.

Tous entrèrent dans la maison. Donatienne ouvrit la salle, qui semblait, au sortir de la terrasse, une oasis de fraîcheur; elle pria Maryse de recevoir durant qu'elle allait chercher des fruits pour rafraîchir ses visiteurs.

Laugel fut prié de s'asseoir dans un des vieux fauteuils de la maison; on ouvrit les volets, ce qui laissa pénétrer la chaleur, mais aussi les flots de lumière du ciel chauffé à blanc.

— Comment trouves-tu ma Gorgone? demanda Maryse.

— Belle, mais étrange. Je suis sûr que Louise en a fait une étude admirable.

— Ah! tu ne l'as pas vue?

— Non; il paraît que je devais voir l'original avant. Il n'y a pas d'autre type semblable dans le village?

— Mais non.

— C'est extraordinaire. Tu l'appelles la Gorgone; pour moi, je crois qu'elle descend des Atlantides. Comment? Mystère. Mais il y a tant de mystères autour de nous!

A ce moment, Donatienne revenait, portant une corbeille de fruits magnifiques; derrière elle, Fine, rentrée de la ferme, apportait des verres, un pichet d'eau fraîche et une bouteille de sirop de framboise qui était une de ses petites gloires ménagères.

On causa du temps chaud, du pays, des stations mondaines.

— Vous n'avez rien de semblable par ici? demanda Laugel à Donatienne.

— Oh! non, reprit-elle, imperturbable : nous

sommes un pays pauvre, avec nos champs de maïs et nos bois de noyers.

Maryse regardait son parrain avec des yeux suppliants. Elle tremblait de l'entendre prononcer le mot « source », de voir s'éveiller les soupçons de sa cousine. Ah ! pourquoi Marie Lasbet avait-elle parlé, lui avait-elle confié ce secret ? Et pourquoi, elle aussi, avait-elle raconté à son parrain et à Laforgue l'existence de cette source qui éveillait leur convoitise ? Elle était heureuse, profondément, de voir son parrain, mais, à cette minute, elle souhaitait presque de le voir partir, tant elle craignait de sa part une de ces boutades qui aurait pu dévoiler un des buts de sa visite à Précostal, et le moins désintéressé, certes.

— Quel magnifique pays ! disait un peu plus tard Laugel, lorsqu'on sortit sur la terrasse. Il lui manque un animateur.

Donatienne, qui venait derrière eux, n'entendit pas ces derniers mots, prononcés presque à voix basse.

— Mon parrain, dit Maryse, en prenant la main du romancier, viens voir la fée.

— Il y a même une fée ?

— Oui, oui.

Elle l'entraînait d'un pas rapide vers la petite esplanade où stationnait l'auto. Ils pénétrèrent dans le bois de châtaigniers, suivirent un sentier qui tournait et arrivèrent enfin sur une minuscule plateforme, un balcon dénudé formé par une sorte de verrue poussée sur le mont. De là on voyait toute la vallée au fond de laquelle se blottissait Esséra, et, sur la gauche, la montagne ruisselante de lumière, féérique de couleur, si belle que Laugel ne put retenir un cri d'admiration.

— N'est-ce pas qu'elle est belle ?

— Je crois bien !

— Elle mérite bien le nom que je lui ai donné.

— Assurément ! Et tu voudrais, petite masque, que nous laissions tout ça, quand, avec la source...

— Ah ! je t'en prie, mon parrain, n'en parle pas !

Je ne veux pas que Dona puisse croire que je suis cupide, ambitieuse.

— Tu n'es donc pas ambitieuse, petite Lasbet?

— Non, mon parrain; ou, tout au moins, je le suis d'une autre façon : j'ai l'ambition de gagner ma vie en travaillant.

— A quoi?

— Je ne sais pas encore, mais tu m'aideras.

— Pauvre petit ! Je t'aiderai à trouver une place de vendeuse ou de dactylo, et encore il faudra que tu apprennes la sténographie ! Pendant ce temps, tu mangeras ce que Tony t'a laissé. Ce pauvre Tony ! il croyait vivre, alors il n'a pas songé que tu pourrais un jour te débattre dans la vie. Tu ne sais pas encore ce que c'est que la vie ; elle est telle, à Paris, sans argent, qu'elle te fera regretter Précostal.

Ils marchaient à présent dans le sentier, sous les gros noyers ; ils revenaient vers la maison.

— Laisse-moi faire, petite ; je ne suis pas romancier pour rien : puisque tu ne veux pas m'y aider, je m'arrangerai bien pour arriver tout seul à l'avoir, la source, tu verras. Tu ne serais donc pas contente d'être riche, parée, d'avoir un bel appartement ?

— Si, naturellement.

— Eh bien ! tu auras tout ça si nous arrivons à acheter la source.

Il lui jetait ces mots comme un appât, car, sincèrement, pour elle aussi, il désirait la fortune qui sommeillait sous la terre des Soubeyrou. Souvent il avait songé à son avenir, car il n'était pas riche, lui non plus. Il aurait voulu l'établir, car il songeait à ce que serait sa vie si rien ne la tirait de la montagne. Une vieille fille à Précostal, cette belle Maryse ? Jamais de la vie ! pensait-il. Et déjà un plan se dessinait dans son imagination débordante. Il savait cependant la précarité de tous les projets humains.

Ils arrivaient près de la terrasse où causaient Donatienne, Louise et Henriette qui venait de remonter de la ferme et que l'on présenta au romancier. Un moment encore ils demeurèrent sur la ter-

rasse, puis Laugel, regardant l'heure à la montre qu'une chaîne d'or fixait à son poignet, dit à Donatienne :

— Mademoiselle, je suis enchanté de ma visite à Précostal, où j'ai surtout admiré votre maison, si pittoresque dans sa solitude.

— J'espère, Monsieur, que vous y reviendrez.

— Assurément, car je vais vous priver quelques jours de la présence de ma filleule.

— Comment, Monsieur...?

— Oh ! soyez sans crainte : je vous la rendrai ; mais j'aimerais qu'elle vint passer avec moi un peu du temps que je consacre à ce beau pays. Ça te plairait, petite ?

— Oh ! oui, parrain !

Le visage de Maryse s'était illuminé d'une joie qui jeta l'inquiétude au cœur des deux Soubeyrou. Mais de quel droit aurait-on pu refuser au tuteur de Maryse le plaisir de l'emmener en vacances ? Il fut donc convenu que Laugel viendrait le surlendemain chercher la jeune fille ; on s'arrêterait au village pour prendre Louise chez Cabet, car elle aussi allait se replonger un peu dans le monde.

Les deux visiteurs prirent congé des Soubeyrou, Maryse les embrassa, puis vint s'appuyer au mur de la terrasse. Elle regardait l'auto, aux mains expertes de Laugel, descendre lentement, prendre avec art chaque tournant, puis, rapetissée, s'engager sur la route du village et disparaître, cachée par les arbres.

— Quelle surprise, hein ? dit-elle en se retournant.

Mais elle avait parlé seule, la terrasse était vide : Henriette était à la cuisine et Donatienne remettait la salle en ordre.

Maryse monta vite à sa chambre et commença d'ouvrir une malle. Qu'allait-elle mettre pour aller dans une station mondaine avec son grand homme de parrain ? Elle n'avait que deux robes noires et la robe blanche qu'elle mettait pour aller au tennis. Comme elle serait peu élégante ! « Ma foi, tant

pis! » se dit-elle. Puis elle pensa qu'elle pourrait acheter une robe nouvelle, puisque, depuis qu'elle était à Précostal, elle n'avait pas délié les cordons de sa bourse.

Elle avait préparé sur le lit le linge élégant qu'elle ne mettait plus depuis son arrivée, des combinaisons de couleur tendre; elle allait essayer son chapeau, lorsqu'on l'appela pour le dîner.

— Eh bien! comment trouves-tu mon parrain? demanda-t-elle à Donatienne dès qu'elles furent à table.

— Très bien! Je ne croyais pas que les gens qui écrivent des livres étaient si bien que ça.

Maryse éclata d'un grand rire clair qui aurait paru insolent à la vieille fille si elle n'avait pas eu l'esprit préoccupé ce soir-là.

Maryse causait gaîment, vantait son parrain, racontait ses succès passés et à venir, car Laforgue lui avait confié que son dernier livre lui ouvrirait les portes de l'Académie. Elle était enivrée à la pensée de s'en aller reprendre contact avec la vie, aussi ne voyait-elle pas quels regards anxieux Dona levait de temps en temps sur elle. « Reviendras-tu? » semblaient dire ces regards. « Vas-tu nous abandonner? » Mais Maryse était ailleurs.

Le repas terminé, elle alla chercher le phonographe, qu'elle installa sur la terrasse, et, jusqu'à la nuit, elle fit se succéder les disques devant Henriette enivrée et Donatienne rêveuse qui pensait à toutes ces joies insoupçonnées qui lui étaient révélées depuis l'arrivée de cette enfant inconnue dont la présence éveillait en elle le sentiment magnifique qui y sommeillait : l'amour maternel.

Laforgue était allée faire une visite au château pour s'excuser de ne pouvoir assister à une réunion à laquelle elles étaient conviées, et, le jour du départ, Maryse, levée de grand matin, avait attendu l'heure avec une impatience qui lui creusait la poitrine, lui faisait battre les tempes et la rendait muette.



La mallette et le nécessaire de voyage étaient descendus depuis longtemps lorsque retentit l'appel du klaxon. Elle courut mettre une veste légère, le béret blanc tricoté par Marie; elle était sur la terrasse lorsque Laugel descendit de voiture.

Henriette et Donatienne vinrent le saluer sur la terrasse, elles voulaient qu'il vint un instant dans la maison, mais il s'excusa : il fallait encore s'arrêter à Précostal pour prendre Louise Laforgue, ils n'auraient plus, après cela, que le temps d'arriver pour le dîner.

Maryse embrassa ses cousines; dans sa joie, elle n'était pas indifférente et fut émue en voyant les yeux noirs de Donatienne voilés de larmes.

— Je penserai à vous, j'écirai ! dit-elle en lui donnant un baiser supplémentaire.

L'auto se mit à descendre. Maryse, penchée à la portière, envoya un baiser aux deux pauvres filles qui la regardaient, l'air navré, quitter la maison dont elle était devenue le sourire.

— As-tu vu, parrain ? La Gorgone qui pleurait !

— Dame ! mon petit, je la comprends.

— C'est vrai : la maison sera vide ! Le poète qui a dit : « Partir, c'est mourir un peu » a eu tort ; mourir, souvent, c'est rester !

— Gamine, va !

L'auto stoppa à la porte de Cabet et fut vite entourée de tous les gamins du village qui poussaient des exclamations admiratives et faisaient des réflexions ingénues, dans leur harmonieux patois.

Laforgue parut; elle arborait une toilette fleurie dans laquelle elle n'avait jamais révolutionné Précostal. Elle s'engouffra dans la voiture autour de laquelle un formidable coup de klaxon fit le vide et qui, du village, gagna la route à toute allure et disparut dans un nuage poussiéreux.

Quel parcours charmant pour ces trois Parisiens qui se retrouvaient, ces trois artistes qui communiaient devant les beautés étalées sous leurs yeux ! Parfois Laugel ralentissait pour le plaisir de contempler l'horizon qui s'embrasait, un groupe de

maisons serrées sous une touffe de vieux arbres, un pâtre avec son troupeau.

C'était la fin dorée du jour lorsqu'on arriva devant l'hôtel qu'habitait Laugel, où des chambres avaient été retenues pour ses deux invitées. Un chasseur s'empressa, prit les valises. Des salons s'éclairaient; au loin, une musique entraînante se faisait entendre. En montant le perron, Maryse sentit déjà la griserie; il y avait si longtemps qu'elle vivait dans la solitude et le silence!

L'ascenseur hissa les voyageurs jusqu'à leurs chambres qui ouvraient sur un jardin ombreux, fleuri, magnifique. Comme elle parut belle à Maryse, cette chambre confortable, mais si banale, de palace, et quel luxe retrouvé, cette salle de bains éblouissante de blancheur! La petite Parisienne renaissait et ne put résister au plaisir du bain; après quoi elle s'habilla, et Laforgue, prête, vint la chercher pour le dîner.

Maryse avait voyagé avec son père, elle connaissait les plages et les stations à la mode. Il lui sembla qu'elle n'avait jamais éprouvé un éblouissement pareil à celui qu'elle ressentit en entrant dans la salle illuminée à la porte de laquelle un maître d'hôtel de grand style prit Laugel et ses invitées pour les guider dans un angle, vers la table qui leur avait été réservée et d'où l'on embrassait le spectacle féerique de toute la salle.

Le romancier parlait, contait des anecdotes de Paris, de la station; il rendait des saluts, avait des gestes aimables de main vers des tables d'où lui venaient des sourires et de jolies inclinations de têtes; il était rayonnant. Il avait des phrases heureuses, il employait des mots toujours justes, parfois recherchés, et Maryse pensait: « Depuis que je suis au mont, je n'ai jamais plus entendu ce mot-là! je n'ai jamais échangé d'idées! » Et son parrain la ravissait comme la ravissait Tony lorsqu'il brillait devant son auditoire.

Ce soir-là, elle portait une robe noire qui faisait ressortir son teint doré, un peu bruni par l'air et

le soleil de la montagne, ses cheveux aux reflets chauds. Cependant Laugel trouvait que, dans ce milieu si élégant, cette robe d'orpheline était bien triste.

— Demain matin, dit-il, je t'emmènerai faire un tour dans la ville. Viendrez-vous, Louise?

— Ne comptez pas sur moi : j'ai l'intention de faire grasse matinée. Chez Cabet, je suis réveillée dès l'aurore par les coqs qui chantent, les mouches qui bourdonnent, les enfants qui crient; ici, je pense que je dormirai tranquille.

— Eh bien! dormez tout votre saoul; nous irons tous deux faire nos courses, pas, Rissette?

— Oui, parrain.

En entendant ce nom charmant que lui avait donné son père, elle avait eu envie de répondre : « Oui, papa! »

Le lendemain, Laugel et sa filleule déambulaient dans les rues élégantes de la station, ils flânaient comme deux écoliers. Maryse s'arrêtait, extasiée, devant les modes de Paris, les fanfreluches qu'elle n'avait pas vues depuis si longtemps. Comme la fantaisie avait changé les choses pendant qu'elle vivait au mont!

— Oh! la jolie robe!

— Elle te plaît?

— Oh! elle me plairait..., mais je suis trop pauvre!

— Veux-tu te taire! Et ton vieux parrain, qu'est-ce que tu en fais?

Il l'entraîna vers la porte du magasin, l'y poussa, confuse et joyeuse.

Sur la demande de Laugel, on apporta la robe, et Maryse, à la suite d'une longue et flexible jeune fille, passa dans le salon d'essayage, tandis que, patiemment, Laugel parcourait son journal.

La flexible jeune fille, qui était une vendeuse émérite, assura que la robe allait comme un gant et que peut-être le chapeau pareil...

— Va pour le chapeau pareil! dit Laugel, magnifique.

Puis, comme la robe de style en taffetas parme ne pouvait se porter que le soir, la vendeuse proposa une occasion : un petit trois-pièces pour l'auto.

— Envoyez aussi le petit trois-pièces.

— Ah ! si la Gorgone voyait ça, mon parrain, qu'est-ce qu'elle dirait !

— Tu seras si jolie qu'elle serait capable de vendre sa source.

— Oh ! parrain, encore !

— Mets que je n'ai rien dit ; c'est pour te taquiner.

Les jours fuyaient rapidement. Ah ! que les heures paraissaient plus courtes qu'à Précostall ! Pas une minute qui ne fût occupée dans l'enchantement où vivait Maryse : promenades, auto, musique ; une sorte de griserie la possédait. Elle avait, en compagnie de Laugel, retrouvé des amis de son père ; on l'entourait, car elle était belle et charmante, parce que, grâce aux générosités de son parrain, elle pouvait faire figure dans l'élégante société qui hantait la station où la cure n'était, le plus souvent, qu'un prétexte.

Au retour d'une randonnée, après une journée magnifique, Maryse dit en rentrant :

— Dire que voilà quatre jours de passés !

— Allons, je vois que tu ne t'ennuies pas ; ne compte pas les jours : ça gâche le plaisir, répondit Laugel. Va vite te faire belle : il y a dîner de gala, en musique.

Comme ils allaient monter dans l'ascenseur, l'élégant jeune homme préposé à la réception des voyageurs vint prévenir le romancier qu'un monsieur l'attendait au fumoir.

— Allez ! dit-il aux deux femmes. Rendez-vous ici, tout à l'heure.

Au fumoir, comme il s'y attendait, il trouva Claude Serqueuse, le jeune ingénieur-chimiste qu'il avait engagé à venir le retrouver pour passer ses vacances au pied des montagnes et, éventuellement, voir s'il n'y avait pas une affaire possible, ... une

histoire de source dont on lui avait vaguement parlé.

— Heureux de vous voir, dit Laugel en entrant. Vous avez fait un bon voyage? Quoi de neuf à Paris?

— Je ne peux pas vous en donner des nouvelles toutes fraîches, car voilà dix jours que je l'ai quitté, et tout y va si vite!

— Vous êtes venu à toutes petites journées, alors?

— Non : je me suis arrêté chez un parent à Bordeaux, puis je suis allé voir des amis installés pour la belle saison dans les Landes. Ils ont trouvé une grande maison au milieu des pins, c'est ravissant, et ils sont si charmants que j'y suis resté huit jours.

— Quand êtes-vous arrivé?

— Il y a deux heures.

— A quel hôtel?

— Mais ici, où j'ai eu la chance de trouver une chambre sur le parc; c'est ravissant. Je me suis installé en vous attendant.

— Tout est pour le mieux. Vous prendrez vos repas à notre table?

— Vous dites à « notre » table : vous n'êtes donc pas seul; ce serait indiscret...

— Pas du tout; au contraire, ce sera plus gai. J'ai comme invitées en ce moment M^{lle} Laforgue...

— La femme peintre?

— Oui, et ma filleule, la fille de Tony Lasbet. Vous le connaissiez, je crois?

— Je l'avais rencontré quelquefois; il était charmant, et quel causeur!

— Et quel ami!

— C'est encore plus rare!

— Je crois qu'il est temps de nous préparer pour ne pas nous faire attendre pour le dîner; il est vrai qu'avec les femmes... on a le temps!

Ils montèrent à leurs chambres et se retrouvèrent vingt minutes plus tard dans le hall où Laugel, parmi les allées et venues, cherchait son amie et sa filleule.

— Vous voyez, dit-il, elles ne sont pas encore là : j'en étais sûr !

Presque au même instant la cage aérienne de l'ascenseur se posait doucement sur le sol, et la porte métallique ouverte livrait passage à Laforgue, dont la fraîcheur avait été renouvelée, et à Maryse, rayonnante et ravissante dans la robe mauve qui allait si bien à sa peau ambrée.

S'approchant des deux femmes, Laugel présenta son jeune ami Claude Serqueuse, et l'on passa dans la salle à manger tout illuminée, où, autour des tables fleuries, les épaules nues et les robes éclatantes voisinaient avec les plastrons immaculés.

Laugel, qui avait une merveilleuse faculté d'observation, ne manqua pas de remarquer l'expression émerveillée qu'avait eue Serqueuse en voyant Maryse, et, paternel, il en avait été frappé.

Le dîner fut gai, et Laugel proposa de finir la soirée au casino. On y dansait, et Claude invita Maryse, mais elle hésitait, car elle était en deuil ; son parrain insista cependant et la vit, enlacée par son danseur, se mêler à la foule attirée par la mélodie facile et un peu vulgaire d'un tango modulé par un accordéon.

De loin, Laforgue et le romancier voyaient le jeune couple causant, puis dansant à nouveau ; alors ils firent le tour des tables de jeu où, pour passer le temps, Laugel risqua et perdit quelques jetons ; puis tous quatre rentrèrent à l'hôtel.

— Il est charmant, ce jeune homme ! dit Laforgue à Maryse, dès qu'elles furent seules ; un peu distant, peut-être.

— Oui, concéda Maryse, mais c'est un causeur délicieux ; il sait tout et il est simple. J'aime les gens qui ne se livrent pas à tout venant, cela donne de la valeur à leur amitié.

Chaque jour, Laugel et Serqueuse organisaient des promenades, des randonnées en auto, des déjeuners dans les chalets de la montagne. La vie était magnifique.

Maryse écrivit à Donatienne :

Je ne vous oublie pas, mais les heures ici sont si remplies que je n'ai pas le temps matériel d'écrire. Je m'amuse et je suis heureuse !

Laugel n'avait pas risqué une allusion à la source, et Maryse croyait qu'il n'y pensait plus ; il n'en avait pas soufflé mot à Serqueuse. Les jours s'écoulaient donc dans une douceur qui tenait du rêve.

Un soir, cependant, Laugel dit à brûle-pourpoint à Serqueuse, au retour d'une excursion :

— Vous savez, à propos, la source?... N'en parlez jamais devant Maryse.

— Ah !

— Non, pas un mot, pour le moment, tout au moins ; cette petite est un peu le pivot de l'affaire.

— M^{lle} Lasbet ?

— Parfaitement. Le terrain appartient à une cousine de son père qui l'a recueillie depuis la mort de Tony. Cette vieille fille ne veut pas vendre sa source, dans la crainte qu'on gâche le pays, et Maryse n'ose pas la contredire, par reconnaissance ; mais je vais mener mon enquête là-bas, et Maryse sera, je pense, un jour l'héritière de cette source ou d'une partie des sommes qu'elle rapportera. Je compte sur votre discrétion.

— Comptez-y.

Ce soir-là, au casino, Serqueuse retrouva des amis qui l'enlevèrent un peu à Maryse, ce dont il s'excusa. Le lendemain, on fit une excursion en montagne ; au retour, tout le monde trouva du courrier à l'hôtel. Maryse avait une lettre de Donatienne : une pauvre enveloppe achetée chez Cabet, couverte de la grande écriture simple et forte de la cadette des Soubeyrou.

Elle contaient leur ennui, le vide de la maison, après avoir donné des nouvelles de la ferme. Elles attendaient le retour avec impatience. Le retour ! Maryse avait perdu la notion du temps ; les jours passaient, féeriques, dans la splendeur d'un bel été ;

elle ne voulait pas les compter, sachant qu'ils ne seraient pas nombreux. Ils se suivaient, ces jours, comme une perle en suit une autre dans un beau collier, comme une fleur s'ajoute à une autre pour former une gerbe. Maryse mit la lettre de Donatienne dans son sac et se mêla à la foule joyeuse qui circulait à cette heure dans le hall immense de l'hôtel encombré de tables autour desquelles bavardaient les baigneurs devant les dernières tasses de thé, les cocktails aux couleurs de gemmes, tandis qu'un orchestre égrenait tour à tour les airs les plus entraînants ou les plus mélodieux de son répertoire.

Des femmes rentraient en hâte s'habiller pour le dîner; d'autres descendaient des étages, déjà parées pour les lumières; toutes passaient, faisant un peu la roue, devant les spectateurs amusés qui ne ménageaient ni leurs compliments, ni leurs flatteries, ni même leurs sarcasmes, lancés assez haut pour être entendus des intéressées. Maryse et Louise Laforgue passèrent en causant près d'un groupe :

— Vous avez vu Louise Laforgue?

— Oui, oui; on m'a dit qu'elle préparait ici son Salon d'automne, assura une dame qui voulait avoir l'air informée.

— Qui est la belle fille qui l'accompagne?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez rien : c'est la fille de Tony Lasbet.

— Ah! oui, je sais : la filleule de Laugel?

— Parfaitement!

— Elle est bien jolie!

— N'est-ce pas?

Maryse était heureuse : on se souvenait de son père; mais elle avait vingt ans : elle était fière de se sentir admirée.

Les deux femmes retrouvèrent le romancier au moment du dîner; ils se mirent à table, et l'on commençait de servir lorsque Serqueuse les rejoignit.

— Excusez-moi, dit-il, je suis en retard, mais j'ai dû répondre à deux ou trois lettres très pressées.

— Mais vous êtes tout excusé, dit Laugel avec bonhomie, et je vous reconnais bien là : vous répondez tout de suite aux lettres, homme scrupuleux !

— J'étais bien obligé : on me demandait une réponse pour une affaire qui va me forcer à vous quitter pour quelques jours ; on m'appelle à Bayonne.

— Ah ! lâcheur ! Je compte absolument sur votre retour.

— Comptez-y.

— Alors, quand nous quittez-vous ?

— Mais... demain, dans la matinée.

— Vous allez avec votre auto ?

— Oui.

— Ah ! ma pauvre Maryse, voilà ton danseur perdu.

— Oh ! dit Claude, un bien médiocre danseur et bien facile à remplacer.

Serqueuse avait dit ces mots sans regarder la jeune fille, en fixant le romancier, et Maryse avait eu, à la phrase de son parrain, un sourire un peu forcé, un peu tremblant.

Tous quatre s'en furent après le dîner au casino, où il y avait un concert. Claude semblait un peu préoccupé, moins gai qu'aux premiers jours. Maryse le regardait à la dérobée et le trouvait mieux que tous les jeunes hommes qui circulaient dans la foule. Il était grand, mince sans maigreur ; son teint mat était chaud ; ses cheveux châtain, abondants, étaient coiffés sans prétention, sans être, selon la mode, collés sur son crâne. Il avait des yeux bleus si sombres que le soir on les croyait bruns, l'allure d'un sportif et le front d'un poète.

Il était camarade avec Maryse, mais un camarade respectueux, peut-être parce que rempli d'admiration. Il lui avait parlé de son père en termes chaleureux. Il avait lu *Plume et Flingot*, qu'il jugeait une œuvre utile, car elle était humaine et apprenait aux hommes à détester la guerre qu'il réprouvait, lui, bien que ne l'ayant pas faite, car il

la trouvait un recul de l'humanité vers des âges révolus. Il aimait la conversation enjouée de Maryse, son intelligence lucide; il la sentait nourrie du beau classicisme de Tony Lasbet, artiste et si simple, si femme! Ils avaient le même amour de la nature; parfois, en promenade, ils s'arrêtaient devant le même paysage, le même chant d'un pâtre, et tous deux riaient.

— C'est curieux comme nous avons les mêmes goûts, dit-il un jour à Maryse.

— C'est vrai, répondit-elle, mutine; mais cela pourrait être grave, car j'ai remarqué que nous aimons les mêmes gâteaux : comment ferions-nous s'il n'en restait qu'un?

— La galanterie m'obligerait à vous l'abandonner.

— Oh! on s'arrangerait: nous partagerions!

Oh! oui, ils étaient bons camarades, et maintenant le voilà qui partait; déjà, depuis qu'il avait annoncé la nouvelle, il semblait distant, lointain, grave, en écoutant cette musique que Maryse n'entendait que comme un bruit lointain qui accompagnait sa peine.

Le lendemain, dans la matinée, sur le perron de l'hôtel, Serqueuse prit congé des deux femmes, tandis qu'un chasseur rangeait ses malles dans le coffre du roadster arrêté devant la grille.

— Si vous revenez pendant que mon parrain est encore ici, dit Maryse, il faudra un jour l'accompagner à Précostal.

— Je serais très heureux, croyez-le, d'aller voir votre vieille demeure.

Il serait très heureux! Quelle banalité! Cette lettre d'affaires qui l'obligeait à partir si promptement, après tout, ce n'était peut-être que l'appel d'une femme qu'il aimait et qu'il était heureux de rejoindre.

Il descendit le perron et gagna sa voiture, accompagné de Laugel; assis au volant, il eut un dernier regard vers le perron, inclina sa tête, qu'il venait de coiffer d'un béret montagnard, puis le klaxon

mugit, lentement l'auto démarra, se mêla à la foule, accentua sa vitesse, et Maryse la vit se perdre au loin, s'effacer au fond de l'avenue que poudrait d'or la jeunesse du soleil.

— Allons au parc ! dit Laugel, en revenant vers les deux femmes.

Ils partirent tous trois, comme les autres jours ; mais, pour Maryse, le charme était rompu. Elle tenta d'être gaie au déjeuner, de répondre avec esprit et bonne grâce aux boutades de son parrain, mais elle faisait effort. Au dessert, on servit les gâteaux dont Serqueuse avait parlé en constatant qu'ils les aimaient tous deux. Ah ! comme elle eût voulu qu'il fût là, qu'il n'y en eût qu'un et le partager avec lui !

« Ma pauvre Maryse, tu es folle ! pensait-elle. Tu ne connaissais pas ce jeune homme il y a quinze jours, tu ne le reverras sans doute jamais : il est parti, et le vertige de la course a déjà effacé ton visage de sa mémoire. Allons, allons, n'y pense pas ; tu es la pauvre petite Lasbet et tu dois retourner vieillir encore un an à Précostal. »

Un an ! N'y resterait-elle qu'un an ? Elle se le demandait parfois avec angoisse, parfois avec résignation.

Les jours s'écoulaient dans la même monotonie tourbillonnante ; un seul fit exception : celui que Laugel consacra à une randonnée jusqu'à l'Océan.

L'auto s'immobilisa au bout d'un chemin qui s'arrêtait presque au bord de la plage déserte ; les petites dunes étaient encore vierges de villas, parsemées de chardons, telles qu'elles étaient depuis des temps lointains ; nulle trace humaine n'apparaissait. Ils descendirent et restèrent muets d'admiration devant l'immensité moirée de vastes taches bleues, vertes, violacées, sur lesquelles le soleil jetait l'averse mouvante de ses rayons. Silencieux, ils écoutaient la voix profonde venir vers eux, puis se briser, et le grincement du ressac qui semblait râter la plage.

— Que c'est beau ! s'exclama Laforgue.

— Petite Lasbet, es-tu contente? demanda Laugel.

— Oh! oui, mon parrain! La dernière fois que j'ai vu l'Océan, j'étais avec papa.

Elle fixait l'étendue changeante avec des yeux voilés de larmes qui en multipliaient les rayonnements, et tous ses souvenirs se brouillaient; au fond, là-bas, il lui semblait voir passer une petite auto qui fuyait et se perdait dans la splendeur de l'horizon.

Le soir de cette randonnée, Maryse reçut une lettre de Donatienne qui pensait que le jour du retour était proche et insistait pour que, ce jour-là, Laugel vînt au mont déjeuner, en ramenant les deux voyageuses.

Laforge aussi parlait du retour à Précostal, car elle trouvait que demeurer plus longtemps serait abuser de la magnificence de Laugel. On fixa donc le jour du départ, et Maryse écrivit à Donatienne : elle lui laissait trois jours pour préparer son festin; elle savait que ce n'était pas trop : quel bouleversement dans la vie des Soubeyrou!

Le jour du départ, Maryse fit quelques achats pour elle, choisit des châles pour ses cousines; Laugel fit provision de gâteaux inconnus à Précostal, et l'on se mit en route. Le romancier était joyeux : cette journée allait le changer de ce tran tran qui commençait à le fatiguer, et Laforge n'était pas fâchée de retrouver ses pinceaux; elle avait encore deux ou trois études à faire avant de regagner Paris. Et puis cette fantaisiste aimait le changement, et, après l'hôtel luxueux, le retour chez Cabet ne lui déplaisait pas; un déjeuner rustique dans le jardin, sur une grosse nappe de toile, à l'odeur des résédas et des melons, n'était pas sans l'enchanter. Seule Maryse s'en retournait à regret vers la solitude du mont. Quand reverrait-elle le monde, la vie, quand? A cette question qu'elle se posait, elle sentait son cœur se serrer.

L'auto montait rapidement les lacets; comme on arrivait au dernier, les voyageurs aperçurent Hen-

riette, perchée au-dessus du mur de la terrasse, la figure rouge, enveloppée jusqu'au cou dans un tablier blanc, mais bravant courageusement les rayons du soleil. Elle agita ses bras courts et s'en fut en criant :

— Les voilà !

Quelques instants plus tard, Laugel rangeait l'auto à l'ombre des noyers, et les arrivants pénétrèrent sur la terrasse ensoleillée au moment où Donatienne sortait de la maison pour venir à leur rencontre. Dès le seuil ils furent accueillis par les aromes délectables venus de la cuisine où s'affairaient encore Henriette et Fine, et Laugel, fin gourmet, renifla voluptueusement les parfums conjugués du rôti, de la pâtisserie et du café.

On pénétra dans la salle, dont les volets fermés entretenaient la température relativement fraîche, et Donatienne put à l'aise admirer Maryse dans sa petite robe à la mode. Qu'aurait-elle dit de la robe de taffetas mauve, avec tous ses volants ! Maryse monta tous ses bagages à sa chambre et redescendit presque aussitôt, et l'on se mit à table.

Le commencement du repas fut presque silencieux, parce qu'on apaisait sa faim et parce que l'absence avait tendu une espèce de voile entre les montagnardes et leurs hôtes ; mais les exclamations de Laugel devant la saveur des mets, les compliments dont il comblait les Soubeyrou, recréèrent vite l'intimité. Maryse se refaisait à sa maison, y reprenait son aisance, taquinait Donatienne en lui contant tout ce qui aurait pu la choquer dans la vie mondaine de la station. Mais Donatienne souriait, elle nageait dans la joie, semblait planer au-dessus des choses ; elle riait des gamineries de Maryse qui ne l'avait jamais vue si radieuse ; elle semblait hors de l'humain.

La jatte de crème onctueuse, les corbeilles de fruits firent place à l'odorant café ; puis, Fine ayant desservi, on recula la table dans le fond de la pièce, pour se donner un peu d'aise, car on ne pouvait songer à sortir durant la grosse chaleur.

Laugel, confortablement installé dans un fauteuil, obtint la permission de fumer une cigarette.

— Tu me fais l'effet d'un pacha, lui dit Maryse.

Le pacha jeta un regard narquois sur le harem constitué par Laforgue et les deux Soubeyrou, puis, aimable, il déclara :

— Il y a des pachas qui n'ont certes pas si bien déjeuné que moi ! Ce repas était exquis, ajouta-t-il en regardant Donatienne, à laquelle la chaleur et la joie donnaient un éclat incomparable.

— Je suis ravie, dit-elle, que mon repas campagnard vous ait semblé bon, mais il y a encore quelque chose.

— Oh ! quoi ? demanda Maryse.

— Une surprise !

— Ah ! mademoiselle Soubeyrou, dit Laugel, un peu congestionné, vous n'avez pas l'intention de nous faire encore manger quelque chose ? Je vous assure que ce serait impossible !

— Non, Monsieur, non ; ma surprise est autre chose que de la mangeaille, je vous assure !

— Dis vite, Dona : tu nous fais languir ! dit Maryse.

— Eh bien ! voilà : pendant ton absence, M. Coustous de Cazeneuve est venu me voir.

— Ah ! là ! là !

Et Maryse, se dressant, imita la tête du pauvre châtelain. Mais Donatienne sembla ne pas la voir, ne pas l'entendre. Debout, alors que tous étaient assis, dominant son auditoire béat, elle dit, dardant son noir regard sur Laugel et s'adressant à lui seul :

— M. Coustous de Cazeneuve est venu me demander la main de Maryse pour son fils.

— Ma main ? Ah ! ah ! ah !

Et Maryse éclata d'un rire moqueur et nerveux qu'arrêta net un regard sévère de Donatienne.

— Mais qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda la petite Lasbet.

— Je lui ai demandé d'attendre que je consulte ton tuteur d'abord, toi après.

Le tuteur venait de bien déjeuner, il était dans un état de béatitude dont il lui était bien désagréable d'être tiré par ce débat familial. La source lui échappait, et on ne le laissait même pas digérer le succulent repas des Soubeyrou! Il reprit cependant :

— Oh! moi, je ne veux pas influencer Maryse : elle est assez grande pour se choisir un mari.

— Choisir, choisir...! murmura Donatienne.

— Parfaitement, Dona, et tu diras au père Cous-tous que je refuse!

— Tu refuses, toi! Tu refuses! Songe que ton malheureux père ne t'a pas laissé un rotin!

— Je travaillerai!

— Innocente, va! Tu ne sais pas ce que c'est que travailler.

— C'est dur, tu sais, Maryse, pour une femme, de se débattre dans la vie! dit doucement Laforgue.

Alors, quoi, Laforgue allait-elle prendre parti contre elle? Son parrain n'allait-il pas la soutenir?

Maryse les regarda tous, épouvantée. Elle était seule pour défendre son destin? Ah! si Tony Lasbet avait pu les voir!

Elle fut secouée par une sorte de rafale douloureuse, une houle de sanglots désespérés monta des profondeurs de son être blessé, puis éclata tout à coup.

— Je ne peux pas l'épouser! Je suis trop pauvre! criait-elle d'une voix tumultueuse, entrecoupée. Je n'ai rien, rien!

Donatienne se méprit, crut qu'elle refusait seulement par fierté et dit, véhémement :

— Ça ne fait rien : moi, je te dote!

Tous la regardèrent, étonnés.

— Parfaitement, continua-t-elle, s'adressant à Laugel, je la doterai; ma sœur est consentante, ajouta-t-elle négligemment en se tournant un peu vers Henriette qui, la face réjouie, agita affirmativement sa grosse tête.

— Nous possédons, reprit Donatienne, un terrain dans lequel il y a une source qu'on dit bonne contre

les maladies; je le vendrai pour que ce mariage se fasse!

— Non, non, Dona, je t'en supplie, ne le vends pas! Je ne veux pas me marier, je ne me marierai jamais! criait Maryse à travers ses sanglots.

Elle s'était jetée sur Donatienne, la tenait aux épaules, la prenait par le cou, en proie à une sorte de désespoir qui semblait la torturer.

A l'annonce que la source était à vendre, Laugel s'était dressé. Maryse était bien libre, après tout, de refuser le châtelain, de rester célibataire, mais de quoi se mêlait-elle quant à la vente de la source? Cette petite folle allait tout gâter!

— Allons, allons, calme-toi! dit-il, frappant doucement sur l'épaule de Maryse. Tu as été surprise par ce que ta cousine vient de t'annoncer. Je comprends qu'on réfléchisse avant de prendre une telle décision; mais on n'a pas, comme toi, des emballements négatifs. Ce que tes cousines t'offrent est admirable, songes-y; et, moi, je leur apporte un acquéreur pour ce terrain.

— Monsieur, dit Donatienne, véhémement, dardant sur Laugel un regard terrible, je ne ferai le sacrifice de vendre cette terre familiale que le jour où votre filleule sera fiancée au fils Coustous de Caze-neuve!

— Tu entends, mon petit, ce que dit ta cousine?

— Jamais, mon parrain! Jamais!

Il y avait dans sa voix une telle volonté, une telle ardeur douloureuse, que Laugel n'insista pas.

— Je vais vous laisser, dit-il en regardant la grosse horloge qui rythmait, indifférente, la marche du temps. Tu vas te calmer, réfléchir; je reviendrai te voir. Le temps et la solitude sont de bons conseillers.

Maryse ne répondit pas; elle avait été si violemment surprise par cet orage inattendu qu'une lassitude, à présent que ses nerfs se détendaient, l'envahissait toute. De gros soupirs saccadés s'échappaient de sa poitrine, elle tamponnait ses yeux, ses joues brûlantes, d'un petit mouchoir roulé

en boule et mouillé. Elle avait perdu la notion du temps, sa tête lui semblait vide de pensées, elle était comme une épave qui suit le fil de l'eau pour échouer où?...

Henriette, doucement, s'était éclipsée pour aller à la ferme; elle aussi avait été secouée! Elle venait de voir s'écrouler le bel espoir qu'elle fondait sur la vente possible de la source. Il lui fallait renoncer à la belle étable neuve, à la paire de bœufs, au bois de noyers qu'elle convoitait; tout ça parce que cette petite ne voulait pas épouser le fils du châtelain!

« Ah! ces Parisiennes, qu'est-ce qu'elles se croient? Une petite Lasbet! »

Laugel et Laforgue prenaient congé de Donatienne, polie, mais froide, et qui les laissa sur le milieu de la terrasse.

Au moment de monter en voiture, Laugel et Louise embrassèrent Maryse, et Laforgue, émue par son chagrin, lui fit promettre de venir la voir le lendemain chez Cabet.

— Aujourd'hui, lui dit-elle, ta Gorgone est une harpie : ne la brusque pas.

— Sois raisonnable, réfléchis, dit Laugel; j'y penserai de mon côté. Tout s'arrange, tu sais.

Oh! non, elle ne savait pas que tout s'arrange! On ne le sait pas dans les moments de désespoir, et elle était si désolée qu'elle ne répondit même pas; elle était comme un petit sarment qui a jeté sa flamme et se consume.

Elle regarda l'auto descendre le chemin; puis, au lieu de rentrer à la maison, elle courut par le bois jusqu'au petit belvédère, se laissa tomber à terre et, pauvre chose minuscule et douloureuse, perdue dans l'immense nature, elle pleura tout son saoul.

Elle restait là, usant sa peine, désespérée. Au bas du mont, de l'autre côté de la vallée, elle apercevait Esséra lové dans la verdure, Esséra d'où, un jour, Tony Lasbet était parti à la conquête de la gloire et qui était mort sans avoir été ébloui par un regard de la capricieuse déesse, mort en laissant son enfant si désespérément seule. A cette minute, elle

jugeait sans indulgence Laforgue qui, tout à l'heure, avait l'air d'approuver ce mariage, son parrain qui ne voyait plus que la possession de la source, et Donatienne qui faisait un geste généreux, mais la sacrifiait pour l'orgueil de la voir entrer au château de Précostal dont on n'avait pas voulu lui laisser franchir le seuil. Ah! oui, oui, elle était seule, bien seule; elle l'avait senti, là-bas, dans l'hôtel somptueux, au milieu du mouvement, du bruit, gâtée par son parrain. Elle pouvait disparaître; quel vide laisserait-elle? Ah! ce désespoir de n'être rien! Elle pensait qu'après ce refus elle ne pourrait demeurer même un an chez les Soubeyrou. Elle ne savait pas ce qu'elle possédait au juste; elle acceptait d'être pauvre, mais il fallait vivre. Que ferait-elle? Avait-elle assez pour attendre de pouvoir gagner sa vie?

Il lui semblait, sur ce belvédère, qu'elle flottait dans une nuée d'incertitude, pauvre chose ballottée par un impitoyable destin.

Un peu d'ombre tombait sur la vallée, elle pensa qu'il était l'heure de rentrer. C'était la première fois qu'elle s'échappait ainsi sans rien dire. Si on allait s'inquiéter? Qui donc s'inquiétait d'elle?

La terrasse était vide lorsqu'elle revint, la porte ouverte; elle se faufila, monta doucement à sa chambre, se baigna la figure, pour faire disparaître la trace de ses larmes, et descendit à la cuisine, où le couvert était mis, les reliefs du déjeuner sur la table autour de laquelle chacune prit place silencieusement.

Ce fut un dîner lugubre. Donatienne, le visage hermétique, ne dit pas un mot. Henriette fit effort pour adresser quelques paroles à la jeune fille, bien qu'au fond elle lui en voulût de l'effondrement de son rêve agreste.

Le soir, les trois femmes se souhaitèrent bonne nuit, comme à l'ordinaire, et chacune alla s'enfermer avec ses pensées. La plus peinée était certes Maryse, mais la plus déçue était Donatienne qui devait renoncer à la satisfaction de son orgueil.

« Cependant, cependant, se disait-elle, ne pouvant s'endormir, il est impossible que cette petite ne soit pas heureuse d'aller vivre au château et d'épouser cet élégant jeune homme ! »

Maryse, brisée par la fatigue, ne pouvait s'endormir, se demandant ce que serait la vie, à présent, à la maison des Soubeyrou. Cependant, pouvait-elle, pour l'orgueilleuse satisfaction de Donatienne, épouser le benêt héritier des Coustous ? Le château ? Ah ! que Maryse lui préférerait la petite maison accrochée à la montagne, voire l'atelier de Louise Laforgue ! Donatienne, qui ne connaissait rien du monde, trouvait un honneur pour Maryse d'être demandée en mariage par ce petit provincial insipide et prétentieux, mais la petite Lasbet n'entendait pas se laisser marier contre son gré ; elle était la fille d'Antoine Lasbet, le jeune paysan qui avait un jour, délibérément, quitté sa vallée, sa maison ; allait-elle venir se cloîtrer à Précostal, entre un vieux couple provincial et ce gros garçon antipathique ?

— Non, non, mille fois non ! murmurait-elle en tapant d'un poing énergique sur son oreiller, car le sommeil la fuyait.

Doucement, elle se leva, ouvrit les volets, et toute la fraîcheur de la nuit s'engouffra dans la chambre avec la fragrance des bois, des champs et des jardins. Elle se recoucha et s'endormit bientôt d'un sommeil profond que nul mauvais rêve ne vint troubler.

Le lendemain, au réveil, la clarté du matin inondait la chambre et l'appel des coqs émiettait le silence. Maryse retrouva son angoisse.

« Que vais-je faire ? recommença-t-elle à se demander. Ma vie ne sera plus tenable, ici ! »

Elle s'habilla et, la gorge serrée, descendit à la cuisine pour le déjeuner du matin. Henriette et Donatienne allaient se mettre à table. Durant ce court repas, toutes trois mirent une évidente bonne volonté à se dominer, à ne rien laisser paraître des impressions de la veille, mais il n'y avait plus ce

laisser-aller des autres jours, cet entrain, cette sorte de joie naïve dans les projets.

Au déjeuner de midi, Maryse annonça son intention d'aller, dès que la chaleur serait tombée, voir Laforgue.

— Je resterai peut-être à dîner avec elle.

— Bien ! dit simplement Donatienne.

Dès que le soleil commença de descendre derrière les bois de noyers, Maryse, qui n'avait revu personne, descendit de sa chambre. Les Soubeyrou étaient à la ferme ; seule, Fine cousait, installée dans le coin d'ombre que la tonnelle dessinait sur l'aire brûlante de la terrasse.

— Au revoir, Fine, dit Maryse ; je ne rentrerai pas tard.

— Au revoir, mademoiselle Maryse.

Elle descendit lentement vers le village et trouva Laforgue qui peignait, dans le jardin de Cabet, un vieux coin de mur couvert de pampres, auquel la montagne faisait un fond suave.

— Eh bien ! mon petit ? Ta Gorgone ?

— Elle est furieuse !

— Elle t'a reparlé des Coustous ?

— Non ; du reste, nous n'avons guère échangé de paroles.

— Et toi ?

— Moi ?

— Oui : qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Je n'épouserai jamais ce crétin ; ça, c'est entendu. Voyons, ma petite Laforgue, toi, l'amie de papa, tu dois me comprendre ?

— Mon Dieu, j'avoue que ce n'est pas tentant.

— Ah ! tu vois !

— Oui, chère enfant ; mais, ton parrain et moi, nous ne sommes pas sans être bien inquiets de ton avenir, tu comprends ?

— C'est donc si difficile de gagner sa vie ?

— Si c'est difficile, mon pauvre petit ! Si tu savais les jours mauvais que j'ai vécus, les jours nombreux avec un seul repas, et quel repas ! Les expositions qui ne me rapportent que des articles

de journaux, ce qui ne nourrit pas son homme.

— Certes; mais, moi qui ne suis pas artiste?

— Tu seras employée, après avoir appris à l'être; tu gagneras peu; il faudra te loger, te nourrir, t'habiller, être en butte à des tentations, à des malpropêtés.

Maryse ne répondant pas, Laforgue la regarda et vit des larmes qui coulaient sur son visage défait.

— Pourquoi pleures-tu?

— Est-ce qu'il n'y a pas de quoi pleurer quand on n'a pas de foyer, pas de famille, pas de fortune, et que personne ne vous tend la main?

— Comment, personne? Et tes cousines, et ton parrain?

— Parrain me verrait très bien mariée ici; il ne veut qu'une chose : la source, même au prix de ma liberté et de mon bonheur. Quant à Donatienne, elle ne considère que son orgueil, sa famille installée au château. Ah! que je suis malheureuse, mon Dieu! Que je suis malheureuse!

Laforgue eut pitié de cette enfant qu'elle aimait; posant sur son siège palette et pinceaux, elle vint s'asseoir près d'elle sur un vieux banc rustique et, l'attirant dans ses bras :

— Calme-toi, ne te désole pas ainsi : nous t'aimons tous, et je t'assure que nous arriverons bien à faire ton bonheur, à condition que tu ne demandes pas trop à la vie. Je parlerai à Laugel lorsqu'il viendra, et, s'il le faut, s'il ne t'est pas possible de rester ici, je t'emmènerai à Paris. Je t'offrirai ma modeste hospitalité jusqu'à ce que, nos amis aidant, nous te trouvions une situation. Tony n'est pas encore oublié et l'on fera quelque chose pour sa fille, crois-moi.

— Merci, ma bonne Laforgue, merci; je voudrais que tu m'emmènes, je voudrais rentrer à Paris. Je croyais pouvoir rester ici jusqu'à ma majorité, mais ce sera impossible, je le vois : Dona ne me pardonnera jamais son échec, et je n'épouserai pas le Coustous; j'aimerais mieux entrer au couvent.

— Allons, remets-toi, sois calme; je te promets

que, si les choses ne vont pas mieux, nous partirons ensemble.

Elles dinèrent sous la petite tonnelle, dans l'air frais du jardin, dans le silence qui ne fut troublé que par le cri aigre des hirondelles et la chanson des cloches.

La nuit venait lorsque Maryse rentra au mont; elle montait lentement les lacets, nulle voix ne la guidait dans le soir, la maison était enveloppée d'ombre et de silence.

« Pourvu qu'elle n'ait pas fermé la porte! » se disait Maryse.

Elle pensait qu'il lui faudrait, en ce cas, redescendre jusqu'au village ou passer la nuit sous la tonnelle; cette idée lui donna le frisson. En arrivant à la grille, elle vit qu'une lumière éclairait encore la chambre de Donatienne; elle entra, et, du haut de l'escalier, la Gorgone lui cria :

— Ferme bien la porte!

— Oui, ma cousine. Bonsoir.

— Bonsoir!

La porte de Donatienne se referma sur ce mot bref. Maryse se coucha comme une abandonnée. Ah! ce retour après les jours heureux que lui avait donnés son parrain!

Elle s'était endormie, bien résolue à ne pas descendre déjeuner le lendemain; mais elle avait bien dormi, elle avait faim, et, par sa fenêtre ouverte, l'odeur du pain grillé et l'arome du café montaient comme des démons tentateurs; elle descendit à la cuisine. Les Soubeyrou avaient déjeuné; Fine la servit, et, l'estomac satisfait, elle remonta à sa chambre. La malle, amenée au beau milieu de la pièce, était béante, alors Maryse ouvrit les tiroirs de la commode et commença d'en sortir le charmant contenu. La moitié du lit fut occupée par la belle robe mauve dont les petits volants semblaient, tant ils étaient légers, soulevés par la brise.

Un coup retentit contre la porte, et Donatienne, sans attendre la réponse, entra dans la chambre. Elle resta stupéfaite devant le désordre, ce désordre

élégant qui lui rappelait l'arrivée de Maryse; mais elle se garda bien de toute réflexion.

— Maryse, dit-elle, j'espère que tu as réfléchi depuis avant-hier?

— Oui, ma cousine.

— M. Coustous de Cazeneuve viendra aujourd'hui pour chercher ta réponse.

— Ma cousine, ma réponse est la même qu'avant-hier, elle sera la même demain et toujours : je n'épouserai pas le jeune Coustous.

— Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi?

— Parce que je ne l'aime pas!

— Est-ce que tu en sais quelque chose?

— J'en suis certaine, et je ne l'aimerai jamais! Je ne veux pas me marier, du reste. On peut très bien vivre sans se marier : Henriette et toi vous l'avez prouvé.

— Ce n'est pas la même chose : nous étions deux pauvres montagnardes.

— Et, moi, je suis une pauvre Parisienne; c'est bien pire!

— Alors, qu'est-ce que tu feras?

— Tu le vois, je me prépare à retourner à Paris pour travailler. Dieu merci! papa a encore des amis qui ne l'ont pas oublié et qui vont m'aider à me faire une petite place au soleil.

— Quand tu aurais pu être heureuse ici, et riche!

— Riche, peut-être, mais pas heureuse; je ne serais heureuse, si je me mariaais, que si j'aimais mon mari. Pour tenter de me décider à ce misérable mariage, tu n'as jamais aimé personne.

Le visage de Donatienne s'empourpra comme si on l'eût souffletée, puis il pâlit; ses lèvres, un instant, se décolorèrent; mais elle demeura muette, impassible. Pouvait-elle crier à cette enfant : « Si, j'ai aimé, de tout mon cœur; mais on te demande ton amour, malgré ta pauvreté; on a repoussé mon amour, à cause de la mienne! »

Se reprenant, la voix calme :

— C'est ton dernier mot?

— Le dernier, Dona; n'insiste pas.

— C'est bien : je le transmettrai à M. Coustous de Cazeneuve qui sera désolé, car son fils t'aime.

— Dona ! as-tu dit à M. Coustous le geste généreux que tu voulais faire pour me doter, et dont je te suis très reconnaissante ?

— Je lui en ai vaguement parlé, avoua Donatienne en rougissant.

— Alors, ne te tourmente pas pour le cœur du jeune châtelain : sois sûre qu'il aimait la source plus que moi.

— Des gens si riches !

— On ne l'est jamais trop !

— Qu'est-ce que cette source, à côté de ce qu'ils possèdent !

Donatienne Soubeyrou était sincère en parlant ainsi ; elle avait dirigé ses affaires et celles de sa sœur avec ordre, parcimonie ; elles avaient une petite aisance, mais elles ignoraient l'une et l'autre la richesse que pouvait être, bien exploitée, une source curative dans le cadre magnifique de leur pays.

— Serait-il dix fois plus riche que je dirais non !

Devant le visage grave, le ton impératif de Maryse, Donatienne s'inclina ; que dire à cette enfant butée qui avait réponse à tout, qui affolait son adversaire par la spontanéité de ses reparties ? Doucement la Gorgone sortit de la chambre, referma la porte sans ajouter un mot ; il lui sembla que son rêve venait de s'évanouir au vent des mots et des boucles secouées de la fille d'Antoine Lasbet.

Avec une hâte fébrile, Maryse entassait son linge dans le fond de la malle ; elle y rangea les vêtements d'hiver, replaça dans le nécessaire de toilette les élégants bibelots qui ornaient la commode, et déjà la pièce prit un air de désolation, d'abandon. Elle regardait le portrait de Tony. « Pauvre papa, je vais te désobéir, pensait-elle, mais je ne peux plus rester ici. Je ne serais pas digne d'être ta fille si j'épousais cet être stupide, et tu ne voudrais pas me voir enterrée ici, oh ! non, tu ne voudrais pas ! »

La voix de Fine, une douce voix, comme sont douces celles des mères qui ont chanté autour d'un

berceau, la tira de ses tristes pensées. Prompte, elle descendit. Quel supplice allaient être tous ces repas qu'elle devait encore prendre chez ses cousines ! Comme l'harmonie d'une famille tient à peu de chose !

Après le déjeuner, Donatienne monta dans sa chambre ; peut-être allait-elle s'habiller pour recevoir M. Coustous de Cazenueuve ? Il faisait si chaud qu'Henriette et Maryse prirent leurs ouvrages et allèrent s'asseoir dans la salle, qui était plus fraîche. Ce que la jeune fille redoutait arriva : Henriette ne résista pas au désir de la questionner :

— Alors, petite, as-tu réfléchi ?

— Mais oui ! répondit Maryse, excédée.

— As-tu donné ta réponse à Dona ? Car il va venir.

— Je sais.

— Dis-tu toujours non ?

— Plus que jamais !

— Quel malheur !

— Mais pourquoi ?

— Parce que Dona m'a dit que si tu persistais à refuser elle irait chez le notaire et donnerait notre champ de la source à l'église de Précostal.

— Eh bien ! votre pauvre petite église pourra vendre la source et devenir riche !

— Riche ! On voit que tu ne connais pas Dona ! Si tu crois qu'elle ne pense pas à tout et va céder ! Elle donne le champ à condition qu'il ne soit jamais vendu ! Ah ! quel malheur que tu n'aimes pas ce jeune homme !

— Que veux-tu, je n'ai que vingt ans : j'en aimerai peut-être un autre !

— Un autre ! un autre ! C'est facile à dire : il faut le trouver ! Et puis, si tu en aimes un autre, Dona ne vendra pas la source pour te doter, il sera trop tard, elle l'aura donnée, et jamais, avec nos économies, nous ne pourrons augmenter les terres, acheter une seconde paire de bœufs, le bois de Bénac et faire construire une belle étable ; ça, jamais !

Malgré sa peine, Maryse était amusée par la

naïve vieille fille dont elle refusait de réaliser le rêve.

— Console-toi, lui dit-elle : un peu plus tard, j'écrirai des livres, comme mon parrain, je gagnerai de l'argent et je t'achèterai des bœufs, le bois de Bénac ; tu auras ta belle étable, va !

Henriette souriait, mais d'un pâle sourire sceptique : gagner de l'argent à écrire des livres ; à quoi cela avait-il mené Antoine ? A laisser sa pauvre enfant sans ressources ! Ah ! elle pouvait bien dire adieu aux splendeurs entrevues un instant, leur dire adieu à tout jamais !

Elles travaillaient à présent sans parler. Rien ne troublait le silence de la vieille maison assoupie sous le soleil brûlant ; pas un cri, pas un chant n'arrivait du dehors ; la grosse horloge semblait seule vivre de sa vie insensible et mécanique.

— A quelle heure viendra-t-il ? demanda tout à coup Maryse.

— Je ne sais pas ; il laissera un peu tomber la chaleur : on ne peut monter les lacets sous un ciel pareil.

— Ah ! tu sais, il est assez cuit pour affronter une haute température, alors je vais m'éclipser : je ne tiens pas à le rencontrer.

— Allons dans ma chambre.

— Non, merci ; je vais aller dans le petit bois, derrière la maison.

— Sous les pins, c'est intenable.

— Tout en haut du mont, je t'assure qu'on a de l'air ; on voit la montagne à travers les branches, c'est ravissant.

— Sois prudente, ne t'aventure jamais sur l'autre versant.

— Pas de danger. A tout à l'heure.

— Tu ne descends pas chez Cabet ?

— Pas ce soir ; Laforgue ira faire une étude au soleil couchant et rentrera trop tard pour dîner.

Maryse s'en fut et gagna le petit bois de pins qui montait derrière la maison jusqu'au couronnement arrondi du mont, où, vraiment, comme elle l'avait

prévu, il y avait de l'ombre et de la fraîcheur.

Dès que l'heure calma l'ardeur du soleil elle descendit dans le bois et, bien dissimulée, elle guetta l'arrivée du visiteur attendu.

Elle le vit tourner le dernier angle et s'arrêter un moment sur la petite esplanade, devant la grille. Il était vêtu d'un costume de toile dont il tenait la veste sur son bras, coiffé d'un chapeau de paille; il s'appuyait sur un bâton noueux et solide. Il était bien, sous cet aspect, le descendant des anciens tisserands de Précostal. Avant de pénétrer sur la terrasse, il ôta son chapeau, en essuya le cuir intérieur, s'épongea le front et mit sa veste. Maryse le vit disparaître. Elle attendit un moment, puis descendit et vint s'accroupir derrière un tas de bois élevé contre le pignon de la maison. De là elle pourrait voir sortir celui qu'irrévérencieusement elle appelait « le père Coustous ».

Son attente fut longue, mais ne fut pas vaine : elle entendit le bruit sec et métallique du loquet, le grincement de la vieille grille qui ne pouvait s'ouvrir sans geindre, la voix du père Coustous, mais les paroles des interlocuteurs, que le tas de bois lui dissimulait, ne lui parvenaient pas distinctement.

Ils s'avancèrent sur la petite esplanade que les vieux noyers cernaient de leur ombre.

— Enfin, disait le châtelain, faites encore une tentative. Ce sera si pénible pour lui !

— Je comprends ça mieux que personne, dit Donatienne d'une voix sévère dans laquelle passait un peu de la rancœur d'autrefois. J'essaierai ! Mais avec une enfant élevée sans discipline, comme ce pauvre Lasbet a élevé sa fille, c'est bien difficile.

— Mais que rêve-t-elle donc, cette petite ?

— Est-ce qu'on sait ! En tout cas, si elle s'obstine dans son refus, je donnerai le champ à la fabrique.

— Espérons, dit Coustous, que vous n'en arriverez pas là.

— Espérons !

Ils se serrèrent la main sur ce mot magique.

Maryse entendit se refermer la porte et, sortant prudemment de sa cachette, vit le visiteur qui commençait de descendre la route, l'air soucieux et le dos voûté.

— Ouf ! soupira Maryse avec satisfaction.

Elle courut mettre un chapeau et descendit au village, afin de conter à Laforgue ce qui s'était passé.

Le soir, celle-ci écrivit à Laugel, lui conta les faits et l'intention de Donatienne de donner le champ de la source à l'église de Précostal.

Que voulez-vous, disait-elle, c'est regrettable, mais on ne peut pas, pour une spéculation, gâcher la jeunesse de cette enfant que Tony nous a confiée.

Elle eut un regard vers le portrait de Tony Lasbet qui souriait dans son cadre, elle eut l'impression qu'elle venait de lui donner une joie.



La grosse voiture courait, les énormes pneus avaient l'air de ronger la route poudreuse ; au volant, Laugel, tête nue, les cheveux soulevés par le courant d'air, respirait cette fraîcheur factice que lui donnait la vitesse en brassant l'atmosphère. Il n'était pas retourné à Précostal depuis l'algarade qui avait clôturé le plantureux déjeuner, il redoutait la minute où il se retrouverait entre Donatienne et Maryse : ces deux femmes irréductibles l'effrayaient un peu. La lettre de Laforgue l'avait ému : c'était vrai, il eût été cruel de sacrifier la magnifique jeunesse de cette enfant que Tony leur avait confiée en mourant. La marier contre son gré, quelle tristesse ! Puis il pensait, souriant : « La mâtine ne se laisserait pas faire ! » Il revoyait Maryse, véhémence, passionnée, criant à Donatienne : « Jamais ! Jamais ! »

Mais Laugel tenait à la source, et l'idée que les Soubeyrou la donneraient à l'église le mettait hors de lui, puisque la fabrique n'aurait pas le droit d'en disposer. A tout prix il fallait empêcher ce trésor

de rester à jamais enfoui, pour la satisfaction d'orgueil de cette vieille fille. Pour l'instant, il allait à toute allure à Galléga, un bourg assez important, construit à la racine d'une montagne à l'assaut de laquelle quelques belles maisons semblaient monter.

Un gave y descend en chantant comme un montagnard, fait un crochet dans la ville, en ressort, côtoie les jardins, puis s'en va rejoindre une rivière qu'il grossit et, parfois, fait déborder.

Ce n'est pas pour voir Galléga, ni pour entendre chanter son gave, que Laugel y court, non, une préoccupation plus terre à terre le mène, l'obsède, aujourd'hui : il va chez le notaire de Galléga, chef-lieu de canton de Prêcostal. Il veut avoir des renseignements précis sur les Coustous de Cazeneuve, savoir comment il pourra donner des regrets à Maryse ou bien en infliger à Donatienne et, par là, la dissuader de vendre. Tant qu'elle aura la source, il aura de l'espoir.

La vaste maison blanche s'ouvre par une lourde porte cloutée, enchâssée dans son portail arrondi, sur une rue tranquille dont presque tous les volets sont clos. Une voûte fort large sépare en deux le rez-de-chaussée de la maison : d'un côté l'habitation, de l'autre les bureaux de l'étude.

Laugel attend peu : il est introduit par un petit saute-ruisseau dans le cabinet du notaire, une pièce immense dont les murs sont couverts de casiers où sommeillent d'innombrables dossiers.

« Que de romans là dedans ! se dit Laugel. Quelle matière ! »

M^e Tramesègues est de taille moyenne, il a le buste court, des jambes d'échassier, des bras maigres, un visage sec, mais agréable, des yeux pénétrants sous un front haut et bombé. Mais son corps mince s'orne d'un ventre rond qui s'avance en encorbellement. Il est tellement inattendu, ce ventre, qu'on pourrait le croire postiche, cependant M^e Tramesègues ne s'en sépare jamais, ou plutôt c'est lui qui ne se sépare jamais de cet aimable officier ministériel.

Un chapeau souple à la main, Laugel se présente en saluant courtoisement le notaire et en se disant, gouailleur : « Toi, mon petit, je vais te tirer les vers du nez ! »

Oh ! présomption humaine, les défaites ne parviendront jamais à te vaincre !

En entendant le nom du romancier, le visage du notaire se crispe, il fait effort, il cherche dans les plus ténébreux replis de sa mémoire, alors ses traits se détendent :

— Seriez-vous Fernand Laugel, le romancier connu, l'auteur de *Visages sans Masques* ?

— Lui-même.

Les mains se serrent, et, d'un geste accueillant, M^e Tramesègues montre au romancier un vaste fauteuil au bois noir apparent, au velours vert passé, dans lequel ont dû s'asseoir bien des générations de clients.

Il est bien honoré, le notaire de Galléga, de recevoir cet homme dont la renommée est venue jusqu'à son bourg montagnard, et vraiment il ne peut faire autrement que de parler un peu de littérature. Il a été étudiant à Toulouse, or il n'est pas insensible à l'art, bien que plongé dans son ingrate besogne qui serait desséchante si l'on ne s'en évadait pas par moment. On parle de Lasbet, bien connu dans la région et dont le pays est fier. De Lasbet, Laugel arrive à parler de sa filleule, des Soubeyrou et enfin des Coustous de Cazeneuve. Le notaire enveloppa ses réponses de réticences : Que dire de ces gens ? Ils étaient honnêtes, de bons clients, de vieux clients, et leurs parents ! ah ! leurs parents ! Pour un peu, on serait remonté aux Coustous des Croisades ou du déluge, mais Laugel n'apprit rien et sentit qu'il perdait son temps à vouloir faire parler cet officier ministériel qui ne voulait rien dire. Courtois, il soutint un moment la conversation avant de prendre congé. Les deux hommes allaient se quitter sous le porche, lorsque, de la partie de la maison servant d'habitation, sortit un jeune homme grand, mince, élégant :

— Hector!

Le jeune homme avança.

— Permettez-moi, Monsieur, de vous présenter mon fils, un de vos fervents admirateurs. Hector, Monsieur est le romancier Fernand Laugel.

— Oh! maître! s'écria le jeune homme, quel honneur! Comme je suis heureux de vous connaître, après avoir eu tant de joie à vous lire!

— Eh bien! petit, reconduis M. Laugel, car j'ai des pièces à préparer pour demain.

Encore quelques mots aimables, et le notaire rentre par la porte épaisse et matelassée à l'intérieur qui, de l'entrée conventuelle de la maison, donne directement accès à son bureau.

Hector est en extase, il parle à Laugel de tous ses romans : *Une Voix dans la Tempête*, *La Clarté Verte*, *Le Toit sous l'Orage*. Il a tout lu et se souvient de tout. Laugel sourit, « il boit du lait », ce lait crémeux des compliments, qui n'écœure jamais, qui a le goût du miel et le parfum de l'encens.

Ah! c'est que la littérature tient une place importante dans la vie d'Hector : il aime tant écrire! Il a commencé un roman; il n'en a écrit que vingt-cinq pages; pour le reste, il est un peu embarrassé. Et quelle joie il aurait si le maître voulait mettre sa signature sur un de ses livres, car il les a tous, là-haut.

— Eh bien! jeune homme, dit Laugel, si vous avez une auto...

— Papa en a une!

— Alors, venez demain déjeuner avec moi, apportez des livres, je vous les signerai, et nous parlerons de votre roman.

Hector crut qu'à ce moment le soleil décuplait ses rayons sur la calme rue de Galléga.

Quelques mots sur une carte, et Laugel est au volant; un signe de main, un sourire : il est parti. Et, sur l'étroit trottoir, Hector reste figé, il se demande s'il ne rêve pas; il court au fond du jardin, il a besoin d'être seul, de couvrir sa joie et de rêver d'avenir en écoutant la chanson du gave.

Midi, le lendemain; Laugel, assis sur la terrasse de l'hôtel, attend son hôte devant un porto, en parcourant un journal. Un mugissement formidable ébranle l'air, une torpédo imposante, rutilante, s'immobilise devant la grille, un jeune homme en descend : Laugel a reconnu Hector. En connaisseur, le romancier, d'un coup d'œil, a évalué l'auto :

« On ne se refuse rien, dans le notariat ! » pense-t-il.

Hector, ses livres sous le bras, est radieux ; il lui semble qu'il fait ses premiers pas sur le chemin de la gloire.

Le menu est choisi, les vins exquis ; la littérature est pour Hector un sujet inépuisable. Laugel aimerait parler d'autre chose, mais il attend, il patiente et laisse s'écouler le flot d'impressions que, longtemps, le jeune homme a dû refouler au fond de lui-même, n'ayant pas l'occasion de s'épancher. Enfin Laugel parle du pays qu'il admire et que doit si bien connaître le jeune Tramesègues. On parle d'Esséra, avec sa vieille église, ses souvenirs du temps des filandières, des légendes, de la montagne. Enfin Laugel jette le nom de Précostal où il a été, un coin charmant, très particulier. « Ah ! cette petite place, avec son église vétuste ! »

— Il y a aussi un château ? demande négligemment le romancier.

— Oh ! un château ! dit Hector ; vous savez, nos paysans ont vite fait de dire un château ! C'est une grande maison dans un bouquet d'arbres.

— Ah ! Il appartient aux Coustous, je crois ?

— Oui, en effet, aux Coustous de Cazeneuve, dit Hector en dégustant un vin doré que venait de verser le sommelier et qui aurait délié la langue de gens moins expansifs que lui.

— Vieille noblesse du pays ? demande Laugel.

— Ah ! ah ! ah ! que c'est drôle, mon cher maître ! Mais non, les Coustous sont tout simplement les descendants des tisserands et des filandières d'autrefois. S'ils avaient des armes, ce seraient, certes, deux quenouilles enlacées sur champ de lin. Mais

voilà, un Coustous, sous l'Empire, fatigué de tisser et ayant le goût de l'aventure, est parti en Algérie; là-bas, il a acheté de la terre, l'a revendue à des bâtisseurs, puis, un jour, pris de nostalgie, il est revenu à Précostal, où il n'a pas tardé à mourir. Ses enfants ont acheté avec l'argent qu'il leur laissait des bois, des terres, une ferme, et ont fait construire la maison, ce qui leur a valu le surnom de Cazeneuve. C'est du temps de leurs enfants qu'on a appelé la maison un château.

— Et ceux d'aujourd'hui?

— Pour ceux-là, c'est, je crois, moins brillant.

— Vraiment?

— Oui; le propriétaire actuel, ayant perdu son frère, est resté seul détenteur de la fortune, mais il a un fils...

— Ah?

— Oui, un nigaud qui se croit quelque chose et dont les parents auraient voulu faire quelqu'un; mais, à l'impossible...! Ils l'ont envoyé à Paris, où il n'a fait que prendre le goût du plaisir et dont il a la nostalgie. Mais je vous raconte des choses qui ne vous intéressent pas.

— Mais si, mais si : tout est intéressant, dans notre métier.

Laugel avait dit intentionnellement « notre métier »; Hector était au comble de la joie. Il but quelques gorgées de jurançon et continua :

— Pour distraire leur insignifiant héritier, les Coustous, l'année dernière, l'ont envoyé à Biarritz durant la grande saison; il a retrouvé la grande vie, s'est laissé tenter par le jeu et a pris une culotte formidable.

— Ah! ah! Il avait donc tant d'argent?

— Le père Coustous lui avait bien garni le portefeuille, mais, quand tout a été mangé, il a joué sur parole. Il y a eu un scandale là-bas, son père est parti le dépanner, mais, dame, ça leur a coûté chaud!

— Oh! ils sont si riches!

— Riches! Il en faut de l'argent, aujourd'hui,

pour être riches ! On dit que la ferme est hypothéquée.

— Tiens, tiens !

— C'est même certain. Les Coustous se sont mis en frais, cet été, pour attirer des gens chez eux, car ils voudraient trouver une fille bien dotée pour leur héritier, mais ce sera difficile, à présent, dans le pays.

Laugel fit encore : « Ah ! ah ! » mais son interlocuteur ne pouvait savoir tout ce qu'il y avait de malice et de joie dissimulée dans cette banale exclamation.

Il était satisfait, Laugel, plus qu'il n'avait osé l'espérer en allant chez le notaire. Ce n'était pas sa filleule qu'il allait chapitrer, tenter de convertir, c'était la Soubeyrou qu'il allait confondre en lui montrant que les Coustous, eux aussi, avaient soif de la source et qu'ils étaient si altérés qu'ils en tiraient la langue. Ah ! il allait bien rire à Précostal ! Après, il verrait à régler le sort de Maryse ; il écrirait le roman de la Gorgone, pour lui constituer une petite dot.

Hector pouvait parler tout à son aise, à présent, de ses admirations, de ses projets littéraires : Laugel semblait l'écouter béatement, mais il n'entendait rien, son imagination vagabondait.

De bonne grâce il signa les livres qu'avait apportés le jeune indiscret, qu'il bénissait secrètement ; il promit, s'il pouvait en trouver le temps, d'aller lui faire une visite à Galléga, et, souriant, il regarda la grosse torpédo du notaire disparaître dans l'avenue, où elle étincelait sous le soleil.

Laugel écrivit à sa filleule une lettre pleine de gamineries et qu'il terminait ainsi :

Ne t'en fais pas, petite Risette, Laforgue et ton vieux parrain sont là ; s'il le faut, tu viendras avec nous, tu quitteras la montagne, nous irons à Paris tous les trois !

J'irai te voir après-demain, et nous déciderons de la conduite à tenir,

Tendrement,

LAUGEL.

Mais le vieux parrain oublia ce soir-là de mettre la lettre à la poste.



Louise Laforgue était revenue au mont, où la vie reprenait son cours, mais dans une atmosphère changée, rafraîchie, qui avait été bouleversée par l'orage et qui ne s'était pas encore rassérénée, qui ne retrouverait peut-être jamais le calme qu'avait émietté la foudre.

Maryse attendait avec angoisse la visite promise par son parrain. Elle allait enfin le mettre au pied du mur, l'obliger à regarder son avenir, à l'aider à fixer l'instant de son destin. Elle ne pouvait vivre dans la contrainte que lui imposait le nouvel état de choses, son orgueil se refusait à accepter plus longtemps l'hospitalité si généreuse de ses cousines dont sa venue avait bouleversé la vie.

La lettre de Laugel arriva enfin. Maryse en déchira vivement l'enveloppe, elle relut plusieurs fois la phrase : « J'irai te voir après-demain. » Mais cet après-demain était passé ! Il était tombé dans le gouffre des jours : il était hier. Qu'était-il donc arrivé ? Pourquoi son parrain n'était-il pas venu comme il l'avait promis ? Avait-il changé d'idée, abandonné cette résolution de l'emmener à Paris qui, malgré l'incertitude, lui paraissait à présent une perspective éblouissante ?

Ah ! qu'elle était seule, abandonnée ! Elle errait dans le jour radieux, impatiente, attendant quoi ? Elle n'en savait rien, mais une sorte d'angoisse l'étreignait.

L'après-midi, lorsque, la chaleur tombée, l'air fut plus respirable, Laforgue monta au mont. Les femmes cousaient à l'ombre de la tonnelle, et l'artiste parla de son prochain départ. Elle l'annonçait ainsi, devant les Soubeyrou, parce qu'elle redoutait une explosion de chagrin de Maryse et que, sans nouvelles de Laugel, elle ne pouvait promettre fermement à Maryse de l'emmener à Paris.

L'orpheline accueillit la nouvelle sans broncher ;

elle apprenait à souffrir sans se plaindre, à ne pas se cabrer devant les coups du sort; elle acceptait celui-là, courbait la tête, abandonnée à son malheur, s'attendant à tout.

Donatienne avait exprimé poliment le regret vraiment sincère qu'elle avait de voir partir Louise Laforgue; elle avait de la sympathie pour cette femme si différente d'elle, une admiration sans bornes pour ce talent qu'elle sentait sans bien le comprendre et qui la dominait. Elle n'oubliait pas non plus que Laforgue avait soufflé à Maryse, le jour du déjeuner, des mots sages qui l'avaient frappée : « C'est dur, tu sais, pour une femme, de se débattre dans la vie ! » Elle espérait encore que cette sagesse amènerait sa jeune cousine à réfléchir, à accepter; elle croyait perdre une alliée.

La Gorgone souffrait de la blessure faite à son orgueil et qui rouvrait la blessure ancienne; mais elle souffrait aussi en pensant que l'enfant révoltée s'en irait sans doute et que, peut-être, jamais plus sa resplendissante jeunesse ne reviendrait illuminer sa pauvre vie montagnarde.

Les fronts étaient penchés, les aiguilles couraient, les pensées étaient ailleurs. Nul bruit ne déchirait l'air chaud, on n'entendait que le bourdonnement des insectes qui consumaient dans l'espace radieux leur éphémère existence.

Un bruit de moteur secoua le silence.

— C'est sans doute ton parrain? dit Laforgue.

— Oh! non, assura Maryse, ce n'est pas lui : son moteur n'a pas ce ronronnement-là.

Elle se leva, alla vers le mur de la terrasse et eut un éblouissement : une petite auto bleue, qu'elle connaissait bien, montait courageusement la route des lacets, guidée par un conducteur qu'elle devina, même avant de l'avoir vu. Que venait faire Serqueuse? Son parrain l'envoyait-il comme messenger? En ce cas, était-il malade? Était-il parti sans elle?

Il lui semblait que le grand ciel, que la chaleur avait déteint, tournoyait, allait tomber sur le mont.

— Qui est-ce? cria Laforgue.

Au bruit de cette voix, le jeune homme leva la tête et vit, au-dessus de lui, penchée sur le mur, l'apparition radieuse de Maryse. D'un geste charmant, il retira son béret et l'agita au-dessus de sa tête, si gaîment que Maryse pensa :

« Il ne doit pas m'apporter une mauvaise nouvelle! »

Elle courut au groupe des couseuses et dit à Louise :

— C'est Claude Serqueuse!

A ce nom qu'elles ne connaissaient pas, les deux montagnardes s'étaient levées; Henriette s'était sauvée dans la cuisine, tandis que Louise retenait Donatienne :

— Ne vous en allez pas, je vous en prie; ce jeune homme est charmant : c'est un ami de Laugel qui l'envoie certainement.

— Nous aurons bien dérangé votre vie, dit Maryse.

— Mais non, petite, répondit Donatienne, ce n'est pas du dérangement, c'est de la distraction; nous n'avions jamais vu tant de beau monde.

La voiture avait eu un dernier miroitement bleu, puis était entrée sous l'ombre des vieux arbres.

Maryse avait ouvert la porte à claire-voie et accueillait le visiteur :

— Mon parrain n'est pas malade?

Serqueuse serra, en s'inclinant, la main qu'elle lui tendait :

— Non, Mademoiselle, pas malade : un peu souffrant seulement; ce ne sera rien, je vous l'assure.

Il alla saluer Louise Laforgue, puis Donatienne, à qui elle l'avait présenté.

— J'entends que Laugel est souffrant?

— Un peu; rien de grave : un rhumatisme, sans doute, qui l'a subitement immobilisé.

— A-t-il vu un médecin? demanda Maryse.

— Tout de suite; on lui a fait une piqûre qui l'a soulagé; de l'air chaud, un peu de régime, et tout ira bien. Dans deux ou trois jours, il viendra vous

voir; il m'envoie vous rassurer, car j'ai eu la bonne idée d'être de retour le soir même de son petit accident.

— Vous êtes bien aimable de vous être dérangé pour venir jusqu'à nous, dit Louise.

— Si M. Laugel n'était pas souffrant, je vous assure que je serais tout à fait ravi de l'occasion qui m'est offerte de vous revoir et de connaître ce coin ravissant et cette délicieuse maison accrochée au mont, dont M^{lle} Maryse m'avait beaucoup parlé.

On fit une place au nouveau venu, et Donatienne apporta des rafraîchissements, car elle ne voulait pas manquer à la réputation de bonne hospitalité des montagnards de son pays.



Laugel, en rentrant du casino, avait trouvé la lettre oubliée, l'avait donnée à une femme de chambre pour qu'elle partît le lendemain matin. Par quelles mains indifférentes était-elle passée avant d'être jetée dans la gueule béante d'une boîte postale? Le romancier n'eut pas le loisir de s'en occuper : le lendemain, en se levant, il avait été pris d'une douleur violente qui avait semblé lui faucher la jambe droite; il s'était accroché au lit, incapable de marcher, avait dû s'aliter et avait souffert horriblement jusqu'à l'arrivée d'un médecin.

Tout le jour, il avait broyé du noir. Il était là, condamné à l'immobilité, privé de nourriture, abreuvé d'eau minérale, alors que tant de divines bouteilles dormaient dans les caves de la maison. Quelle déchéance pour lui, ce robuste qui portait beau et ne pensait pas que le mal pût l'atteindre! Le soir, il était un peu mieux et avait essayé de se lever : l'intolérable douleur l'avait rejeté au lit avec une sorte de rugissement. Une hargne l'envahissait de se voir cloué là.

« Je ne suis pas vieux, pourtant! » se disait-il.

Puis il pensait :

« L'âge n'y fait rien : ce pauvre Lasbet...! »

Une piqûre lui apporta le soulagement d'un sommeil profond, et ce ne fut que le lendemain, au réveil, qu'il apprit que Claude Serqueuse était arrivé, trop tard pour le voir.

Lorsque le jeune homme entra dans la chambre du romancier, il fut accueilli par cette exclamation dans laquelle pointait un peu de mélancolie :

— Ah ! que c'est beau, la jeunesse ! Regardez-moi : me voilà immobilisé comme un vieux barbon que je suis, du reste. Enfin, n'en parlons pas ; il paraît que ce ne sera pas grave pour cette fois, mais c'est un avertissement. Votre affaire est-elle terminée ?

— Quelle affaire ?

— Mais celle pour laquelle vous nous avez quittés si brusquement ?

— Oh ! oui, oui, dit Claude, assurément !

Il avait l'air de sortir d'un rêve.

— Eh bien ! ici, ça n'a pas marché : la source est dans le lac !

— Vraiment ?

— Vous dites ça d'un air joyeux : vous ne vous rendez donc pas compte de ce que nous perdons ?

— Oh ! une source perdue... !

— On n'en retrouve pas une autre !

— Est-elle vraiment perdue ?

— Absolument ! Figurez-vous que lorsque nous sommes allés à Précostal, la vieille Soubeyrou nous a appris que le fils du châtelain demandait Maryse en mariage.

— Le châtelain ?

— Et les Soubeyrou, émerveillées par la perspective de cette union, donnent la source en dot à Maryse.

— Mais vous me disiez...

— Attendez donc ! La mâtime ne veut pas se marier, tout au moins elle a déclaré qu'elle n'épouserait pas celui-là. La source ? elle s'en moque !

— Ah ! la brave petite !

— Vous en avez de bonnes, vous !

— J'aime les gens désintéressés.

— A ce point-là, c'est de la bêtise! Savez-vous ce que la vicille Soubeyrou va faire de cette fortune? Non? Eh bien! elle va la donner à l'église de Précostal, à condition qu'elle ne soit jamais exploitée, voilà! Ah! les femmes!

— Mais si M^{lle} Maryse n'aime pas ce jeune homme...

— Est-ce qu'elle sait! Et l'autre, comprenez-vous ça, qui ne donne sa source que pour ce croquant!

— Ne vous agitez pas, conseilla Serqueuse : il faut en prendre son parti.

— Vous en avez une philosophie, vous! Vous prenez ça avec le sourire. Et Barrier qui a des millions à notre disposition! Et je suis là, immobilisé! Ah! mais, la Soubeyrou, je lui ferai une visite et je lui réserve une surprise à laquelle elle ne s'attend pas!

Serqueuse ne demanda pas de quelle surprise il s'agissait; il proposa au romancier de venir déjeuner près de lui et s'en fut, en attendant, acheter les journaux du jour.

On avait dressé près du lit la table de Serqueuse, auquel un maître d'hôtel passait tous les plats odorants d'un copieux déjeuner. Laugel, grognon, le regardait.

— Veinard! gémit-il. Si vous croyez que c'est drôle, un repas d'herbes cuites arrosé d'eau de Vittel!

— Ce sera l'affaire de deux ou trois jours.

— Je l'espère bien! Le médecin m'a dit que demain..., mais je pense que c'est pour me faire prendre patience. Alors je vais vous demander un service : si je ne peux me lever demain, pourrez-vous aller pour moi à Précostal?

— Avec plaisir.

— Vous raconterez mon stupide accident, car c'est stupide, ce faux mouvement que j'ai fait!

Laugel avait la coquetterie de ne pas admettre de rhumatismes.

— Vous direz à Maryse qu'elle patiente deux ou trois jours, car il va falloir que je m'occupe de son

avenir; elle sera majeure cet hiver, et je ne crois pas qu'elle consente à renouveler son bail chez les Soubeyrou.

— Ne vous inquiétez pas, redit Serqueuse, j'ai tout mon temps; j'irai demain à Précostal.

Le lendemain, Laugel se leva, mais il dut renoncer à descendre.

— Voyez, dit-il à Serqueuse, je fais, comme de Maistre, un voyage autour de ma chambre : c'est tout ce que je pourrai me permettre; vous irez au mont des Soubeyrou.

Ils déjeunèrent dans l'appartement du romancier, mais sur une table dressée près de la fenêtre ouverte sur le parc de l'hôtel. Le médecin avait permis à Laugel un repas plus consistant, ce qui lui avait fait retrouver sa belle humeur et son optimisme.

Les deux hommes avaient attendu en devisant et en fumant que les heures les plus chaudes fussent passées, puis Serqueuse s'était mis en route pour Précostal, chargé par Laugel de transmettre à M^{lle} Laforgue et à sa filleule ses affectueuses pensées.

— Quant à la Soubeyrou, avait-il ajouté, je ne vous charge de rien pour elle : vous ne feriez pas la commission !

Serqueuse avait souri et, courtoisement, fait participer Donatienne à la distribution des bonnes pensées de Laugel.

*
* *

Sur la terrasse, Serqueuse tenait en haleine le petit groupe des femmes qui travaillaient peu, amusées par son récit. Il narrait son voyage récent, son séjour dans les Landes. Il parlait bien, animait les descriptions ou les anecdotes de quelques gestes spirituels, il avait des trouvailles de mots si heureuses que l'on croyait entendre chanter la mer ou sentir la bonne odeur de la pinède.

Maryse oubliait sa peine, elle se retrouvait, revivait les jours enfuis. « Mais ce ne sont que des

minutes, de pauvres minutes qui passent ! » se disait-elle, et, tout en écoutant le récit, elle songeait au départ prochain de sa famille d'adoption. Partirait-elle aussi ? Allait-on la laisser encore au mont ? Oh ! incertitude pire parfois que la détresse ! Il semblait à Maryse qu'elle était comme un oiseau sur le fin bout d'une branche que balançait le caprice du vent et qui, peut-être, allait se rompre en l'entraînant à l'abîme. Ah ! comme elle aurait voulu voir le visage de son destin, quitte à se sentir effrayée !

La conversation commençait à languir un peu, malgré l'entrain de Claude.

— A présent qu'il fait moins chaud, dit Laforgue, tu devrais, Maryse, conduire M. Serqueuse jusqu'à ce que tu appelles le belvédère : la vue y est vraiment magnifique.

— Si le visiteur veut bien me suivre, dit Maryse gaiement, le belvédère est à quelques minutes d'ici, l'entrée est gratuite et vraiment la vue vaut le petit déplacement.

— Je crois bien que je vous suis ! dit Serqueuse en se levant. Comment, vous m'eussiez laissé partir sans voir cette curiosité, car je pense que c'en est une ?

— Assurément. Viens-tu, Laforgue ?

— Non, répondit l'artiste ; j'ai encore chaud, je préfère rester assise à l'ombre. Mets ton chapeau.

— Inutile ! Dans deux minutes nous serons sous les arbres.

Elle traversa la terrasse dans sa longueur, suivie de Claude. Ils franchirent la porte, passèrent derrière la voiture et s'engagèrent dans un petit sentier à peine dessiné, qui serpentait sous les vieux noyers.

— Le chemin est bien étroit, dit Maryse, qui marchait devant, mais il n'y a presque que moi qui hante ces lieux ; les gens du pays ne viennent jamais au mont, on ne passe guère ici que pour la cueillette des noix.

Serqueuse admirait Maryse dans une simple robe

de toile blanche qui laissait nus le cou et les bras dont le soleil avait avivé l'éclat; il la comparait à un beau fruit velouté, doré par l'été.

Ils débouchèrent enfin sur la minuscule plate-forme que soutenaient, au-dessus du vide, des rochers et des pins rabougris.

— Ah! que c'est beau! s'écria Claude. Je ne m'attendais pas à cela.

— Incrédule, voyez!

La montagne, sur leur gauche, semblait leur tendre son visage avec ses aspérités lumineuses, ses creux d'ombre, les rides de ses crevasses, ses touffes de végétation. D'autres pics s'enchaînaient à elle, étendaient jusqu'à l'horizon leurs vagues monstrueuses et bleues. Entre eux et la chaîne des petits monts s'étendait la vallée qui semblait couler comme un fleuve multicolore avec ses taches d'ombre et les larges flaques lumineuses que faisaient les champs de maïs sous le soleil.

— Quelle belle solitude! dit Serquieuse.

— J'étais sûre que vous aimeriez Précostal, mais lorsque je vous ai invité à y venir, je ne croyais pas à votre visite.

— Moi non plus.

— Ah?

— C'est une conversation que j'ai eue hier avec votre parrain qui m'a décidé à venir aujourd'hui.

— Comment cela? Qu'est-ce qu'il a pu vous dire, mon parrain?

— Il m'a raconté votre retour ici, votre refus d'épouser le châtelain...

— Oh!

— Ne vous récriez pas : j'ai trouvé cela si bien! Elle leva sur lui un regard étonné.

— Vous comprendrez pourquoi. Il m'a dit aussi que votre cousine, courroucée de ce refus, revenait sur sa bonne intention de vendre la source pour vous doter.

— Oh! mais, il vous a tout dit!

— Tout! Il ne faut pas lui en vouloir : j'étais tellement heureux!

— Heureux ! de ça ?

— Oui, infiniment heureux de ça !

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'un jour, désolé, j'avais fui une jeune fille que je commençais d'aimer, parce qu'on me l'avait dite riche de cette source et que je ne voulais pas qu'elle pût croire que je l'aimais pour cette richesse. J'apprends qu'elle n'a plus rien, que peut-être il lui faudra se débattre pour faire sa vie, alors j'accours lui dire que je l'aime et lui demander de me laisser le soin de son avenir. Car je vous aime, Maryse ; je vous aime depuis le premier jour de notre rencontre, depuis la première promenade, depuis le premier boston. Voulez-vous, dites, voulez-vous être ma femme ? Je n'ai pas de château, pas de source, mais faites-moi confiance pour l'avenir.

Deux larmes lourdes coulaient des yeux de Maryse, deux larmes de joie, de cette joie si profonde qu'elle est près de la douleur ; mais son visage était si resplendissant que Claude ne pouvait se méprendre. Il s'approcha et, la prenant dans ses bras, il appuya la chère tête contre son épaule et lui donna son premier baiser.

Un long moment ils restèrent ainsi, au milieu du silence impressionnant des choses, car ils sentaient que nul mot humain n'exprimerait leur bonheur ; ils prolongeaient, peut-être inconsciemment, ces minutes merveilleuses, avant de redescendre dans la vie.

La vie ! Elle les appelait, tyrannique. Maryse, près de son oreille, entendait le tic tac de la montre-bracelet de Claude, qui rythmait ces minutes inoubliables comme un petit cœur impitoyable. Ils avaient perdu la notion du temps.

L'idée que Donatienne pourrait les chercher ramena Maryse à la réalité.

— Il faut rentrer, dit-elle ; que penserait ma cousine !

— Ne craignez plus rien, dit Claude.

Elle eut un sourire de ravissement. Ah ! ces mots : « Ne craignez plus rien », quel baume ils

versaient sur son cœur ! Oh ! non, elle ne craindrait plus rien près de cet être fort qui était son amour, son avenir, ce destin dont tout à l'heure elle voulait connaître la face. Il était là, près d'elle ; il avait le visage qui souvent avait hanté son souvenir depuis son retour au mont. Il était celui qu'un matin elle avait vu s'enfuir le cœur serré, retenant ses larmes. Ah ! qu'il était beau ce destin dont elle avait douté !

Avant de quitter le belvédère, elle jeta un regard sur la vallée ; étendant le bras, elle dit à Claude :

— Ce village, là-bas, c'est Esséra, le pays de papa.

— Nous irons en pèlerinage, dit Claude.

— Oui, murmura-t-elle ; il serait si heureux, aujourd'hui !

Ils reprirent le petit sentier, sous l'ombre verte des arbres ; il était bien étroit, mais, à présent, ils pouvaient passer de front : ils marchaient si près l'un de l'autre !

Ils se séparèrent au moment d'arriver sur le terre-plein, devant la grille. Ils s'arrêtèrent un instant devant l'auto, la regardèrent, échangèrent des petites phrases banales, inutiles, pour se réhabituer, car leurs voix tremblaient encore d'émotion.

Laforgue, qui les voyait, leur cria de loin :

— Eh bien ! vous avez eu le temps de contempler le paysage !

Maryse ouvrait la vieille porte ; elle ne put dire un mot, il lui semblait qu'elle ne reconnaîtrait plus sa voix. Serqueuse répondit :

— C'est tellement beau qu'on ne peut s'arracher à la contemplation.

— Je vous arrache cependant d'ici. Si vous voulez dîner avec Laugel, vous n'avez pas une minute à perdre. Voulez-vous me déposer au village en passant ?

— Avec plaisir.

Laforgue et Serqueuse prirent congé de Donatienne, et Maryse les conduisit jusqu'à la voiture.

— Viens me voir demain, dit Laforgue à la jeune fille ; je ne monterai pas.

— Moi, dit Claude, je ne viendrai pas demain :

il faut laisser votre parrain se remettre, mais je l'amènerai après-demain.

— Et s'il ne peut pas marcher?

— Je viendrai vous apporter des nouvelles.

Elle le remercia d'un sourire.

Penchée sur le mur, elle regarda s'éloigner la petite auto bleue que, dans un jour semblable, ensoleillé comme celui-ci, elle avait vue s'enfuir, le cœur désespéré. Elle admirait, attendrie, ce chevalier venu tout en haut d'un mont pour lui apporter son cœur. Ah! dans ce soir magnifique et doré, comme elle était heureuse, la pauvre petite Lasbet!

Lorsque, vêtu pour le dîner, Serqueuse pénétra dans la chambre de Laugel, le romancier lança de sa plus belle voix :

— Eh bien! vous vous plaisez à Précostal! J'ai cru que vous ne reviendriez pas dîner!

— Je vois que vous allez mieux! répondit Serqueuse, railleur.

— Diafoirus me trouve très bien; je descendrai demain. A table!

Le maître d'hôtel entra, apportant le premier service.

Dès qu'ils furent seuls, Laugel demanda :

— Alors, cette visite?

— Charmante. Le pays est magnifique; quel joli village! Votre filleule m'a conduit au belvédère; la vue est admirable.

— N'est-ce pas? Elle appelle ça le belvédère; moi, je dis que c'est une verrue sur le mont.

— Alors, elle est vraiment bien placée. Et la maison? C'est charmant, cette vieille demeure accrochée là, toute seule, ce nid dans la verdure!

— Oui, oui, c'est joli, mon petit, quand on voit ça l'été, au soleil; mais, l'hiver, pour la petite, ce n'est pas gai! Et je crois bien, la pauvre gosse, qu'il faudra qu'elle y reste encore. Je ne peux pas la prendre avec moi, Laforgue non plus; alors? Travailler, c'est très joli, mais à quoi? Ah! je suis bien anxieux pour l'avenir de cette belle fille!

— Ne vous tourmentez donc pas, dit Serqueuse, souriant.

— C'est très joli, mais il faut bien que quelqu'un s'occupe de son avenir, n'est-ce pas? Si ce n'est pas moi, qui donc le fera?

— Moi!

— Vous?

— Certainement. Ce n'est pas très protocolaire, mais j'ai l'honneur de vous demander la main de votre filleule.

— Vous? Serqueuse, vous? Ah! par exemple! Mais, mon pauvre ami, sa main, vous savez, il n'y a rien dedans!

— Je le sais; mais vous avez confiance en moi?

— Assurément! Je sais que vous avez un bel avenir.

— Eh bien! quand on a un bel avenir, est-ce qu'il n'est pas naturel d'offrir à la femme qu'on aime de le partager?

— Mais alors, ça vous a pris comme ça, aujourd'hui?

— Mais non, quand elle était ici...

— Alors, pourquoi avez-vous fichu le camp?

— Quand vous m'avez dit qu'elle était l'héritière de la source. Vous comprenez, j'aurais eu l'air de la désirer pour ça!

— Ah! mon petit Serqueuse, vous n'êtes pas ordinaire! Vous, je vous mettrai dans un roman! Mais je suis bien heureux que vous l'aimiez; elle est belle, mais elle est aussi bonne et intelligente. Elle a la nature fine de Tony et son cœur, son cœur généreux et fidèle; je crois que vous avez toutes les chances de bonheur. Je ne vous ai pas demandé si elle vous aime: vous avez dû vous en informer, pendant la visite au belvédère?

Ils rirent tous deux et ils se serrèrent les mains. Laugel était un peu ému. Claude était triomphant, car l'âge imprime une forme à notre joie.

— Comment trouvez-vous Donatienne Soubeyrou? demanda Laugel.

— Belle, certainement, d'une beauté étrange;

mais, aujourd'hui, ce n'était pas par la Gorgone que j'étais fasciné.

— Je comprends ça. Ah ! la mâtine, avec sa source !

— Oh ! il y a d'autres occasions de faire fortune ; n'y pensez plus, à cette source !

— Comment voulez-vous que je l'oublie, quand je suis condamné à boire de l'eau ? Et puis, c'est trop bête ! Tenez, j'offre le champagne en l'honneur de Maryse !

— Jamais de la vie ! dit Serqueuse. J'ai promis que nous irions après-demain à Précostal, et je tiens absolument à ce que vous puissiez marcher.

— Allons, je ne veux pas vous contrarier aujourd'hui.

Mélancoliquement, Laugel emplît son verre d'eau.

Résumant, le soir, sa journée, il ne fut pas mécontent : il avait manqué une brillante affaire, mais il mariait sa filleule à un garçon dont l'avenir était plein de promesses ; cela valait bien le voyage.

À Précostal, Laforgue préparait son départ ; ses études terminées, elle allait voir un peu d'un autre pays ; il y avait longtemps qu'elle était chez Cabet et que, presque chaque jour, elle grimpait au mont ; sa fantaisie semblait figée, elle avait besoin de secouer ses ailes. Depuis tant de jours elle butait ses regards à la montagne qui l'écrasait qu'elle avait hâte de voir un horizon sans fin : la plaine ou l'Océan.

Maryse, après le départ de Serqueuse, était longtemps restée sur la terrasse ; elle demeurerait plongée dans la solitude que tant d'espoirs emplissaient, à présent ! Elle ne voulait voir personne, ne voulait pas parler ; elle voulait savourer la joie du secret magnifique qui emplissait son cœur et sa pensée. Elle regardait l'immensité, le petit clocher émergeant de la verdure, la vieille maison dans laquelle elle était arrivée un jour, désespérée, dans le singulier équipage d'un char de ferme traîné par des bœufs. Ah ! qu'elle l'aimait, à présent, cette vieille

maison où son père l'avait envoyée vivre ! Quelle douceur elle trouvait aux vieux murs, à la petite tonnelle à l'ombre de laquelle Claude était venu s'asseoir, attendant patiemment le moment de lui annoncer la merveilleuse nouvelle de son amour. Elle allait la quitter, cette vieille demeure, mais elle se promettait d'y revenir pour y retrouver la première et fraîche impression de son bonheur.

Elle aimait Donatienne, cause indirecte de sa joie. Ah ! qu'elle avait bien fait de reprendre à tout jamais la source, objet de tant de convoitise, puisque cette richesse eût éloigné d'elle celui qu'elle aimait, auquel elle avait, en secret, si souvent et si désespérément pensé.

Le crépuscule descendait sur le mont, et la fille de Tony Lasbet demeurait là à rêver ; elle ne voyait pas le soir, car une aube magnifique illuminait son cœur de clarté.

En la regardant, durant le souper, Donatienne vit bien que son visage était radieux, et la pauvre fille se disait : « Comme elle sera heureuse de nous quitter ! Elle ne saura même pas que j'aurai le cœur déchiré. Combien de temps faudra-t-il pour que j'use cette grande peine qu'elle va me faire ? »

Henriette et Fine couchées, lorsque Donatienne et Maryse furent sur le seuil de leurs chambres, la Gorgone, de sa voix grave, dit en regardant tendrement Maryse :

— Bonsoir, petite !

Ah ! ces mots, cette intonation !

Maryse crut qu'elle venait d'entendre Tony Lasbet... Elle hésita, puis elle dit, presque à voix basse :

— Veux-tu entrer un moment dans ma chambre ?

De son grand pas souple, Donatienne la suivit, se demandant si, tout à coup, elle n'allait pas lui dire : « Je pars ! » Et son cœur tremblait à cette pensée.

Un long moment, Maryse resta muette, les yeux baissés ; elle dit enfin, regardant sa cousine :

— Écoute, Dona, j'ai un secret !

— Un secret ?

— Oui, un grand, un beau secret ! Je voulais le

garder encore un peu pour moi, mais je ne peux pas. Tu as été trop bonne, tu m'as trop généreusement accueillie pour que je te ferme mon cœur.

La vieille fille écoutait, étonnée, inquiète.

— Tu sais, continua Maryse, l'ami de mon parrain, M. Serqueuse?... Eh bien! il m'aime, et moi, Dona, je l'aime aussi. Je crois que je l'aime depuis la première fois que je l'ai vu.

Donatienne écoutait les mots charmants que disait Maryse. Ah! qu'ils éveillaient en elle de vieux souvenirs, une voix oubliée, un visage effacé, un rêve évanoui!

— J'ai voulu, reprit Maryse, que tu sois la première à savoir, toi qui as été si maternelle pour moi; seulement, toi, tu garderas ce secret. Laissons à mon parrain l'illusion qu'il t'apprendra la grande nouvelle de mes fiançailles.

Donatienne tâcha de sourire et fit un signe de tête affirmatif; elle ne voulait pas pleurer.

— Et maintenant, Dona, va dormir! Hein! en voilà, une nouvelle! Je suis heureuse! heureuse!

Maryse embrassait Dona, l'étourdissait de sa joie. Près de la porte, elle recommanda :

— Et surtout, garde bien le secret!

Une fois seule, la Gorgone libéra les larmes qui l'étouffaient. A présent, elle était sûre que le temps n'userait pas la peine que lui causerait le départ de son enfant d'adoption.

*
* *

— Voilà mon parrain!

Maryse, l'oreille tendue, avait perçu l'appel du klaxon au moment où l'auto tournait, après avoir passé l'église, pour s'engager dans les lacets. Elle sortit sur la terrasse, elle écoutait le moteur qui s'actionnait comme un cœur ardent, puis elle vit monter l'auto qui s'arrêta devant la porte comme elle y arrivait.

Laugel, descendu le premier, la serra dans ses bras, puis ce fut Laforgue, que l'on avait prise en passant au village. Serqueuse la salua cérémonieu-

sement, avec de banales paroles de politesse, mais avec des regards plus éloquents que les mots.

— Eh bien ! mon parrain, et cette jambe ?

— Mais c'est fini ; ce n'était rien. Je suis sûr que Serqueuse a exagéré.

— Oh ! je vous assure...

— Tant mieux, car, moi, j'ai complètement oublié ce petit coup de fouet.

Peut-être Laugel exagérait-il lui-même, car il roidissait la jambe et faisait effort pour se redresser et ne pas perdre un pouce de sa taille qu'il savait superbe. Il s'était récrié lorsque Serqueuse lui avait proposé de prendre une canne. Il pensait conduire, mais il avait dû prendre la place du passager et laisser le volant à Claude.

Donatienne, qui arrivait, s'informa timidement de la santé du romancier, puis, à sa suite, tout le monde pénétra dans la salle, car il n'y avait pas encore assez d'ombre pour que le groupe pût s'installer sur la terrasse.

Donatienne était nerveuse, son visage mat était plus pâle qu'à l'ordinaire ; cette visite l'impressionnait. Elle n'avait pas revu Laugel depuis la scène durant laquelle elle s'était montrée si violente qu'elle l'avait ensuite vivement regretté. Elle en voulait un peu au romancier de n'avoir pas eu un mot pour contredire Maryse ou la raisonner ; elle lui en voulait aussi de cette espèce d'enchère qu'il avait mise sur la source.

Une sorte de gêne planait sur la réunion, que semblait présider Laugel, mis en belle humeur par la tenue contrite de Donatienne qu'il regardait un peu ironiquement. C'est à elle, cependant, qu'il s'adressa, sur un ton presque cérémonieux.

— Mademoiselle, dit-il, vous êtes une des dernières parentes de Lasbet ; vous et votre sœur avez accueilli Maryse avec tant de bonne grâce et de désintéressement que je crois devoir vous annoncer à vous la première la demande que m'a faite mon jeune ami Serqueuse.

Il s'arrêta pour jouir de l'effet de ses paroles. Il

reprit, fixant le visage fermé de Donatienne :

— Oui, Serqueuse m'a demandé la main de Maryse.

— Mais, Monsieur, moi, je ne suis rien, n'est-ce pas, rien du tout.

Et, voulant faire l'ignorante, elle ajouta :

— Maryse aurait pu me dire ce projet avant la visite que m'a faite M. Coustous de Cazeneuve !

— Mais, Dona, je ne le savais pas !

— Et puis, mademoiselle Soubeyrou, je vous en prie, dit Laugel, impatienté, laissez-nous et demeurez vous-même en paix avec votre Coustous ; j'en ai appris de belles sur son compte !

— Sur le compte de M. Coustous !

— ... De Cazeneuve, parfaitement ! Du fils, surtout ! Celui-là demandait la main de Maryse en escomptant bien autre chose.

— Lui ? s'emporta Donatienne.

— Lui ! Vous savez peut-être que, l'an dernier, il est allé à Biarritz ?

— Mais les gens riches de la contrée y vont presque tous !

— Seulement ils ne font peut-être pas comme lui qui a joué et perdu ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas, de sorte que le père a dû payer la forte somme et, pour cela, hypothéquer sa ferme.

— Ce n'est pas possible ! dit la pauvre Soubeyrou, accablée.

— C'est plus que possible : c'est vrai. Maintenant, vous voyez clair dans leur jeu. Quant à Serqueuse, il sait que la main de Maryse est vide, il se contente de son cœur, et, si vous le voulez bien, nous laisserons ces fiancés échanger un baiser qu'ils brûlent, j'en suis sûr, de se donner.

Claude s'était levé, Maryse avait fait de même : ils échangèrent un baiser officiel, puis Laforgue et les cousines embrassèrent Maryse. Les regards de Donatienne et de la jeune fille se croisèrent, des larmes brillaient dans leurs yeux ; Maryse était émue de reconnaissance, Donatienne était douloureuse parce qu'elle était sûre, à présent, qu'elle

allait perdre l'enfant qu'elle chérissait, et déjà elle se demandait ce qu'elle pourrait faire pour la ramener parfois dans la vieille maison.

— Maintenant, Maryse, dit Laugel, va donc avec Claude jusqu'à l'auto : vous rapporterez les gâteaux et le vin mousseux qui y sont ; nous allons boire à vos fiançailles.

Les jeunes gens partirent, heureux d'échapper à l'ambiance qu'au fond, tout au fond de lui, Claude trouvait un peu « pompier ». Ils sortirent et gagnèrent la voiture. Serqueuse regarda le petit sentier menant au belvédère :

— Quel malheur que nous ne puissions pas y aller ! dit-il avec une moue si jeune, si enfantine, même, que Maryse ne put s'empêcher de rire.

— Petite aimée, avez-vous pensé à moi ?

Elle le regarda, mutine.

— Moi, en pensée, je ne vous ai pas quittée ; il me semble que j'ai vécu depuis deux jours dans cette charmante maison ou sur votre admirable belvédère. Et vous, dites, avez-vous pensé à moi, un peu ?

— Mais je n'ai pensé qu'à vous ; je me suis tout le temps demandé si c'était vrai, si je ne rêvais pas.

— Non, petite Maryse, vous n'avez pas rêvé : je vous aime, je vous aime !

Une voix appelait :

— Maryse !

— Dépêchons-nous ! dit-elle en ouvrant la porte de l'auto.

Elle passa les bouteilles à Claude, prit le colis de friandises et, refermant la porte, cria :

— Voilà ! voilà !

Claude avait mis les deux bouteilles sous son bras gauche ; du bras droit, il enlaça Maryse, et, l'attirant à lui, ils échangèrent un baiser moins protocolaire que ce baiser officiel dont l'assemblée avait été témoin. Les gâteaux furent bien un peu victimes de l'effusion, mais, quoi, ils avaient voyagé !

Tandis qu'Henriette et Laforgue dressaient une table sur la terrasse, s'occupaient du goûter, au moment où Laugel allait sortir de la salle, Dona-

tienne s'était approchée de lui et, la voix tremblant un peu, lui avait dit :

— Je voudrais, monsieur Laugel, vous dire quelque chose.

— Je vous écoute, mademoiselle Soubeyrou; de quoi s'agit-il?

Elle ferma la porte avant de revenir vers lui.

— Voilà, dit-elle, embarrassée, Maryse va partir, et j'ai un grand chagrin de la perdre. J'ai une maison, mais je n'ai jamais eu un foyer, pas d'enfants, alors... N'est-ce pas, moi,... je l'aime, vous comprenez? Je l'aime comme si elle était ma fille! Quand je pense qu'elle ne reviendra plus!...

Elle était là, droite devant lui, dans sa simple robe noire. Elle serrait de toutes ses forces les paumes de ses mains l'une contre l'autre. Elle le regardait, le visage pâli, les yeux remplis de larmes. Jamais plus pathétique visage de femme n'était apparu à Laugel; jamais la Gorgone n'avait découvert à un homme tant d'humaine beauté; jamais Donatienne Soubeyrou, même dans sa jeunesse, n'avait eu plus de splendeur que dans cet instant, transfigurée, exhaussée par cet amour maternel refoulé, inassouvi, et dont la passion éclatait comme s'épanouit sous l'ardent soleil la plus magnifique des fleurs.

Emu plus qu'il ne l'eût voulu, le romancier affirma :

— Soyez sûre que Maryse vous aime, que jamais elle n'oubliera ce que vous avez fait pour elle, et ne doutez pas qu'elle reviendra égayer votre maison, car j'ai la conviction qu'elle sera heureuse.

— Dieu vous entende!

Laugel fit un pas pour sortir.

— Attendez, dit Donatienne, qui s'était un peu remise. Je veux vous croire; mais je voudrais, cette enfant, l'attacher à notre pays. Je vous ai parlé l'autre jour de ce champ, de cette source... Eh bien! jè la lui donne!

— Ah! Mademoiselle!

Laugel ne put en dire davantage : il venait de recevoir un tel coup!

— Seulement, continua Donatienne, je ne suis pas riche, je ne peux pas faire des travaux.

— Ne vous inquiétez de rien; faites votre don, je me charge du reste.

— Le papier est fait, il est déjà chez le notaire de Galléga. Voulez-vous vous charger de le dire à Maryse?

— Avec joie!

— Merci.

Ouvrant la porte, il s'effaça pour laisser passer cette montagnarde que la nature avait douée de toute la beauté humaine, à laquelle le Ciel avait donné la noble et divine bonté.

Lorsque Donatienne et Laugel reparurent, Laforge, Henriette et les deux jeunes gens, qui les attendaient sur la terrasse, les regardèrent curieusement. Le romancier était souriant, mais le visage de Donatienne était encore mal remis du tumulte qui l'avait bouleversé.

— Tu ne sais pas, Maryse, que ta cousine Donatienne a beaucoup de chagrin à la pensée que tu ne reviendras plus au mont. Elle croit que tu vas l'oublier quand tu seras mariée.

— Oh! Dona, ma pauvre Dona! Comment peux-tu croire une chose pareille!

Maryse, d'un mouvement spontané, était allée vers sa cousine, elle l'embrassait, la berçait dans ses bras, et, s'adressant à Serqueuse :

— N'est-ce pas que nous reviendrons?

— Si vos cousines veulent bien de moi.

— Certainement, elles veulent! Du reste, je laisserai ma chambre installée.

Donatienne souriait et la bonne Henriette secouait sa grosse tête en signe de joie.

— Eh bien! dit Laugel, asseyez-vous tous. Serqueuse, versez, pour que nous buvions à vos fiançailles.

Lorsque chacun se fut saisi de son verre, le romancier reprit :

— Nous buvons aux fiançailles de ces enfants, mais saluons d'abord le beau geste des demoiselles

Soubeyrou qui donnent en dot à Maryse la source de Précostal !

L'effusion fut générale : Donatienne et Maryse pleuraient d'une joie qu'elles confondaient ; Henriette souriait à l'étable neuve, Laforgue aux miettes qu'elle recueillerait, Laugel au paquet d'actions promis par Barrier. Serqueuse semblait ne pas se mêler à cette joie générale.

— Eh bien ! Serqueuse, vous n'êtes pas content ?

— Est-ce un piège ? Vous m'avez dit l'autre jour : « La main de Maryse est vide. »

— Je vous disais la vérité, et votre geste désintéressé garde toute sa noblesse. M^{lle} Soubeyrou vient seulement de me faire connaître son intention. Et vous avez, vous, une mission à remplir : votre fiancée vous charge d'explorer le champ pour trouver la source, et de savoir ensuite — car ne vendons pas la peau de l'ours que nous n'avons pas tué — si cette source ne nous donnera que de l'eau fraîche ou l'eau salvatrice que la Faculté nous fera vendre.

Il y eut un sourire général à cette prudente remarque de Laugel, mais tout le monde était optimiste, et l'on commença de faire des projets.

Donatienne se chargeait de faire prévenir le vieux pâtre Bélista : il savait, lui, l'endroit précis où gisait l'eau qu'il avait « entendue chanter ».

Ce soir-là, toute la joie du monde semblait concentrée sur la terrasse de cette vieille maison montagnarde. Bien après le départ des visiteurs, Maryse et les Soubeyrou s'en donnaient à cœur joie, perdues dans le domaine de l'avenir : Henriette reconstruisait la ferme, Maryse réorganisait le logis. Donatienne était perdue plus loin, tout au fond d'un futur ; elle souriait à des images confuses, à des pas menus, à des rires d'enfants qui remplissaient la maison.

En arrivant à l'hôtel, Laugel pria Serqueuse de s'occuper de la voiture ; ils se retrouveraient au dîner. Il courut demander Barrier au téléphone. Ah ! quelle joie en entendant la voix du banquier !

— C'est vous, Barrier? Bonne nouvelle : nous avons la source! Envoyez les fonds pour les premiers travaux.

Et quel sourire illumina le visage du romancier lorsqu'il entendit Barrier, joyeux aussi, lui assurer :

— Vous aurez cent mille francs après-demain. Faites vite et bien, ne regardez à rien : nous avons des millions derrière nous.

En montant dans l'ascenseur, Laugel sentit une douleur fulgurante à la jambe.

« Pourvu, pensa-t-il, que cette source guérisse les rhumatismes ! »



Le vieux Bélista descendit de sa montagne, il marcha de long en large dans le champ, compta ses pas dans un sens, puis dans l'autre. Il s'arrêta, la tête un peu branlante; la voix cassée, il eut une sorte de sourire qui montra ses gencives sans dents, qui détendit un peu les innombrables plis de sa face tannée et ferma presque ses paupières sur ses petits yeux noirs qui ressemblaient à deux prunelles :

— C'est là! dit-il en frappant avec son bâton.

Puis, sans attendre, sans même aller jusqu'au village que tous les vieux de son âge avaient quitté pour le grand repos, il repartit vers la montagne où paissait son troupeau.

Serqueuse, installé chez Cabet, à la place de Laforgue, partie pour quelque temps à Paris, fit commencer les recherches à l'endroit indiqué par le vieux Bélista qui ne s'était pas trompé : ce fut bien là que l'eau jaillit.

Alors vinrent les jours d'anxiété durant lesquels on se demandait ce qu'allaient donner les multiples analyses. Que pouvait renfermer cette eau limpide semblable à toutes les eaux que l'homme n'a pas polluées? Les femmes se le demandaient, à la maison du mont; Serqueuse y pensait, mais préoccupé du point de vue scientifique; Laugel était nerveux, presque angoissé, il allait et venait sur les routes, stimulé par les coups de téléphone de Barrier.

Enfin les expériences furent concluantes : la source de Précostal était bien la source salvatrice espérée. Les douloureux pouvaient venir : la divine guérisseuse avait bondi vers eux et, captée, disciplinée, allait leur être distribuée moyennant finance.

Dès que la nouvelle fut officielle, Laugel partit pour Paris hâter les démarches commencées par ses amis afin d'obtenir l'autorisation de l'Académie de Médecine et régler avec la banque Barrier la question financière.

A Précostal, la joie était délirante, et l'on put constater les prémices de cette révolution qu'avait tant redoutée Donatienne Soubeyrou.

Chaque habitant se croyait déjà riche, ou en passe de le devenir. On commençait à repeindre les maisons, à faire des chambres supplémentaires dans les greniers, des habitations dans les granges. Cabet, dont la pauvre maison était devenue l'*Hôtel de la Source*, installait un garage, une salle à manger, car déjà, de tous côtés, les autos amenaient des promeneurs qui venaient voir les premiers travaux, les touristes découvraient le pays.

La société financière avait versé entre les mains de M^e Tramesègues, notaire à Galléga, la partie de la somme que M^{lle} Lasbet touchait en espèces pour la vente de la source, le reste consistait en un respectable paquet d'actions de la société.

Grâce à Laugel, la presse, tant à Paris qu'en province, avait « donné ». Les gens à l'affût des affaires nouvelles accouraient à Précostal et achetaient des terrains ou des concessions, un emplacement avait été choisi pour un casino. Une société hôtelière, voulant arriver avant les autres, avait acheté à prix d'or le château des Coustous, qui, agrandi, devait, dans son parc, être le premier palace ouvert à Précostal. Les châtelains, qui tiraient malgré tout un bénéfice de cette source tant convoitée, avaient acheté une propriété à Galléga, car le château devait être livré immédiatement aux équipes d'ouvriers chargés de sa transformation.

La maison des Soubeyrou gardait son visage que

nul ne voulait toucher, mais elle s'installait confortablement à l'intérieur, car Serqueuse, qui surveillait les travaux, devait y passer l'hiver avec Maryse.

Chaque soir, le jeune ingénieur venait au mont et retrouvait; dans ce refuge inchangé, la fiancée belle et charmante qui l'avait séduit lorsqu'elle était la pauvre petite Lasbet. Ils s'en allaient, sous les vieux arbres dorés par l'automne, jusqu'au belvédère; ils vivaient, dédaigneux de la fortune qui venait de leur sourire, les premières heures de leur frais bonheur.

Donatienne, dans sa petite robe noire, vivait de la vie simple qu'elle avait menée depuis son enfance; elle ne descendait jamais à Précostal, qui devenait trop affairé, trop bruyant pour elle, et que son geste avait peut-être perdu. Elle se consolait en contemplant le bonheur de Maryse, en pensant qu'elle aurait désormais une place à côté de ce bonheur qui comblait de joie son cœur maternel.



Il faisait un beau jour d'automne, un peu de brume ouatait les choses, les arbres étaient brillants, dorés, une vapeur légère voilait la montagne, le soleil semblait flotter dans le ciel léger vers lequel montaient les appels joyeux de la vieille cloche de Précostal.

La foule était massée près du porche, emplissait la nef; les automobiles encombraient les routes; les vieilles dalles étaient jonchées de verdure.

Maryse, rayonnante au milieu de ses blancheurs, entra dans l'église au bras de L'ange, qui avait retrouvé son allure de demi-dieu, et le cortège les suivit durant qu'un artiste ami tirait du vieil orgue tout ce qu'il pouvait de la magnificence d'une marche nuptiale.

On se montrait Donatienne Soubeyrou dans sa robe de velours noir; les Lasbet, qui bénéficiaient aussi de la fortune inespérée; Barrier, le banquier de Paris; deux amies de Maryse, dans des toilettes

insoupçonnées jusqu'à ce jour à Précostal, et Laforgue, somptueuse.

Des gens étaient venus d'Esséra, de Galléga, d'Azet, de Bénac. La nef, le bas-côté et la tribune débordaient. Le curé de Galléga et son vicaire assistaient le curé Cabassou, qui jamais n'avait vu si belle ni si nombreuse assistance; ne se serait-il pas comparé, s'il avait eu le moindre orgueil, à Monseigneur de Tarbes ou à Monseigneur de Toulouse?

Du fond de l'abside, la voix d'Henriette s'éleva, pure, puissante, pathétique; elle emplit tout le vaisseau de son ardeur surhumaine, d'une majesté sublime, avec des déchirements, des sortes d'appels à la divinité qui secouaient l'assistance et sous lesquels semblaient se courber le visage radieux de Maryse et le visage grave de Serqueuse.

Lorsque, éblouissante, la fille de Tony Lasbet parut sur la petite place qu'un doux soleil illuminait, il y eut des cris joyeux, des coups de fusil crépitèrent. N'était-elle pas la reine de Précostal, celle qui amenait la richesse et la joie au pays des vieux tisserands dont elle descendait? On admirait Donatienne, on félicitait Henriette, que Barrier appelait « un monstrueux génie », on se montrait Laugel qui avait été l'animateur, son nom volait de bouche en bouche. Précostal se réjouissait, car il était promis à toutes les splendeurs, toutes les prospérités, il entrait dans la vie nouvelle qui lui ouvrait un horizon de magnificence.

Tout est calme à la maison du haut du mont; Donatienne, qui a revêtu sa petite robe noire, paraît sur la terrasse, suivie de Maryse et de Claude en costumes de voyage.

Fine porte les valises jusqu'au roadster éblouissant, cadeau de mariage de Barrier, qui stationne devant la porte.

Les deux jeunes gens embrassent Donatienne qui serre Maryse dans ses bras :

— Au revoir, ma petite, ma fille !

Ah ! comme elle a dit ce mot ! Il semble qu'il contenait tout son cœur. Et Maryse l'a senti résonner dans le sien. « Ma petite, ma fille ! » Les mots de Tony !

— Ecris-moi !

— Souvent, oui ; et puis, quinze jours, c'est bien vite passé !

— Quand on part !

— Songe que nous serons là tout l'hiver.

— C'est vrai !

Et Donatienne est radieuse en pensant à ces jours inespérés.

Deux têtes se penchent pour lui sourire une dernière fois, et, doucement, l'auto se met en marche.

De la terrasse, elle la regarde descendre. Du village, caché par les arbres, des bruits montent encore, des cris, des rires ; un pétard éclate. Tant de bonheur, de joie, d'espoirs, de richesses en perspective, tout ce soulèvement d'allégresse parce qu'un jour, dans une heure d'effroi, de prémonition peut-être, Tony Lasbet écrivait à sa fille :

Quand je ne serai plus là, ma petite enfant chérie, pars, quitte Paris, ce qui reste de moi ne sera rien ; je sais que tu m'emporteras dans ton cœur. Va vite, va, ne regarde pas derrière toi, va te réfugier dans mon pays natal.

Pauvre Tony ! Absent de tout ce bonheur ! Mais tous avaient pensé à lui, son souvenir avait plané sur la joie que son dernier désir prodiguait et qui récompensait sa fille de l'avoir exaucé.

Donatienne rêvait à toutes ces choses, seule sur la terrasse, tandis que Précostal se réjouissait toujours et que, sur la route qui suivait le gave sonore, s'en allait l'auto rutilante emportant dans sa course vertigineuse un couple nouveau en marche vers son destin.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan.* (Filets anciens, filets modernes.) 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).
TRICOT et CROCHET (Album n° 5).
TRICOT et CROCHET (Album n° 6).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
 (Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

